
1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
RARY
OF THE
VERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LES ENFANS

DU VIEUX CHATEAU,

OUVRAGE DU MÊME AUTE
QUI SE TROUVE CHEZ LE MÊME LIB

TABLEAUX HISTORIQUE,
pouvant servir de complément
aux ENFANS DU VIEUX CHATE,
3 vol, in-18. Prix : 5 fr. — 6 fr. par la p

LES ENFANS DU VIEUX CHATEAU.

LE MARIAGE DE CAROLINE,

OU

CAROLINE A SEIZE ANS;

Ouvrage destiné aux jeunes personnes du même âge.

Par M.me EMILIE MILLON JOURNEL.

TOME TRENTE-NEUVIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

PARIS,
Chez M.me V.e RENARD, Editeur, place des Victoires, n.° 12, et rue Caumartin, n.° 12.
1832.

LE MARIAGE

DE CAROLINE,

OU

CAROLINE A SEIZE ANS.

A MA NIÈCE.

Pardonne-moi, ma jeune amie, d'avoir emprunté ton nom, ton ame, ton caractère, pour embellir ma fi.tion. J'ai dépeint autrefois avec assez d'exactitude ton enfance et celle de tes cousins; votre éducation, vos humeurs, vos plaisirs; à présent l'historien simple et fidèle devient un faible romancier; et peut-être mes tableaux, en perdant le coloris de la vérité, perdront-ils tout leur mérite. Cette idée me fait trembler. Ma bonne

intention est mon excuse : il m'a fallu supposer des événemens, des situations, pour donner cours à ma morale ; j'ai dû en même temps les choisir assez simples, pour que l'exemple de mon héroïne fût en quelque sorte un exemple journalier ; et si ces événemens n'ont pas tout l'intérêt que j'aurais voulu leur donner ; du moins mes principes sont-ils purs, et ne peuvent sembler arides... Ce sont encore les leçons d'une bonne mère. Quant à ce qui te concerne, ma Caroline, si, de mon autorité d'auteur, je t'ai fait une destinée toute différente de la tienne, je ne crois pas t'avoir prêté du moins un sentiment que tu n'eusses éprouvé en pareil cas, une seule action que tu n'eusses voulu faire, et qui ne soient dignes de ton cœur.

*M.me de Jonchère à M.me de Ludervill*e.

Le 4 janvier 181 .

J'AI reçu dernièrement, Madame une lettre charmante de votre Ajax : i était impossible de dire des choses plu aimables, et de tirer mieux parti de l circonstance du jour de l'an, qui produ ordinairement tant de phrases banal et de complimens usés. Vous croirez ai sément que ma Caroline en a été fo touchée ; mais voilà, j'espère, ce qu vous ne direz pas. Je viens de répondr à votre fils ; et quoique je l'assure d'un amitié bien tendre, je lui en cache a moins la moitié. Vous le savez, madame je le chéris comme l'un de mes enfans et il me sera bien doux de le lui prouv un jour.

Pour la première fois de la vie, l'hiver se passe un peu tristement au Vieux Château : les belles gelées et les longues promenades nous ont tout-à-fait manqué. Depuis que vous nous avez quittés, mes enfans éprouvent un vide inexprimable. Mais comment pourrais-je les blâmer de regretter si vivement leurs amis, lorsque je souffre autant moi-même de votre absence? M. de Jonchère ne se porte pas très-bien. Alphonse s'afflige naturellement des souffrances de son père, et se trouve très-contrarié d'ailleurs de ce que de légères douleurs de rhumatismes lui donnent une sorte de ressemblance avec Lapierre, qui, vous le savez, n'a jamais été son favori. Théophile boude de temps à autre. Caroline se rapproche de moi davantage; à mesure qu'elle grandit, ses cousins lui paraissent bien bruyans; et je vois avec plaisir qu'elle trouve de nouveaux charmes à nos lectures et à nos

conversations Il nous tarde de voir renaître le printemps : vous avez promis de venir à cette époque passer quelques semaines à Beau-Séjour, et nous tournons souvent les yeux vers ce bel asile, où nous avons goûté de si heureux momens. Ainsi, madame, tous nos vœux, tous nos hommages sont accompagnés de souhaits intéressés pour votre retour; mais croyez bien qu'au milieu de tous les amusemens du grand monde, comme dans notre vie solitaire, nos plaisirs les mieux sentis seraient toujours ceux que nous partagerions avec vous.

M.me de Luderville à M.me de Jonchère.

Paris.

Vous souhaitez mon retour, mon aimable amie, et plus d'un an va se passer peut-être avant que nous soyons réunies. M. de Luderville vient de recevoir l'ordre de partir pour une seconde mission, qui le conduira jusques dans les provinces Illyriennes, ou, comme Ajax les appelle, dans l'antique Dalmatie. Je n'ai pas le courage de rester si longtemps séparée de mon mari et de mon fils aîné, qu'il veut emmener absolument. Il pense que ce voyage, à l'âge d'Ajax, ne peut que lui être utile. Moi je pense que vous m'approuverez, et voilà ma plus douce consolation ; car ce départ, auquel je me résous, me cor

trarie singulièrement. Je ne puis vous aller voir en partant : M. de Luderville a des ordres très-précis, et nous devons être, avant douze jours révolus, à Milan. J'ai eu bien envie de vous envoyer Hector, que je n'ose pas laisser seul à Paris : M. de Luderville s'est déterminé à l'emmener aussi avec nous. Embrassez de ma part notre chère Caroline : je la trouverai dans un an bien grandie, bien formée ; mais il m'en coûtera beaucoup de rester si long-temps sans la voir. J'espère que M. de Jonchère va beaucoup mieux ; il me serait bien pénible d'emporter la moindre inquiétude sur votre repos et votre bonheur. Songez souvent à nous ; écrivez-moi quelquefois ; croyez que mon plus grand plaisir, en arrivant dans chacune des grandes villes où je dois m'arrêter, sera d'y recevoir des nouvelles du Vieux Château.

M.me de Jonchère à M.me de Luderville.

PLUS d'un an sans nous revoir ! . . . . Imaginez-vous bien, chère et cruelle amie, ce que cette sentence m'a fait éprouver ? J'ai besoin de me répéter que cette mission est honorable pour M. de Luderville, qu'elle sera favorable à votre fils, qu'elle finira par avoir des agrémens pour vous ; et j'emploie toutes ces réflexions à me donner du courage, et à en inspirer à mes enfans. Alphonse, après être resté long-temps immobile et consterné, envie à présent le bonheur d'Ajax, et se réjouit d'avance des nombreux journaux qu'il e attend. Théophile s'effraye des dange que vous pourrez courir parmi les d cendans de ces mêmes *barbares* qui

à son grand déplaisir, renversé l'empire romain, mais qui, j'espère, respecteront le vôtre, et ne tarderont pas à vous aimer. Caroline est enfin convenue avec moi que l'avantage de nos amis doit régler seul nos souhaits et nos sentimens par rapport à eux; qu'il doit nous consoler de nos privations personnelles. Cette délicatesse est bien dans son cœur.... mais cependant je l'ai surprise hier qui pleurait à l'ermitage. Il est décidé que cet ermitage va nous devenir plus cher, en raison de votre absence. Dès que l'hiver sera passé, nous y ferons porter presque tous nos livres, presque tous nos ouvrages, et de nouvelles fleurs seront plantées à l'entour: c'est-là que nous lirons vos lettres, et les relations que nous recevrons d'Ajax. Oui, sans doute, ma chère amie, dans un an, Caroline sera bien formée. Je ne veux cependant lui rien ôter des grâces de

douce et franche qui vous plaît si fort en elle. J'aurais été trop heureuse, si vous m'eussiez confié votre Hector; et peut-être le caractère et la santé de cet enfant auraient pu vous commander ce sacrifice. Dans le pays que vous allez parcourir, les voyages sont plus pénibles et plus dangereux qu'en Hollande. J'aurais certainement reporté sur lui toute l'affection que j'ai pour sa mère. Je n'ai point parlé de ce projet à mes enfans; leurs regrets en deviendraient inépuisables. J'adresse cette première lettre à Milan; les autres iront vous chercher plus loin encore; elles contiendront toutes, comme celle-ci, l'assurance d'une amitié fidèle et du plus tendre souvenir.

M.me de Jonchère à M.me de Luderoille.

Le printemps commence à paraître, et nous n'avons plus l'espoir de vous posséder avec lui ; tous les bouquets de Caroline vont éclore, et il n'y en aura pas pour vous : voilà, Madame, ce que l'on me répète bien souvent, et ce que je sens moi-même avec bien de l'amertume. Mes premières liaisons dans ce pays, quoique beaucoup plus anciennes, ne me présentent pas les mêmes charmes que celle que j'ai formée avec vous. Je vois tous mes voisins amicalement, mais rarement, comme autrefois. Votre seule famille, qui s'était en quelque sorte confondue avec la mienne, m'avait arrachée à la solitude à laquelle je m'étais vouée, *et où je* ne me trouve plus aussi

bien. Ce n'est pas la faute de ma Caroline ; elle semble se multiplier, pour tout embellir autour de moi. Je lui crois bien au fond du cœur quelque sentiment de regret et de tristesse ; mais elle se croirait coupable de le manifester au milieu de ses parens, et son humeur est toujours égale. Ses travaux et ses amusemens sont encore à peu près les mêmes ; seulement il me paraît clair que chaque nouvelle entreprise, une broderie, un atlas, une plantation, un tableau, participent toujours un peu du souvenir de ses amis absens. On cherche ce qui pourra quelque jour vous causer quelque surprise, et mériter votre approbation. Le concierge de Beau-Séjour a pour elle des déférences vraiment comiques. Les bontés de M. de Luderville pour cet enfant lui ont donné une haute idée de ses lumières: il vient la voir, il la consulte ; et vous pouvez penser à

Caroline est fière de ces marques de confiance, si elle est heureuse de se croire utile. Elle m'a bien recommandé de vous parler d'elle, et vous voyez si je puis vous parler d'autre chose : mais c'est de son attachement, de son respect, qu'elle entend que je vous entretienne. J'y joins les hommages de son oncle et de ses cousins. M. de Jonchère est très-bien : il a repris ses courses habituelles avec ses enfans. Adieu, ma chère amie ; que ne pouvez-vous revenir bien vîte jouir de notre constante affection !

Première lettre d'Ajax à Alphonse.

Spalatro.

Si j'écrivais à tout autre qu'à mon cher Alphonse, je me croirais obligé peut-être de suivre un plan méthodique minutieux ; et le récit de notre voyag devrait commencer naturellement notre départ de Paris. Mais la tourn de ton esprit et la bonté de ton car tère me dispensent de cette exactitu de toutes ces formalités. Tu me pa neras d'avoir attendu si long-temps te donner de mes nouvelles ; et tu voudras d'autant moins de passer ment sur les premiers articles journal, que tu as, je m'en s un dégoût prononcé pour tou est de ton siècle, de ta nation,

[redacted]

l'ordre naturel des événemens. Or, je n'ai rien vu, en traversant le nord de l'Italie, d'assez étranger à nos mœurs, à notre costume, pour piquer ta curiosité ; d'autre part (et je m'en félicite), à cela près d'un peu de fatigue, de beaucoup de froid, et d'un assez bon nombre de maussaderies de la part d'Hector, ce trajet a été exempt de toutes les calamités propres à exciter l'étonnement et l'admiration. Notre première station a été à Milan, ville déjà si célèbre et si magnifique du temps des romains. Ses édifices actuels datent d'une époque bien plus moderne ; l'empereur Frédéric I.er l'ayant fait raser de fond en comble. Plusieurs de ses églises et sa bibliothèque ont attiré toute notre attention. Mais j'aurais dû te parler d'abord de cette route du Simplon, chef-d'œuvre de l'industrie humaine, à la faveur duquel nous avons traversé les Alpes en con-

ant la poste. Si tu avais été dans cet endroit avec nous, sûrement tu n'aurais pas manqué d'y évoquer l'ombre du grand Annibal; et peut-être, dans ton originalité, aurais-tu regretté de ne plus avoir à franchir ces rochers, ces abîmes qui ont coûté tant de travaux à son armée; tu aurais même donné quelques soupirs aux allobroges, dignes d'exercer ton ardeur guerrière. Pour moi, je suis fort aise que nous ayons trouvé la route si facile, et les environs peuplés d'amis. Maman n'est pas très-familiarisée avec les précipices; et Hector, qui grommelait déjà au centre d'une demi-douzaine de fourrures, aurait eu certainement grand peur des allobroges: notre tranquilli n'y aurait pas gagné. De Milan, n nous sommes rendus assez rapider à Laybach, ou Lubiana, jolie ville ma mère a fait quelque séjour encore pour se reposer que pour

traire, quoique nous y ayions trouvé une nombreuse société française, et que le gouverneur général nous ait fait le meilleur accueil. Les habitans parlent un peu le français, et habituellement l'allemand ; mais dans les environs, où j'ai fait quelques courses, les paysans ont un idiome qui dérive du slavon. L'objet qui m'a le plus frappé, est renfermé dans l'enceinte même de la ville : c'est une montagne appelée par les habitans Bellevue, et que mon frère a surnommée le Panorama. Sa forme, qui est celle d'un cône tronqué, est si régulière, qu'on le croirait plutôt l'ouvrage de la main des hommes, que celui de la nature. Son sommet est surmonté d'une antique forteresse, qui m'a fait penser au Vieux Château, mais uniquement, mon ami, parce que presque tout ce que je vois, presque tout ce que j'entends, me ramène à ce souvenir : car, d'ailleurs, au lieu de ces bon-

quets charmans, où nous avons erré si délicieusement tant de fois, le sentier qui conduit en spirale jusqu'au château de Laybach, n'est bordé que de petits bastions ruinés, de petites redoutes dégarnies. Mais enfin, arrivé au sommet, on jouit effectivement d'une vue magnifique : on peut compter toutes les maisons de la ville ; les jardins à l'entour présentent un tableau à compartimens de verdure et de fleurs, au-delà duquel la scène s'agrandit et s'étend à une distance considérable, jusqu'aux plus hautes montagnes du Tyrol et de la Croatie.

Mais les environs d'une capitale sont ordinairement les mieux cultivés, les mieux ornés ; le reste de la province perd insensiblement tous ces avantages, qui ne sont dus qu'à l'art ; et dans celle ci, la nature en possède peu par elle même. La route de Laybach à Fiu

n'offre que quelques petits villages, situés dans des terrains si arides, que l'on s'étonne que des hommes veulent et puissent y habiter. Aussi l'excès de la misère les porte-t-il aux brigandages, et le gouvernement a été forcé de prendre les mesures les plus rigoureuses pour les réprimer. A Lippa, village situé à l'embranchement des routes de Laybach et de Trieste, nous en avons vu un terrible exemple, et que l'on pourrait appeler atroce, si le soin de la sûreté publique ne l'avait pas commandé. Un des habitans, convaincu de plusieurs vols et de plusieurs meurtres, avait été pendu au-devant de sa propre chaumière, et ses parens, ses concitoyens, condamnés à laisser son corps exposé dans ce lieu durant six mois. Nous nous étions arrêtés dans ce village pour laisser rafraîchir nos chevaux, et pour y dîner; mais tu peux penser quel repas nous

avons pu faire, à portée d'un pare
spectacle ! puisse-t-il produire sur le
méchans une partie de l'impression qu'
a faite sur nos cœurs ! pour nous, il n'
été qu'horriblement pénible ; pour eux
du moins, il serait salutaire. Je me sui
avancé, les yeux baignés de larmes, ver
cet asile du deuil, du remords, d
l'ignominie. O mon ami ! je croyais
trouver toute cette déplorable famill
dans une morne affliction : non, ces gen
étaient accoutumés déjà à cet objet d
douleur et de honte. Peu après, j'ai v
des enfans jouer sous la potence, sou
le cadavre du malfaiteur. C
n'étaient pas les siens, sans doute ; c
ne pouvaient être les siens ; je ne m'
suis pas informé : cette question m'
rait paru un outrage fait à la na
Mais quelle humanité, quel re
peut-on attendre de ceux qui va
sans frissonner, à toutes les act



vie, qui mangent, dorment et se récréent près de ces affreux monumens du crime d'un de leurs semblables? Peut-être les magistrats, en les soumettant à cette fatale épreuve, n'ont-ils fait que les endurcir. L'homme en proie aux besoins, quand il n'est point déterminé, par sa conscience et son éducation, à préférer le travail et les privations à la violence, finit par braver même l'attente du châtiment. La civilisation développe nos sentimens, nos vertus, comme nos pensées. J'en éprouvais bien la différence, moi, que l'aspect de ce criminel faisait frémir, tandis qu'il n'inspirait plus ni horreur, ni compassion à sa famille.... Pour changer les habitans de la Carniole, comme tant d'autres, il faudrait leur procurer plus d'aisance et plus l'instruction; il faudrait que, comme I. de Jonchère l'a vu pratiquer aux tats-Unis d'Amérique, chaque hameau

eût son école, où le pauvre, dès son en-
fance, sentît son esprit s'éclairer et ses
mœurs s'adoucir : on y verrait gagner à
la fois et la morale et l'industrie. Mais
je veux sortir de Lippa, mon cher Al-
phonse ; je crains même d'y être resté
trop long-temps, et d'avoir fait éprouver
à M.me de Jonchère, à M.lle Caroline,
des émotions douloureuses, si toutefois
l'une et l'autre ont la bonté de parcou-
rir mon journal.

Nous sommes entrés à Fiume pen-
dant la nuit. Je n'oublierai jamais les
circonstances de notre arrivée. Depuis
quelque temps, nous entendions un bruit
de cloches et de tambours, dont ma
mère particulièrement était fort alar-
mée ; et en approchant de la ville, no
vîmes porter des flambeaux, rouler
voitures ; le tumulte et l'effroi par
saient être à leur comble. Mon pè
arrêter à la première auberge, où



nous apprit, avec de grandes démonstrations de terreur et de pitié, qu'un grand incendie venait de se déclarer. Nous étions tout à fait étrangers à Fiume ; mais on ne l'est nulle part pour les malheureux, et je proposai sur-le-champ à mon père d'aller avec tous nos gens au secours de ceux qui brûlaient. Nous gagnâmes le centre de la ville, où nous fûmes bientôt frappés d'un affreux spectacle : deux maisons en proie aux flammes, une foule de peuple poussant des cris. On apportait de l'eau de toutes parts ; on la passait de main en main : nous travaillâmes comme les autres. Je m'approchai aussi près qu'il me fût possible. J'avais entendu répéter qu'une femme avait été abandonnée au second étage, que l'escalier était brûlé, qu'il était impossible de la sauver, et je l'aperçus qui tendait les bras à la fenêtre, au milieu d'un ourbillon d'étincelles et de fumée. On

venait d'attacher plusieurs échelles au bout l'une de l'autre, pour parvenir jusqu'à elle ; mais on se demandait à quoi elles pourraient servir, et qui oserait y monter. Je ne calculai plus rien, mon cher Alphonse : j'allais m'élancer sur cette frêle machine, lorsque je m'y vis précéder par un homme dont l'âge et les forces étaient plus analogues aux dangers qu'il fallait courir. Il monte, franchit l'intervalle de plusieurs échelons qui étaient rompus, et reçoit dans ses bras cette malheureuse femme, dont les angoisses avaient été si longues, et seraient si difficiles à décrire. Mais elle n'était pas au bout : en voulant descendre, le pied lui manqua ; elle allait tomber de plus de vingt pieds de hauteur : un cri général se fit entendre..... Mais son libérateur, comme un ange env[...] de Dieu pour veiller sur elle, l'a ressaisie par sa robe, et au mêm[...]

tant l'échelon sur lequel il repose, succombe sous ce double poids. Ils étaient perdus l'un et l'autre, s'il n'eût eu la force et le courage, sans vouloir quitter l'infortunée qui restait suspendue comme sur un abîme, de s'attacher de l'autre main à l'échelle, d'enlacer ses jambes après le montant, et de se laisser glisser jusqu'à l'endroit où se retrouvaient des échelons. Mes yeux et mon cœur suivaient tous ses mouvemens. Par un élan machinal, j'avais monté les premiers degrés : je n'aurais jamais pu lui être utile ; mais du moins j'eus le plaisir d'être le premier de tous à l'embrasser. Je n'ai pas besoin de te dire avec quelles acclamations il fut accueilli ; ceux même qui ne connaissaient pas la victime qu'il avait sauvée, le félicitaient, le bénissaient ; c'était un héros pour toute l'humanité. Aussi simple qu'il avait été courageux, il ne cherchait qu'à se dérober

à tous ces transports. Moi, je m'étais attaché à lui; j'aurais été au désespoir de m'en séparer sitôt. Une circonstance me le rendait plus précieux encore : c'était un français; il me semblait que nous nous appartenions l'un à l'autre. Heureusement mon père nous joignit comme nous sortions de la foule : il se nomma, et le détermina à nous suivre à notre auberge, où nous allâmes retrouver ma mère qui nous attendait impatiemment. Nous lui présentâmes M. Lambert, l'un des principaux employés des douannes : c'était le nom de notre nouvel ami; oui, notre ami, et je suis sûr que tu concevras cela parfaitement, mon cher Alphonse. Tandis que nous racontions cette belle action à ma mère, elle s'aperçut que les habits de M. Lambert étaient déchirés, et ses mains ensanglantées. Elle voulut les panser elle-mêm Je songeai que M.lle Caroline aurait f

gens revinrent, que le feu fut éteint, et le calme rétabli dans la ville, hormis dans l'ame de plus de vingt individus, pauvres habitans des deux maisons consumées, qui n'avaient pu rien soustraire aux ravages de la flamme. Le lendemain, on fit une collecte pour venir à leur secours, et à la tête de la liste qui nous fut présentée, nous vîmes avec attendrissement le nom de M. Lambert. Le maire de cette ville, au nom de toutes les autorités françaises et italiennes, lui a adressé un discours plein de chaleur, qui prouve combien son dévouement a été senti ; et ce discours, mon ami, m'a pénétré d'une joie douce, comme si c'eût été à moi qu'on l'eût adressé. Le spec-

tacle d'une bonne action et l'expressioı de la reconnaissance ont quelque chos de si délicieux! Tu penses bien que tout l temps que nous sommes restés à Fiume nous avons vu M. Lambert aussi sou vent que nous l'avons pu. Mon père écrit à Paris à son sujet ; et c'est mc qui ai eu le plaisir de transcrire le pro cès-verbal fait à l'hôtel-de-ville , et qu mon père a voulu envoyer au minis tre. De Fiume nous sommes entrés e Croatie, en passant d'abord par Bukar C'est un port où peuvent aborder d'asse gros bâtimens , où l'on pêche une grand quantité de thons , et où l'on parvieı par une jetée qui , pendant une lieue ‹ demie , prolonge les bords du bassin ; c qui est d'un effet admirable pour l‹ voyageurs. De l'autre côté de la ville s'élève une large montagne en amphi théâtre , toute couverte de verdure d'arbres fruitiers. Mais une fois arrivé

sommet,
sur l'autre
rochers,
que de ce
fait statio
faire obse
traste, on
les plus ric
ture; et d
et des plus
l'on avanc
N...

troubles; car ils nous ont paru doux et tranquilles ; et la pauvreté ne semble point avoir aigri leurs cœurs, comme chez les habitans de Lippa. Après avoir franchi ces lieux désolés, nous nous sommes trouvés dans la Croatie militaire, entrecoupée de champs fertiles et de bois épais. Mais ce que tu auras de la peine à croire, c'est qu'on y voyage avec bien moins de sécurité que dans la Croatie civile, où règne une misère si profonde, et dont les affreux repaires semblent, au premier regard, si propres à servir d'asile aux brigands. Sans cet inconvénient, qui est assez grand, je l'avoue, ce pays ne déplairait point à un jeune observateur tel que moi. Tout enfant mâle se trouve soldat en naissant, et, comme tel, est inscrit sur les rôles de la milice. Dès qu'il peut se mouvoir, i apprend à manœuvrer ; et le premi vêtement qu'il porte en quittant ses l

ges, est l'uniforme de son régiment. Les hommes n'en ont jamais d'autres ; c'est le costume national, qui fait à merveille les jours de fêtes, où, depuis les vétérans jusqu'aux plus petits garçons, tous sont pourvus de cette parure militaire. Ces dispositions inspirent aux jeunes gens, dès leur plus tendre enfance, l'amour des combats ; et lorsque le gouvernement a besoin d'eux, il compte autant de soldats qu'il y a d'hommes en état de porter les armes, tout exercés et tout habillés. Ces mesures sont nécessaires dans une province qui confine dans toute sa longueur à la Turquie, dont elle a continuellement à réprimer les entreprises et les brigandages. On fait dériver de cette vie militaire deux inconvéniens, qui ne me semblent pas pourtant devoir en être une suite indispensable : c'est la passion de l'oisiveté, l'inhumanité avec laquelle les voya-

geurs sont dépouillés et massacrés sur les routes. On attribue ces excès aux croates ; ils en accusent à leur tour quantité de turcs vagabonds, qu'encouragent la proximité de leurs frontières, et la facilité d'aller jouir chez eux, avec impunité, de leur butin. Les chefs des croates sont dans l'usage d'offrir, pour de l'argent, des escortes aux voyageurs ; mais il est si rare, en cas d'attaque, que ces escortes ne prennent pas lâchement la fuite, qu'on les soupçonne de s'entendre elles-même avec les assaillans. Aussi mon père n'a-t-il pas voulu de ce dangereux secours : il a dit et répété bien haut, que sa suite était nombreuse, intrépide, bien armée, et qu'il était, ainsi que ses gens, disposé à si bien se défendre, qu'un régiment de turcs ou de croates ne viendrait pas à bout de les réduire. Ces menaces probablement ont produit un bon effet : du moins est-il

certain que nous avons traversé les forêts les plus profondes, sans que notre marche ait été troublée, autrement que par les inquiétudes de ma mère, et surtout par celles d'Hector, devant qui malheureusement on n'avait pu éviter de parler de nos dangers : il en était resté si frappé, qu'il jetait les hauts cris à chaque instant, et croyait voir autant de turcs sortir, comme des hamadryades, du sein de chaque bouleau. Ce nom de turcs faisait à lui seul une impression terrible sur son esprit ; et il a été jusqu'ici impossible de le convaincre qu'ils n'appartiennent pas à une classe toute particulière de la création. La paresse des hommes est compensée, dans ce pays, comme chez les peuples sauvages, par l'intelligence et le dévouement des femmes : elles se partagent entre les travaux du ménage et ceux des champs. Leurs maris, le fusil sur l'épaule, les

escortent dans la campagne, où ils veillent uniquement à leur sûreté, et d'où elles rapportent les plus lourdes fardeaux, sans qu'ils aient l'idée de leur en épargner au moins la moitié. Enfin, après plusieurs jours de route, nous sommes arrivés sans accident à Dernis, où nous avons été reçus par le comte Antonio ...., commandant d'un corps de pandoures, qui témoigna, dès le premier moment, prendre un grand intérêt à l'état de ma mère, dont les forces étaient véritablement épuisées par les peines qu'Hector lui avait données. Persuadée que les terreurs de cet enfant mettaient sa vie même en danger, elle se reprochait la malheureuse idée qu'elle avait eue de l'emmener avec elle ; mon père s'affligeait d'avoir eu la faibless d'y consentir ; et il est certain que nous avions bien su toutes les fatig qu'il nous faudrait éprouver avant d'

river à Spalatro, nous l'aurions bien pressée de demeurer en France, où nous n'aurions eu du moins rien à appréhender pour elle ni pour mon frère. Le comte Antonio prit une part infinie à nos chagrins : il fit tranporter tout notre bagage, par ses pandoures, à un château qu'il occupe près de la ville, et nous établit dans un appartement commode, où il nous conjura de rester assez long-temps pour que mon frère y perdît jusqu'au souvenir de ses frayeurs. Une physionomie noble, une éducation soignée, distinguent particulièrement le jeune comte ; et les quinze jours que nous avons passés chez lui, ont été pour moi les plus agréables depuis notre départ de Paris : je n'en excepte point notre séjour à Laybach, où nous avons joui des mêmes amusemens qu'à Paris même. A Dernis nous goûtions les douceurs d'une franche hospitalité ; nous y for-

mions les nœuds d'une amitié qui, de mon côté du moins, ne seront jamais rompus ; et tu sais, mon cher Alphonse, que tout ce qui appartient au sentiment, l'emporte, dans mon opinion, sur toutes les autres jouissances de la vie. Tous les instans que nous ne passions pas auprès de ma mère, nous les employions à nous promener ensemble. Il m'instruisait des usages de son pays, des révolutions qu'il a souffertes, et m'exerçait à causer en italien avec lui. Dans une de nos courses hors de la ville, je vis des tombeaux rangés le long de la route, et chargés d'inscriptions en illyrique, qui est l'idiome de la contrée. Le comte Anto- nio m'apprit que ces tombeaux étaie ceux des anciens pandoures qui avait mérité par leurs services la reco naissance de leurs concitoyens. Ce un plaisir attachant pour moi de c' cher parmi ces monumens ceux q

estime particulière avait distingués. Antonio m'apprenait à déchiffrer ces inscriptions, où la sensibilité, la piété naïve des morlaques empruntent quelquefois la pompe du style oriental usitée chez leurs voisins.

« Jè reviens sur mes pas, mon cher Alphonse, car je m'aperçois que j'ai oublié de te parler de la ville de Segna, ancienne capitale de la Morlaquie, que nous avons traversée avant d'arriver à Dernis. Il est vrai que je l'avais très-peu remarquée en passant; elle m'a inspiré plus d'intérêt dans la suite, lorsque mon cher Antonio, dans nos entretiens, m'a rappelé..... dirai-je les brigands, ou les héros auxquels elle a servi d'asyle, et qui ont joué pendant plus de cent ans, un rôle important dans sa patrie. Ce trait d'histoire est peu connu, quoiqu'il ne soit pas fort ancien, et se trouve presque perdu dans la foule de ceux qui compo-

sent les annales des nombreuses souve-rainetés de l'Italie. Cependant il suffira peut-être que je nomme les uscoques, pour les retracer à la mémoire de M.me de Jonchère. Semblables aux flibustiers qui s'illustrèrent le siècle suivant par leurs dévastations dans le Nouveau-Monde, les uscoques ont été long-temps l'objet de l'étonnement et de la terreur des nations qui peuplent les bords de la mer Adriatique. Si je m'étendais davantage sur ce chapitre, je grossirais prodigieusement ma lettre, et interromprais pour trop long-temps la relation de mon voyage; mais j'ai jeté sur le papier tous les faits dont signor Antonio m'a rendu compte. Je te porterai ce manuscrit, et peut-être M me de Jonchère voudra-t-elle bien y faire quelques corrections; je crois même qu'elle y pourrait puiser le fond d'une nouvelle ou d'un conte, comme il l[ui] plaira de l'intituler; et je voudrais ê[tre] déjà à portée de l'entendre, réuni [...]

vous, comme autrefois, dans le grand salon du Vieux-Château. Enfin, mon cher Alphonse, il fallut quitter Dernis, et l'hôte qui nous en avait rendu le séjour si agréable. Hector partagea bien sincèrement, je t'assure, la peine avec laquelle nous fîmes nos préparatifs de départ; mais je dois convenir que l'amour de son repos et de son bien-être entrait pour beaucoup dans les regrets dont il gratifiait Antonio. Les terreurs qu'il avait éprouvées se renouvelèrent au moment même où nous montâmes en voiture. Au reste, cette diversion nous fut fort utile; s'il n'eût fallu nous occuper d'Hector, nous eussions été trop affectés par les derniers adieux du comte. Mes regrets ne furent pas adoucis par l'aspect des tombeaux entre lesquels nous passâmes. J'avais goûté dans ces mêmes lieux les charmes de l'intimité, de la méditation, ou d'une conversation instructive; et je n'avais pas ressenti en-

core la triste impression qu'ils étaient destinés à produire. Ce ne fut vraiment qu'alors que je vis en eux des monumens funèbres, symboles de la destruction et du deuil.... Je venais de quitter pour toujours un ami !

Nous nous rendîmes à Scardona, petite ville assez bien bâtie sur les bords d'un large bassin, formé tout à la fois par les eaux de la mer et par celles de la Kerka, qui se précipite à quelque distance de là du haut d'une montagne. Les voyageurs vont ordinairement admirer de plus près cette chute, cette brillante nappe d'eau que l'on dirait être une nappe de vif-argent. Les habitans de Scardona parurent effrayés pour nous de l'idée d'aller par terre à Sébenico, où ils se rendent d'ordinaire par un canal, dont l'habitude leur fait trouver la navigation commode. Ma mère, toujours inquiète pour Hector, voulut lui épargner un trajet que l'on dépeignait comme

dangereux et pénible ; lui-même nous tourmentait pour aller *en bateau :* nous pensions qu'il y serait plus calme, moins ennuyé, moins contraint ; nous étions loin d'imaginer que cette condescendance pût nous coûter aussi cher.

Nous nous embarquâmes par le temps le plus serein ; nous avions demandé les meilleurs rameurs, et choisi la barque la plus propre et la plus commode : notre navigation commença donc sous les plus heureux auspices. Nous traversâmes le bassin de Scardona, et nous ne tardâmes pas à nous enfoncer entre deux murailles de rochers coupés à pic ; en sorte qu'il est impossible de concevoir comment la mer a pu se frayer un passage à une si grande profondeur, et au travers de ces masses invulnérables. Je trouvais notre situation assez singulière ; et le patron, qui vit avec quelle attention je considérais les rochers, me dit qu'il ne te-

nait qu'à moi d'observer des choses bien plus étonnantes encore, et d'assister à une bataille dans laquelle il n'y aurait pas un individu tué ni blessé ; qu'il suffirait d'un coup de pistolet tiré en l'air ; et sans me donner le temps ni de délibérer, ni même de le comprendre, il prend un des pistolets qu'il portait à sa ceinture, et le fait partir. Non, jamais le bruit du plus affreux tonnerre, ni celui non plus, à ce que je pense, de la plus nombreuse artillerie, n'auraient produit à la fois des effets si effroyables ! des milliers d'échos éveillés tout à coup, se reportant ce fracas de l'un à l'autre, le répétèrent sur tous les tons. Le rapprochement des murailles, la profondeur de l'abîme, multipliaient le choc, et renforçaient encore les sons. Hector, qui n'avait pas aperçu la cause de ce vacarme, crut que les rochers s'abîmaient sur nous. Ce n'était encore que du bruit



et sans la crainte d'épouvanter Hector, je me serais amusé à opérer plusieurs fois ce phénomène. J'aurais voulu pouvoir faire à cet égard quelques observations ; mais bientôt notre attention fut captivée par des effets plus sérieux et plus alarmans : les matelots s'aperçurent que les eaux commençaient à moutonner, que les vents avaient changé, et poussaient vers nous les flots d'un bassin situé à quelque distance, derrière une saillie de rochers. Quand ces flots prennent la direction du canal, ils se brisent d'abord avec violence pour franchir le promontoire, et resserrés ensuite entre es rives escarpées du détroit, ils s'y déhaînent et s'y heurtent de manière à ce e quelquefois sous le ciel le plus pur, voyageurs se trouvent exposés à toutes horreurs de la tempête. C'était un ger que nous n'avions pu prévoir, nt on ne nous avait pas parlé. Le

patron nous assura que les accidens étaient rares, et qu'ordinairement on avait le temps ou de retourner en arrière, ou de doubler le promontoire avant que l'orage déployât toute sa violence, mais que cette fois nous étions engagés trop avant pour regagner Scardona, et que si nous le tentions, les flots nous atteindraient auparavant dans les détours du canal, et nous briseraient infailliblement contre les rochers. Notre seule ressource était donc de gagner à force de rames une petite anse nommée la *Gare de Notre-Dame-de-la-Garde*, située au fond du bassin : mais il fallait, pour y arriver, doubler la pointe ; et le vent qui augmentait à chaque instant, la mer qui grossissait à vue d'œil, rendaient ce trajet bien difficile. Des mugissemens sourds parvenaient jusqu'à nous de derrière promontoire ; les vagues, arrivant file, semblaient vouloir nous rep

au loin, et se dressant contre notre frêle esquif, menaçaient de l'engloutir. Bientôt la pâleur couvrit le visage des plus intrépides matelots : cependant leurs mains tremblantes faisaient mouvoir la rame avec une constance et une vigueur que l'on ne pouvait trop admirer. Le patron, cramponné de toutes ses forces au gouvernail, recueilli en lui-même dans ce moment terrible, exprimait dans tous ses gestes, dans toute sa physionomie, l'étendue d'un péril qu'il appréciait mieux encore qu'un autre, et toute celle de l'énergie humaine qui se refuse à sentir la terreur pour triompher du danger. Te représentes-tu, mon cher Alphonse, la situation de tes amis sur cette mer orageuse ? Au fracas des vents et des flots, que les échos dont je t'ai parlé augmentaient encore, au mouvement affreux du bateau qui nous permettait à peine de rester assis, se joignait, pour nous

l'état du malheureux Hector, qui, cédant cette fois à des frayeurs trop légitimes, était tombé en convulsion dans les bras de ma pauvre mère. Enfin, malgré tous les obstacles, malgré les abîmes ouverts mille et mille fois devant nous, nous parvînmes à doubler le promontoire, et nous nous trouvâmes réfugiés au fond de la petite anse, au pied de l'image de la Madone, dont la cellule est creusée dans le roc. Aussitôt tous nos marins se prosternèrent devant elle pour la remercier de leur délivrance, qu'ils lui attribuaient plus particulièrement, comme à la protectrice de ces rivages. Et moi, mon cher Alphonse, moi qui avais vu un père, une mère adorés, exposés à une mort presque certaine, avec quels transports je me jetai à genoux, de même que tout l'équipage, pour lui rendr grâces d'avoir conservé mes parens! No restâmes blottis dans cette gare, à l'a

de la tourmente, tandis qu'elle durait encore derrière nous. Nous nous occupâmes à ranimer Hector et ma mère. La pauvre Félicité, la seule de ses femmes que ma mère eût amenée avec elle, était aussi presque mourante, et fut longtemps avant de pouvoir lui rendre aucun service. Oh! comme nous maudissions les habitans de Scardona, qui nous avaient vanté la navigation du canal! Nous ne concevions pas que les dangers que nous avions courus leur parussent d'une assez médiocre importance pour ne nous en avoir pas avertis. Mais l'impression d'un danger fréquent est si passagère! Nous eûmes lieu d'en juger, lorsque nous vîmes, en moins d'une demi-heure, ces matelots, auparavant si épouvantés, non-seulement reprendre leur sens et leur tranquillité, mais se livrer à une gaîté plus vive et plus bruyante peut-être, que s'ils n'eussent

éprouvé ni secousses ni terreurs. Serait-il vrai que les commotions les plus violentes recèlent pour les hommes une sorte de jouissance ! Pas un de ces matelots n'avait l'idée d'abandonner une profession si périlleuse ; et le jour d'après, ils auront recommencé le voyage, et subi la même épreuve, sans autre sentiment que le plaisir d'en être encore échappé. Enfin, le vent étant bien apaisé, le patron nous engagea à nous remettre en route, en nous assurant bien que nous n'essuierions plus aucun désastre. Ce ne fut pas sans peine que nous déterminâmes Hector à nous laisser sortir de la gare : il invoquait la Madone avec plus de ferveur qu'aucun de nos matelots ne l'avait fait au milieu du danger ; et malgré nos encouragemens, nos représentations, chaque mouvement du bateau lui faisait pousser des cris aigus. Cependant le jour commençant à

baisser ; la fatigue et l'obscurité l'assoupirent, et il finit par s'endormir sur les genoux de Félicité.

En approchant de Sébenico, environ à huit heures du soir, nous jouîmes d'un spectacle qui semblait tenir du prestige : une haute montagne toute illuminée, et se réfléchissant dans la mer, dont les ondulations agitaient et multipliaient encore ces lumières. Mon Dieu ! m'écriai-je, c'est donc aujourd'hui un jour de fête ? — Non, me répondit le patron ; ceci n'a rien d'extraordinaire : la ville est simplement éclairée ; mais elle est bâtie tellement en amphithéâtre, que l'on peut compter durant le jour toutes les fenêtres d'une des façades de chaque maison. Je m'amusai beaucoup à contempler cette illumination, dont une partie semblait suspendue dans les airs. J'avais besoin de cette impression agréable, pour compenser celle que m'avait faite la tempête ;

mais malgré le plaisir que j'y prenais, nous nous hâtâmes cependant de débarquer, et de conduire maman et mon frère dans une maison où ils pussent se remettre de leurs transes et de leurs fatigues. Le lendemain, je me levai d'assez bonne heure : j'étais impatient de voir pendant le jour une ville qui m'avait paru si belle durant la nuit. Je la trouvai mal bâtie, les rues extrêmement étroites; celles qui sont tracées du haut en bas de la montagne, sont nécessairement coupées d'étage en étage par des escaliers qui sont mal construits et fort dégradés. Par bonheur pour les habitans, ils sont faits à cette manière d'être, et circulent dans la ville, montant et descendant ces mauvais degrés avec autant d'aisance et de prestesse que nous parcourions les sentiers de Beau-Séjour. La perspective est terminée par un fort bâti sur le sommet de la

montagne ; ce qui de loin, et surtout en mer, produit un assez bon effet. Nous restâmes à Sébenico le temps nécessaire pour que ma mère et Hector reprissent des forces et du courage, et pour que nos voitures, qui venaient plus doucement par terre, fussent arrivées avec le reste de nos bagages. Nous partîmes ensuite, et trouvâmes les environs de Sébenico embellis par quelques plants de vignes et d'oliviers, qui sortent par intervalles d'entre des monceaux de pierres. Mais à mesure que nous nous éloignâmes, la nature prit un aspect plus morne et plus aride ; tout était dépouillé de verdure, les rochers même avaient l'air d'être calcinés. On ne rencontre sur cette longue route qu'un petit bois qui sert d'abri à un triste hameau, et fait ressortir mieux encore la nudité du reste de la campagne. A travers cette scène de dévastation, on arrive à l'extré-

mité de la plaine, marquée par une colonne érigée en l'honneur du huitième régiment d'infanterie française, qui a construit de ses mains la route qui conduit à Traù. Cette route, comme celle du Simplon, est un chef-d'œuvre, et surtout un bienfait. Peut-être notre domination dans ces contrées ne sera-t-elle que passagère ; peut-être cette colonne sera-t-elle renversée avant le temps....... Mais les générations suivantes retrouveront dans la route même un monument ineffaçable de la puissance, des talens des français, et du bon usage qu'ils ont su quelquefois en faire. Entre la plaine aride et la basse terre, la nature avait placé, comme une limite éternelle, un mont escarpé, que les voitures pesamment chargées ne pouvaient franchir qu'avec des difficultés infinies. La route que le huitième régiment vient de construire ondoie à

son ensemble, ne mesure pas s. terreur. Cette rampe semble sépai deux mondes absolument différen. C'est de l'endroit où l'on a placé la co lonne, qu'il faut examiner ce tableau plus vaste, plus frappant, plus admirable encore que celui du même genre que l'on observe en sortant de Bukari. Derrière soi, le désert stérile semé de cailloux ; sous ses pieds, le précipice hérissé de rocs, et sur lequel la route se dessine en serpentant ; au bas de la montagne, le beau village de

entourée de fortifications gothiques ; cinq bourgades appelées les Castellis, qui communiquent entr'elles par des avenues champêtres ; les flèches des églises de Spalatrö, qui se distinguent à l'horizon ; et enfin ; au-delà de l'archipel, la mer qui s'ouvre devant vous, et va baigner au loin les rivages de l'Italie. Une multitude d'arbres fruitiers, dont la plupart, tels que les caroubiers, les jujubiers, appartiennent à ce beau climat, répandent de tous côtés un air de vie, de fraîcheur et d'abondance. La ville de Traù, à laquelle nous parvînmes en traversant ce nouvel Eden, est assez bien bâtie, assez propre, et communique par un pont volant à l'île de Boa, où l'on découvre deux superbes monastères. L'un des deux présente un aspect fort remarquable, étant bâti à l'extrémité d'un roc ; et quand on est plac sur le pont, en face de ce couvent, c

peut faire résonner un écho moins bruyant, moins épouvantable, et, comme le dit mon frère, *bien mieux appris* que ceux du canal de Sébenico. Le son se répercute dans les angles du roc et des murs du couvent, en sorte que l'écho répète jusqu'à trois fois la phrase qu'on lui adresse ; et dans les temps secs, qui sont, comme tu le sais, les plus favorables à ce genre d'expérience, je lui ai fait répéter tout un vers alexandrin.

Il nous tardait d'arriver à Spalatro : c'était le terme de notre voyage, et cette ville, d'ailleurs, s'offrait à ma pensée avec toute la pompe des plus grands souvenirs. Là, un des plus illustres d'entre les empereurs romains reçut le jour dans la médiocrité, s'endurcit aux travaux, donna les premiers indices de son génie, et, *après avoir* gouverné le monde, *revint se convaincre*, dans sa vieillesse,

qu'au prix même d'un empire, on n'achète point le repos. Depuis que j'avais quitté la France, je brûlais d'être à Spalatro, d'en parcourir les ruines, les environs; et partout je comptais retrouver les dieux et les héros, objets des études et de l'enthousiasme de notre enfance. Tu sais que Spalatro n'a été positivement, dans son origine, qu'un immense palais bâti par Dioclétien, a peu de distance de Salone, où il était né. A ce palais se joignirent naturellement les maisons de toutes les personnes de sa suite; des temples, des bains, des théâtres, qu'il fit bâtir; et bientôt la nouvelle ville surpassa la première en magnificence. Elle s'est accrue avec le temps; et Salone, au contraire, ruinée d'abord par Attila, et souvent depuis par les turcs, est tombée en décadence Spalatro a été le siége de la dominatic vénitienne en Dalmatie; elle a toujo

fait un commerce considérable ; toutes les productions de l'art et de la nature y abondent, et elle contient un grand nombre d'habitans. Elle n'a point trompé mon attente, et depuis que je suis arrivé dans cette ville, je ne me suis pas ennuyé un moment. Je te parlerai d'abord du temple de Jupiter. Bien des gens l'appellent encore ainsi, quoique, depuis long-temps on en ait fait une cathédrale. Je suis bien aise qu'un si bel édifice soit enfin consacré au culte du vrai Dieu ; mais je suis fâché qu'une piété aveugle, je dirai même ridicule, ait défiguré différens chefs-d'œuvre qu'un sentiment tout aussi pur, mais avec des idées plus justes, aurait fait respecter en faveur du bon goût. Imagine-toi, par exemple, des bas-reliefs qui décorent l'intérieur du temple, et qui représentaient autrefois la marche triomphale de Bacchus : à travers les pam-

pres et les amphores, qu'on n'a pu faire disparaître, on a décoré d'une auréole la tête de ce Dieu, et l'on a cru en faire un ange ; les thyrses ont été métamorphosés en croix et en bannières ; et les bacchantes sont tenues aujourd'hui pour autant de vierges qui chantent de chastes cantiques. Il eût valu mieux, sans doute, laisser ce morceau de sculpture comme il était ; cela ne tirait point à conséquence. L'édifice autrefois était un octogone, dont une partie a été prolongée pour servir de chœur à l'église : c'est dans cette partie plus moderne que se célèbrent les saints mystères, et le temple profâne ne lui sert que comme de parvis. Le fronton du temple est triangulaire, et repose sur dix-huit colonnes en granit d'ordre corinthien. Sur chaque face de l'édifice, des colonnes semblables soutiennent une galerie *couverte*, à laquelle on monte par des

degrés de marbre noir. L'escalier du temple est plus vaste, gardé par deux sphynx couchés sur des piédestaux, et l'on dit que Dioclétien les a fait venir d'Egypte à grands frais. Le temple est surmonté d'une coupole entourée entièrement d'une balustrade, et l'on y parvient par de petits escaliers en spirale, pratiqués dans l'épaisseur des murs. On nous a fait remarquer dans cette coupole un écho discret. Je me prêtais d'abord, sans beaucoup d'intérêt, à l'observation de ce phénomène, sachant qu'il a lieu dans tous les édifices dont la voûte est construite en sphéroïde; mais celui-ci a quelques particularités que je crois l'effet de certaines supercheries. Il ne suffit pas pour entendre la personne placée de l'autre côté de la coupole, d'approcher l'oreille de la paroi; on vous fait enfoncer la tête dans une espèce de vide ou de trou,

comme celui d'une pierre qu'on aurait enlevée de la muraille, et l'autre interlocuteur enfonce la sienne dans une cavité semblable : alors, non-seulement vous pouvez distinctement l'entendre ; mais la voie devient si forte, qu'elle vous surprend et vous étourdit. Je ne doute pas que quelques tuyaux n'aient été pratiqués dans l'intérieur du mur, et que l'on ne se servît de ce moyen pour faire parler autrefois le maître des Dieux. Cet écho mystérieux sert actuellement à un autre usage : dans un pays où de grandes passions conduisent quelquefois à de grands crimes, et où la dévotion se trouve singulièrement unie aux préjugés les plus vains, des coupables illustres, qui veulent bien sacrifier tout au repos de leur conscience, hormis leur orgueil vont, au déclin du jour, cachés sous les manteaux, et dans l'ombre des colonnades, déposer le remords qui les —

à ce singulier confessionnal. Le prêtre qui recueille leurs aveux, sans pouvoir reconnaître ni leurs traits ni leurs accens, leur transmet par la même voie la pénitence qui lui semble convenable; et le criminel s'éloigne, sans avoir subi peut-être la plus efficace, celle d'avoir eu à rougir. La place qui est en avant du temple, est pavée de larges dalles. On voit au milieu les traces d'une fontaine qui malheureusement n'existe plus; et tout autour de la place, celles d'une galerie dont il ne reste debout qu'une douzaine de colonnes qui décorent aujourd'hui les façades de quelques maisons. Il est aisé de juger que cette galerie devait correspondre aux temples de Minerve et d'Esculape, dont on voit encore de vastes débris; mais comme ils sont fort inférieurs en magnificence au temple de Jupiter, je ne t'en ferai pas la description. Le temple d'Esculape sert aujour-

d'hui de chapelle pour les fonts baptis-
maux ; et près de là, quelquefois à demi-
caché sous la fange, on découvre un sé-
pulcre en marbre blanc, orné de su-
perbes sculptures. On pense générale-
ment que c'est celui de Dioclétien, ou
du moins qu'il lui avait été destiné. Ce
sépulcre subsiste encore, et le palais
même de ce grand homme, la demeure
qu'il se plut à orner, le jardin qu'il
cultiva, et que sa réponse faite à son
ancien ami, dans les premiers temps de
sa retraite, a rendu si célèbre : tout
cela n'existe plus. . . . . . Alphonse,
mon cœur se serrait en contemplant ce
qui reste de ses ouvrages et de sa gran-
deur. Encore si, retiré dans sa patrie
livré aux charmes des beaux-arts, et tou
à tour à ceux de la nature, à ceux d'u
société d'amis choisis que la cupidité
déguisait plus! encore si le héros, l'anc
maître du monde, eût joui sans méla

des sacrifices qu'il avait faits !. . . . .

Mais quand les prestiges de l'ambition ne l'abusaient plus, des sentimens bien chers vinrent désoler sa vieillesse, et le rattacher à ces intrigues, à ces passions, à ce monde, auxquels il croyait avoir renoncé sans retour. Les persécutions qu'éprouva sa vertueuse fille, lui firent regretter d'être sorti jamais de la plus profonde obscurité ; et une mort douloureuse et prématurée paya les grandeurs qu'il avait eu le malheur de connaître, et qu'il avait inutilement abjurées.

Quel exemple des vicissitudes humaines, et que l'ame en est oppressée !

Les environs de Spalatro sont fertiles et cultivés avec goût. On trouve sur les bords de la mer deux ermitages taillés dans le roc vif, et auxquels on parvient par des sentiers assez difficiles. Les ermites ont porté de la terre dans toutes

les anfractuosités du roc, et y ont planté des arbustes et des fleurs, qu'ils voient prospérer au milieu même des hivers. Le rocher les met à l'abri du vent du nord, et il s'échauffe tellement aux moindres rayons du soleil, que la température n'y est jamais assez froide pour y suspendre la végétation; tandis que, dans les ardeurs de l'été, les vapeurs de la mer qui s'élèvent du pied du rocher, portent la fraîcheur et l'humidité sur ses flancs; et les grottes de l'ermitage offrent alors un abri délicieux au milieu du jour.

La promenade de Spalatro au couvent de Paloudi, a près d'un quart de lieue de longueur : elle est ornée de myrtes, de lauriers-roses, et l'on trouve plus loin une grande allée de grenadiers assez élevés, assez touffus, pour former un berceau, où les fleurs et les fruits s'entremêlent au milieu du feuillage d'un

vert brillant et poli. Du côté de Salone, on trouve dans un vignoble les restes d'un temple de Diane, dont le dôme est encore soutenu par des colonnes. On dit qu'il était autrefois environné d'un bois épais, d'un bois sacré, et qu'il a fait partie des immenses jardins de Dioclétien. On reconnaît à peu de distance la voie dioclétienne, qu'il fit construire pour aller de Spalatro à Salone. Elle est composée de grosses pierres encore parfaitement jointes, et incrustées dans un ciment impérissable, dont le secret a été perdu depuis les romains. Cette voie ne s'aperçoit plus que par intervalles; les pluies, en entraînant la terre des champs voisins, l'ont recouverte en beaucoup d'endroits.

Salone n'est aujourd'hui qu'un petit village, que l'on regarderait à peine, s'il ne portait un si beau nom. Il est situé sur le penchant d'une colline, et ses

remparts, dont on retrouve quelques traces çà et là, témoignent que sa circonférence était de plus de trois lieues. Une rivière traverse cette enceinte, et dans le milieu même, on voit un grand bassin, dans lequel l'eau de la mer arrivait par un canal. On croit qu'il avait été construit pour mettre une flotille à l'abri. Ce bassin, ce canal, sont maintenant à sec, et encombrés de monceaux de pierres, parmi lesquels on distingue des tombeaux, des colonnes, des corniches rompues.

Les mêmes débris d'architecture se font voir de tous côtés; on trouve aussi dans l'intérieur des remparts de grands espaces plantés en vignes, en oliviers, en figuiers, dont autrefois de somptueux bâtimens occupaient la place; et il n'y a pas d'année que les cultivateurs de ces champs n'y recueillent, en remuant la terre, des monnaies antiques

des médailles et des camées d'un grand prix. Tu sais que les anneaux des anciens, qui jouent un assez grand rôle dans leur histoire, étaient accompagnés d'une agate ou d'une coquille de came, sur laquelle était gravée une figure, emblême que l'on adoptait pour cachet ; et ce sceau reconnu donnait un nouveau degré de créance aux titres que l'on pouvait produire de la volonté de son possesseur. Ce sceau était alors ce qu'est aujourd'hui une signature ; et quelquefois, lorsqu'il s'agissait d'affaires trop secrètes pour oser en écrire, on remettait son anneau à un émissaire intime, pour gage du crédit que l'on devait accorder à ses paroles. Tu sais que Marius fit graver sur la pierre de son anneau Bocchus lui livrant Jugurtha, et que cette fastueuse empreinte, en le brouillant avec son général Sylla, occasionna pour Rome et pour le reste du

monde des malheurs dont la mémoire fait encore frémir. On voit ici, chez quelques amateurs, des collections fort curieuses de ces bijoux trouvés dans les ruines de Salone. Mon père a chargé quelqu'un de lui procurer quelques pièces pour enrichir le cabinet de Beau-Séjour; et moi, mon cher Alphonse, j'ai dû songer aussi à celui de l'Ermitage, que mes chers amis m'ont permis de considérer un peu comme à moi. Je n'aurai pas voyagé sans fruit sur cette terre classique : si je n'ai pas ramassé moi-même les camées que je vous présenterai à mon retour, ce sera le temps, l'occasion, et non le zèle, qui m'auront manqué. On voit encore près de Salone l'aqueduc qui conduisait de l'eau de cette ville à Spalatro. Les canaux ont été rompus, et la république de Venise ayant négligé de les faire réparer durant tout le temps de sa domination

en Dalmatie, on ne boit actuellement à Spalatro que de l'eau de citerne ou de puits saumatres; et dans l'été, durant les sécheresses, il faut en faire venir de Salone à grands frais. La destruction des bois de haute-futaie est la cause de cette rareté des pluies et de la disparition des petits ruisseaux. Autrefois les montagnes étaient couvertes d'arbres magnifiques : les commentaires de César en font foi. J'ai pris plaisir à les relire sur les lieux mêmes qu'il décrit, théâtre de sa gloire et de la chute d'un rival digne de lui. Ces forêts, où l'on coupait de quoi construire ces châteaux, ces béliers, et tant d'autres machines de guerre, entretenaient alors la fraîcheur, attiraient les nuées sur le rivage, et augmentaient encore la fécondité de ce beau séjour. Aujourd'hui les montagnes sont pour la plupart dépouillées; les terres mêmes se sont éboulées; le roc vif attriste l'œil, et

reflète d'une manière incommode et malfaisante les rayons ardens du soleil. Ce n'est que dans les terrains bas que la végétation est abondante, et offre les moissons les plus variées de fruits et de fleurs.

Je regrette bien, mon ami, d'être arrivé si tard en Dalmatie ; j'aurais joui d'un spectacle qui, d'après les relations qui m'en ont été faites, retrace, quoique d'une manière un peu vulgaire, les solennités du paganisme. C'est un reste de ces solennités que le temps ni la sainteté même de notre religion n'ont pu tout à fait détruire ; mais le peuple n'y voit aujourd'hui qu'un amusement sans conséquence, et ne remonte certainement point à son origine. Vers l'époque du solstice d'hiver, on promène dans la ville un taureau aux cornes dorées ; des guirlandes et des bandelettes ceignent son énorme tête, et son dos est couvert

d'une housse blanche ornée de fleurs. Une foule immense le suit, en poussant des cris de joie, en chantant des hymnes; et lorsqu'on est arrivé sur le port, on l'attache par les quatre membres à quatre poteaux, dans une situation vraiment barbare. Là, sans pitié pour les souffrances du pauvre animal, on forme autour de lui des danses . . . . C'est ici que je t'attends, mon ami; ne va pas, dans ton imagination active te retracer ces danses gracieuses et légères que les nymphes figuraient sur le mont Ida avec le berger Pâris! Non, celles-ci sont moins savantes, moins recherchées, et il y a quelques années que nous aurions pu nous y exercer avec succès; car il ne s'agit que de sauter à cloche-pied autour de la victime, jusqu'à perdre haleine; en sorte que l'on ne sait lequel est le plus ridicule de l'attitude, de la constance des danseurs, ou de

l'admiration de la multitude. Enfin, arrive le moment du sacrifice. Le grand sacrificateur s'avance avec une gravité digne des anciens temps. Son bras est armé d'un énorme cimeterre, qui passe, de génération en génération, au plus robuste de sa famille : ce couteau sacré a plus de cinq pieds de longueur, et fait trembler, comme de raison, tous les petits enfans de l'assemblée. D'un seul coup, il abat la tête de l'holocauste ; et tout serait perdu, si elle ne tombait pas du premier choc. Mais quand le sacrificateur a bien rempli son office, il est enlevé, promené à son tour en triomphe ; et la pompe se termine par des orgies d'autant plus bruyantes, que ce n'est guères que la dernière classe du peuple qui prend part à cette fete. Celle des gens bien élevés n'y assiste guères que par curiosité, et pour y chercher quelques traces des anciens usages. On

retrouve encore de ses traces dans le costume des morlaques, principalement de ceux qui habitent la campagne. Dans les grandes villes, depuis l'occupation des vénitiens, leurs modes avaient prévalu sur le costume national, et actuellement les nôtres y sont assez bien suivies; mais parmi les gens du peuple, les hommes portent une tunique de laine blanche, avec une bordure de couleur, et une ample ceinture qui fait plusieurs tours, qui se détache à volonté, tantôt se jette sur l'épaule comme un manteau flottant, tantôt enveloppe la tête comme un turban. La chaussure est une simple semelle, d'où partent plusieurs cordons qui serrent et dessinent la jambe, de la même manière que les cothurnes des anciens. La tunique des femmes riches est d'une étamine fine et légère, et serrée par une ceinture de brocard. Cette tunique est garnie par le

bas d'une frange de médailles ou de pièces de monnaie qui retentissent en marchant. Leur coiffure est assez semblable à celle de nos statues grecques ; et elle exige une si grande quantité de cheveux, qu'il est rare qu'une morlaque ou une dalmate (car leur costume est à peu près le même) n'ait pas recours à des cheveux d'emprunt. C'est d'abord un chignon relevé, contenu par des tresses qui se croisent dans tous les sens ; d'autres tresses entourent le front, sur lequel elles laissent flotter quelques boucles, et tout cet échafaudage est assujéti par une aiguille d'or ou d'argent. Dans les cas de grande parure, on y ajoute encore une couronne de même métal, ornée, dans son pourtour, de ces mêmes médailles mouvantes, dont la tunique est bordée, et le fond de la couronne est incrusté de pierres précieuses. Ce costume est certainement im-

posant, et lorsqu'il est combiné avec art, et porté par une grande et belle femme, c'est absolument celui de Melpomène. Mais je voudrais aux habitans des chaumières, avec plus de goût qu'à nos paysans, moins d'étalage qu'à ceux de la Dalmatie : des cheveux relevés proprement, un chapeau de paille, des vêtemens tout unis, la simplicité qui n'exclut jamais la grâce, leur conviendraient infiniment mieux ; et quand la couronne morlaque est de cuivre, les pierres fausses, le costume sali et la physionomie rustique, je ne vois plus dans ce costume, soi-disant grec, qu'une ridicule mascarade, et je préfère encore le bonnet rond, le corsage et les sabots même de Babet.

Adieu donc, mon cher ami, adieu jusqu'à nouvel ordre. Je te donnerai de nouveaux détails, si je découvre quelqu'autre sujet d'observation et d'intérêt.

Dans le cas contraire, tu recevras tout simplement de mes nouvelles, et des assurances d'un sentiment bien tendre qui ne se ralentira jamais.

Ai-je besoin de te prier de faire agréer à M.me de Jonchère et à M.lle Caroline des assurances à peu près semblables ? Mon attachement pour elles, joint au plus profond respect, est aussi inviolable que celui qui m'unit à toi.

M.me de Luderville à M.me de Jonchère.

Spalatro.

CETTE lettre, ma chère amie, suivra de près celle que mon fils a écrite à votre Alphonse ; et vous serez sûrement surprise que dans un si court intervalle, j'aie pris une résolution aussi importante, que celle de retourner en France. Mais M. de Luderville a reçu tout à coup l'ordre de se transporter à Cattaro : un dégoût inexprimable pour faire de nouvelles courses dans ce pays, le désagrément de rester ici sans lui, une occasion très-favorable pour me rendre de Spalatro à Trieste, et de Trieste à Baden, accompagnée d'un personnage d'une assez haute considération : tout cela m'a déterminée. Je *vous ai mandé* les tourmens qu'Hec-

tor nous a donnés ? * Je suis loin encore d'être exempte d'inquiétudes : le repos meme ne le rétablit point, et je crois que l'air de cette côte ne lui convient pas. Il faudrait d'ailleurs lui faire une violence extrême pour le mener plus loin, et ce n'est que pour retourner en France qu'il voudra bien changer de place. J'aurais bien désiré ramener Ajax avec moi ; mais je n'ai pu l'obtenir de M. de Luderville, et j'ai vu qu'Ajax lui-même ne serait pas fâché de suivre son père à Cattaro. Je n'ai pas voulu insister davantage, et les contrarier l'un et l'autre. Je compte m'arrêter aux eaux : on dit qu'elles feront le plus grand bien à mon fils, et qu'elles ne me seront pas moins salutaires. Si elles nous réussis-

* Cette lettre, ainsi que toutes celles qui ne contiennent que des répétitions ou des choses sans intérêt pour cette histoire, ont été soustraites de ce recueil.

sent, j'irai vous voir lorsque la saison sera passée, et ce sera auprès de vous que j'attendrai plus patiemment M. de Luderville, qui m'a promis de faire tout tout ce qui sera en son pouvoir pour me rejoindre avant l'hiver. Dans le cas contraire, j'irai directement à Paris; j'irai retrouver mon médecin, pour lequel vous savez jusqu'où va ma confiance: je ne serai parfaitement tranquille que lorsque j'aurai remis Hector entre ses mains. Oui, sans doute, ma chère amie, j'aurais bien fait de vous laisser cet enfant; il eût été si heureux avec vous! et la vie que vous menez à la campagne aurait fortifié son tempérament. Sans les peines qu'il m'a causées, mon voyage m'aurait certainement fort amusée. Ce n'est guères que sur le canal de Sébenico que j'ai eu véritablement à souffrir, et encore est-ce pour lui que j'ai le plus souffert. Enfin, je pars sous peu de jours; je vais par mer, cela

sera beaucoup plus prompt, et Hector aura moins peur. Songez que notre réunion est peut-être moins éloignée que nous ne l'avions imaginé. Avec quel plaisir je me retrouverai au milieu de vous, de votre mari, de vos enfans! combien je suis charmée de ce que vous me dites des sentimens et de la manière d'être de notre aimable Caroline ! Vous savez quelle source de bonheur j'en attends! Préparez-vous à trouver Hector un peu maussade ; mais il a déja fait l'expérience de vos bontés et de la complaisance de ses jeunes amis : leur charmante gaîté et leurs excellens exemples lui feront du bien. Adieu, madame ; je vous écrirai certainement aussitôt que je serai arrivée à Baden. Tout ce qui m'est cher ici vous prie d'agréer mille hommages.

P S. Vous imaginez bien que Félicité, Rosine et Franc-Comtois sont enchantés de revenir dans leur patrie ; je laisse



tous les autres à M. de Luderville. Au reste, la Dalmatie n'a eu pour eux ni points de vue, ni productions nouvelles, encore moins de monumens ; ils n'y ont vu que des pierres, quelques forêts bien noires, des voleurs, des tempêtes, et des peuples horriblement sauvages, car ils sont habillés tout autrement que les français.

Seconde lettre d'Ajax à Alphonse.

Cattaro.

Tu ne seras pas étonné, mon cher Alphonse, de ce que je suis à Cattaro. Maman nous a dit qu'elle avait mandé à M.me de Jouchère et ses projets et les nôtres : ils ont eu pleinement leur exécution. Nous avons quitté Spalatro ; mais auparavant nous avons eu le plaisir d'apprendre qu'elle était arrivée très-heureusement à Trieste, et qu'Hector semblait déjà mieux. Nous sommes partis alors sans aucune inquiétude ; mon cher ami, je ne dirai pas sans regret, car j'ai été bien partagé entre le désir de ne point quitter ma mère, et celui de suivre mon père à Cattaro. Mais ma mère était bien accompagnée ; je ne lui étais pas nécessaire, et mon père fût resté seul dans une con-

trée étrangère. Il est très-occupé ; je ne lui suis pas inutile, et quand il sort de ses calculs, il est bien aise de causer un peu avec moi. Je pourrais faire valoir ce sacrifice, car enfin maman, Hector, vont vous revoir avant moi ; dans moins de deux mois peut-être ils seront au Vieux Château, et tout ce que je pourrai trouver de curieux et de neuf dans mes voyages, ne vaudra jamais tout ce que ce lieu renferme d'intéressant pour mon esprit et de précieux à mon cœur.... Tu n'en doutes pas, mon cher Alphonse ; et comme je n'ai jamais donné dans de vaines protestations, je n'en dirai pas davantage, et je reprends ici le journal dont je t'ai promis l'extrait.

Le chemin par terre de Spalatro à Raguse étant à peine praticable, on nous conseilla de faire le trajet par mer, comme devant être plus agréable et plus court. Nous nous embarquâmes donc, et nous

nous trouvâmes dans un canal assez large, formé d'un côté par le rivage de la Dalmatie, et de l'autre par de grandes îles qui se succèdent et interceptent la vue du golfe ; mais au lieu d'une vaste nappe d'eau, elles offrent à l'œil des aspects très-variés. Nous remarquâmes en passant la ville d'Almissa, bâtie sur la côte au pied d'une montagne, et la montagne elle-même surmontée d'un vieux château-fort. Dans cet endroit, la Cettina se jette dans la mer, à travers une ouverture énorme pratiquée dans un rocher. Cette ouverture paraît être d'abord comme l'arche d'un grand pont ; mais en approchant, on reconnaît, à ses irrégularités, que c'est l'ouvrage de la nature, et certainement un des plus curieux. Il est difficile de s'expliquer comment une petite rivière a pu se frayer un pareil passage ; il faut rapporter cet effort à des temps prodigieusement re-

culés, où la Celtina avait sans doute tout le volume et la force d'un épouvantable torrent. Entre Almissa et Marcasca, la côte est agréablement cultivée ; le rivage est tapissé d'un épais gazon, où l'on a tracé de jolis sentiers bordés de platanes et d'acacias. Au milieu de cette prairie, on a bâti un vaste couvent de Capucins, et il aurait été difficile à ces bons solitaires de choisir dans toute la Dalmatie une position plus riante. La ville de Marcasca n'a de remarquable que sa situation au centre d'une chaîne de montagnes qui forme le fer à cheval en s'avançant vers la mer. On nous avait effrayés sur le compte des bouches de la Narenta, qu'il faut traverser en prolongeant la côte. Ce passage, où plusieurs barques sont englouties chaque année, a été pour nous des plus heureux ; mais on s'accorde à dire *que lorsque* le vent du nord vient à souf-

fler avec force, les flots s'entre-choquent dans cet endroit, de manière à ce que la nuit on en voit jaillir des étincelles ; et les barques, entraînées dans ce tourbillon, y sont bientôt submergées. Je te rapporte ici l'opinion vulgairement adoptée : car tu sais que les naturalistes assignent à l'illumination de la mer, qui a lieu principalement entre les tropiques, des causes fort étrangères à la grande agitation des eaux ; et M me de Jonchère elle-même nous a raconté qu'elle avait vu plusieurs tempêtes sans étincelles, tandis que quelquefois, dans la plus belle nuit du monde, son vaisseau semblait voguer sur des flots de phosphore.

Quand une fois on est au-delà de cette dangerense embouchure, le canal se rétrécit ; la côte revient en remontant vers le nord, pour former une longue péninsule. Les navires s'enfoncent alors



dans une espèce de cul-de-sac, où ils vont aborder à la ville de Stagno Picolo, ainsi nommée pour la distinguer de celle de Stagno-Grando, située de l'autre côté de l'isthme. Ces deux bourgades sont entourées de fortifications en ruines, dont il n'est pas facile de reconnaître l'utilité. Non-seulement elles étaient défendues par des tours, des bastions, des remparts, mais une muraille épaisse et crénelée les joint l'une à l'autre, de manière à fermer totalement l'entrée de la péninsule, sans que l'on puisse imaginer qu'elle ait été jamais assez importante pour mériter ces excès de dépense et de précautions. Comme il serait trop long de faire le tour de la presqu'île, on fait le trajet par terre de l'un à l'autre Stagno ; et même, lorsque les barques sont petites et légères, on leur fait aussi traverser l'isthme à l'aide de rouleaux. Il ne s'a-

git au reste que d'un petit quart de lieue, que nous avons fait très-agréablement à pied, tandis que notre bagage était transporté sur des chariots. Ce qu'il y a de plus remarquable à Stagno, est une saline très-productive, qui l'était peut-être encore davantage aux temps passés; et si cet établissement est fort ancien, il a peut-être été la cause des grands moyens de sûreté que l'on a réunis dans cet endroit.

Nous nous sommes donc remis dans une autre barque à Stagno-Grando, pour continuer notre promenade sur l'eau, car c'est ainsi que je l'appelle, et nous avons été la terminer au village de Gravosa. Ce village, situé très-près de Raguse, n'est guères composé que des maisons de plaisance des plus riches seigneurs de cette ville, autrefois république aristocratique, sur le même pied que Venise et Gênes, avec autant de fa-

natisme pour sa prétendue liberté, avec autant d'orgueil, de troubles, de rivalités, de tyrannie dans son intérieur, mais avec bien moins de territoire et de puissance. Gravosa est à la ville de Raguse ce que le Pyrée était à celle d'Athènes; c'est-là que se trouve toute sa marine. Ce port a beaucoup souffert il y a quelques années; les monténégrins (peuple du voisinage, dont je te parlerai plus amplement dans la suite), y ont exercé toute la barbarie qui les caractérise: ils ont bouleversé les enclos, incendié les maisons et les navires. Dans le jardin du marquis de Bona, les statues gisent encore mutilées et renversées sur la terre. Juge, au milieu de ces ravages, de ce que les habitans ont eu à souffrir!

De Gravosa à Raguse, le chemin a été réparé par les français: il se prolonge à mi-côteau; et du point le plus élevé,

on découvre si parfaitement la ville, qu'on pourrait, au besoin, en compter toutes les maisons. On trouve, avant que d'entrer dans Raguse, un faubourg nommé les Piles, si magnifique, qu'il fait songer au célèbre faubourg de Daphné. Les maisons y sont bâties avec élégance, et les jardins offrent des ombrages délicieux. Raguse n'a que deux portes, et l'on va en droite ligne de l'une à l'autre par une rue immense, la seule qui soit remarquable par sa largeur, sa propreté et sa régularité. Elle est bordée de deux trottoirs, avec des bancs de pierre de distance en distance; et du temps de la république, les nobles seuls avaient le droit de monter sur ces trottoirs. L'édifice le plus considérable de toute la ville est l'hôtel de la douane, construit de manière à ce que les murs et les toits soient à l'épreuve de la bombe. Ses magasins sont assez vastes pour contenir,

non-seulement toutes les marchandises disséminées dans tous les autres magasins de la ville, mais encore tous les effets de ses habitans; en sorte que les ragusiens, après y avoir déposé leurs meubles, leur argent, et dans les salles, leurs femmes, leurs enfans et les vieillards, pourraient se retrancher autour de cet édifice, et, à l'exemple des sagontins, y défendre pied à pied tous leurs trésors. Sur un des côtés de la place où est bâti cet hôtel, s'élève le palais ducal, qui n'a rien de magnifique, quoiqu'il fût autrefois le séjour du doge de la république, et le lieu où se tenaient les assemblées du sénat. Il renferme aussi un petit théâtre et une salle de bal, qui sont placés précisément au-dessus des prisons d'état. Cette circonstance, qui n'est certainement qu'un effet du hasard, produit un raffinement de barbarie : *si* le son des instrumens, si les

éclats de la gaîté peuvent percer les voûtes sous lesquelles les malheureux gémissent, combien ils rendent plus frappant encore le contraste de leurs douleurs et de leur esclavage! Au milieu de la cour, on voit un buste colossal. Je m'en approchai d'abord avec respect, persuadé qu'il ne pouvait représenter qu'un des grands hommes de la république, le sauveur de sa patrie, ou du moins son ornement; et je pensais à Boscowitz, l'un des savans les plus célèbres du siècle dernier, qui a pris naissance à Raguse. Non, mon cher Alphonse, l'original de cette figure n'a point honoré son pays; il l'a seulement enrichi. Possesseur d'une fortune immense, il l'a léguée à la république, à condition qu'elle lui ferait ériger une grande statue d'or. La république a accepté le legs de cet homme, appelé Mikeli-Prazzoti; mais elle s'est con-

tentée de lui faire élever ce buste de bronze. Elle a fort bien fait au fond : cependant quelques rigoristes la blâment de s'être emparée de cet héritage, sans en avoir rempli scrupuleusement les conditions. Moi, je pense que le gouvernement aurait dû faire évaluer ce qu'aurait coûté la statue d'or, et en distribuer le prix aux pauvres ; c'eût été le moyen de justifier son manque de foi envers Mikeli-Prazzotti, et une grande leçon donnée à tous les riches orgueilleux. Au reste, en examinant l'effigie de celui-ci, on ne se sent guères mieux prévenu en sa faveur, car sa figure est effroyable ; et certainement l'artiste se sera souvenu plus d'une fois que le dieu Plutus faisait partie des dieux infernaux.

Il eût été facile autrefois, en cas de guerre, de faire capituler cette ville : elle ne contient point d'eau bonne à boire ; celle dont on y fait usage, y ar-

rive depuis la rivière d'Ombla, par un long et magnifique aqueduc, et se distribue par une multitude de canaux à toutes les maisons de la ville. Ainsi, pour réduire les ragusiens à la dernière extrémité, il eût suffi de pouvoir s'emparer de l'aqueduc et du fort de la Mincetta; où se trouve le vaste réservoir de cette eau : mais les français en ont beaucoup augmenté les fortifications. Les environs de Raguse produisent de superbes olives et de bon vin de Malvoisie.

En nous rendant à cheval à Castel-Nuovo, nous nous sommes arrêtés au Vieux-Raguse, connu chez les anciens sous le nom d'Epidaurus. Il ne faut pas cependant confondre cette ville avec celle d'Epidaure, située dans le Péloponèse, et dont celle-ci ne fut dans l'origine qu'une petite colonie, consacrée, comme elle, au fils de Coronis et *d'Apollon*. On montre encore la place

où l'on croit que son temple a existé ; on n'en voit plus extérieurement aucun vestige. Mais tu sais que la plupart des temples avaient des souterrains très-commodes aux prêtres pour accomplir leurs mystères ; et l'on pense que deux grottes profondes, situées près du Vieux-Raguse, ont appartenu autrefois au temple d'Esculape. Il y a quelques années que l'on y descendait facilement encore par un escalier bien conservé ; mais dans leur dernière incursion, les monténégrins ayant visité ces grottes, dans l'espoir d'y trouver des trésors cachés, ont fait sauter les marches de ces degrés, sous lesquelles ils croyaient découvrir des dépôts d'or et d'argent. Ce n'est plus qu'avec beaucoup de peine que l'on parvient au fond de ces cavernes, et je crois que l'on est alors à une très-grande distance au-dessous du ni-*veau de la mer.* Ces deux grottes sont

séparées l'une de l'autre par des blocs de rochers, entre lesquels on se fraye un passage. Les voûtes sont composées probablement de pierres tendres qui se sont altérées par l'humidité, car ces voûtes sont actuellement parsemées de stalactites, mais qui n'ont aucune transparence et aucun éclat. La seule chose véritablement curieuse dans ces lieux, qui me faisaient songer à l'antre de Trophonius, est un petit bassin naturel, qui n'est alimenté par aucun ruisseau, ni par aucune eau qui suinte de la voûte. La sienne est stagnante, et à la lueur de nos flambeaux, elle m'a paru noire comme de l'encre. D'un côté, cette fontaine confine à la paroi de la caverne, derrière laquelle on entend un bruit sourd et continuel. Le reste est entouré d'un sable mouvant; et comme je m'approchais très-près du bord, un de mes guides me tira vivement en arrière, et

me dit que si le sable venait à manquer sous mes pieds, et que j'eusse le malheur de tomber dans la fontaine, je disparaîtrais à l'instant et pour jamais. C'est un abîme qui n'a point de fond, et par une sorte de prodige, tout ce que l'on y jette, les objets même de nature à flotter sur l'eau, sont attirés immédiatement sous celle-ci par une puissance irrésistible. Je me suis amusé à faire cette expérience avec plusieurs boules de papier et des petits morceaux de bois; et, en effet, à peine avaient-ils touché la surface, qu'ils étaient aspirés et engloutis sans retour. Il paraît que dans le pays on ne s'est point encore rendu compte des causes de ce phénomène, et je ne suis pas assez habile, je l'avoue, pour l'expliquer; mais je présume que le bruit que l'on entend derrière la paroi, y a quelque part; peut-être se fait-il là un vide, un tournoie-

ment, une espèce de trombe, par qui les objets sont attirés.

En sortant du Vieux-Raguse, nous fûmes obligés de mettre pied à terre ; car il serait imprudent de passer à cheval une montagne très-raboteuse, où l'on courrait le risque de tomber à chaque pas. Après une lieue et demie de chemin le plus difficile, on arrive dans la plaine de Canali, qui est immense, bien peuplée et bien cultivée. On entre ensuite sur le territoire des turcs, qui interrompt pour un peu de temps celui de la Dalmatie, et où l'on trouve quelques bourgades habitées par des hommes à turban. On traverse un petit bois, on suit des sentiers bordés de haies vives et fleuries, qui conduisent enfin à une plaine moins grande que celle de Canali, mais devenue plus célèbre par une bataille que les français y livrèrent aux russes et aux monténégrins réunis

On raconte que ces derniers poussaient, en allant au combat, des hurlemens semblables à ceux que les gaulois poussèrent autrefois pour étonner les romains ; mais ils ne portèrent point l'épouvante dans nos rangs, et ils furent complétement défaits.

Castel-Nuovo a pris son nom d'un beau fort que Charles-Quint, lorsqu'il était maître de ce rivage, y a fait bâtir, pour défendre les bouches de Cattaro. Ce nom de Bouches semblerait annoncer, comme à Narenta, l'embouchure de quelque fleuve ; mais ce n'est qu'un golfe formé par la mer, et dans lequel même il ne se jette aucune rivière remarquable. Vis-à-vis du château, de l'autre côté des bouches, est le port Rose, où les bâtimens du Levant sont tenus en quarantaine. Nous nous sommes embarqués à Castel-Nuovo pour nous rendre à Cattaro, qui donne son

golfe son nom, et qui se trouve placé tout à fait à son extrémité Ce golfe forme auparavant divers enfoncemens que l'on laisse à droite et à gauche; et en naviguant de la manière la plus directe au milieu du canal, on fait encore un trajet de six à sept lieues avant d'arriver à Cattaro : mais tous les objets qui s'offrent à la vue sur les deux rives, sont si agréables et si variés, que ce trajet, suivant moi, doit toujours paraître bien court. Le canal n'a d'abord, à l'entrée, qu'un petit quart de lieue de largeur; puis il s'agrandit peu à peu; puis il se rétrécit tout à coup : cette inégalité fait que, de moment en moment, on se trouve transporté dans une situation nouvelle. Des villages, des maisons de plaisance, des champs, des vergers, des jardins bien décorés, bordent successivement les rives. Un des principaux enfoncemens du golfe vous

fait découvrir sur la droite, dans le lointain, la vaste et riante plaine de Théodo, dont le nom grec signifie à juste titre *aimée des Dieux* : elle est couverte d'orangers, de citronniers, dont les émanations parfument tout le rivage. A gauche, un autre enfoncement est terminé par la ville de Rizano, dont les habitans, redoutés des monténégrins eux-mêmes, jouissent d'une grande réputation de bravoure dans toute la Dalmatie et l'Albanie ; car aux environs de Cattaro, cette province prend ce dernier nom. Au-delà de ces deux bassins, le canal se resserre ; et cette seconde entrée est défendue par le fort de Perasto, qui s'élève sur un roc dépouillé de verdure, dont la stérilité forme un singulier contraste avec les orangers de Théodo, et les plants de châtaigners qui, sur l'autre pointe, ombragent le village de Stolivo. Après avoir suivi quelques

temps la même direction, le canal fait subitement un coude, descend vers le midi, prolonge le village de Dobrota, dont les maisons, élevées presque toutes sur le bord, se succèdent pendant plus d'une lieue, et sont terminées par un roc qui s'avance dans le golfe, et sur lequel on a bâti une église. C'est une chose assez curieuse de voir, le dimanche, tous les habitans venir en barques à la messe : cette élégante procession, faite sur l'eau, est un des coups-d'œil les plus amusans de Cattaro. En face de Dobrota, sur la rive opposée, sont d'autres jolis villages entremêlés d'arbres de toute espèce, couverts de fleurs et de fruits. Enfin, le golfe aboutit au pied d'une montagne à pic, qui va se perdre dans les nues, et dont la masse imposante, les sommets tapissés de neige dans toutes les saisons de l'année, forment la plus étonnante perspective

au-delà de tant de points de vue enchanteurs. C'est au pied de ce pic, un peu sur la gauche, que l'on a bâti Cattaro ; et ce pic est celui du Monténègre, habité par un peuple descendu visiblement, non des grecs, mais des anciens arabes et bulgares, qui désolèrent la Romanie, et qui, convertis à la religion chrétienne, n'en ont jamais pratiqué les vertus. Cattaro, sous les vénitiens, était un lieu d'exil, une grande prison d'état ; et je doute que les déserts de la Scythie, si renommés par les plaintes d'Ovide, fussent aussi tristes que ces lieux, où le soleil, masqué au levant par le Monténègre, et à l'ouest par d'autres montagnes, ne brille guères que cinq ou six heures dans les plus grands jours de l'été. La ville est petite, hérissée de fortifications, que le voisinage des monténégrins, et l'avantage que leur donne l'occupation des hauteurs, ont rendu

très-nécessaires. On a renfermé dans les remparts un rocher pointu, sur lequel on gravit par un chemin en zig-zag, et au sommet, l'on a bâti un château, des casernes, des tours, des murs tout percés de meurtrières. Comme ces ouvrages font face au Monténègre, on n'a pas cru pouvoir les rendre jamais assez forts. On dit qu'en hiver la pluie tombe comme un déluge sur Cattaro : les nuages s'y déroulent, et y fondent de tous côtés du haut des montagnes ; le sol lui-même est tellement impregné d'eau, qu'elle soudre dans les rues entre les pavés, et semble menacer de détruire ce court intervalle qui se trouve entre le golfe et le rocher.

Je t'ai décrit précédemment le phénomène de la fontaine d'Esculape : l'on m'a dit ici que, durant la saison des pluies, on pouvait en observer un absolument contraire. Les sources inté-

rieures de la montagne viennent se dé-gorger dans un puits situé au pied du fort; elles remontent en bouillonnant, et se débordent tout à l'entour avec tant de violence, que les corps les plus pesans, des pierres énormes roulées comme pour les précipiter dans le puits, sont aussitôt repoussés en dehors. Le même bouillonnement se fait remarquer en mer sur les bords du Golfe : un torrent invisible se précipite apparemment au fond des eaux ; il les soulève, quoiqu'elles aient dans cet endroit trente ou quarante pieds de profondeur, et s'élève encore à trois ou quatre pieds au-dessus de la surface; en sorte que les barques n'oseraient jamais en approcher.

Mais de tous les phénomènes le plus étrange, le plus difficile à concevoir, est celui qui se renouvelle presque toutes les semaines à Cattaro, et dont j'ai moi-même été témoin. Sur un des côtés de

la ville, en dehors des murs, s'élève un petit moulin ; il n'est alimenté que par un faible torrent qui sort du pied de la montagne, et dont le cours est intermittent. De l'autre côté de Cattaro, sur le bord de la mer, s'ouvre un gouffre, dans lequel, lorsque le vent souffle du nord, les vagues, en s'élevant, vont naturellement s'engloutir. Qui le croirait? Quand elles ont reflué dans le gouffre, le lendemain, le petit torrent qui était à sec, recommence à couler, et l'on voit tourner le moulin. Cependant ce torrent est de sept ou huit pieds plus haut que le niveau du gouffre, et toute la largeur de la ville les sépare. Quelle correspondance peut donc exister entr'eux? L'eau du torrent est trop légèrement saumâtre, pour qu'on puisse supposer qu'elle soit la même que celle du golfe; il serait, d'ailleurs, presqu'impossible d'expliquer comment elle parviendrait à cette hau-

teur. Ce n'est déjà pas sans peine qu'on réussit à rendre raison de ce phénomène ; en supposant que l'eau qui tombe dans le gouffre, chasse une grande quantité d'air de la première cavité où elle s'engloutit ; que cet air s'élève, par un conduit naturel, à une seconde citerne, sur la surface de laquelle il pèse, de manière à forcer l'eau, qui était stagnante, à s'échapper par une ouverture qui sert de bouche au petit torrent. Tu reconnaîtras dans ce mécanisme celui de la fontaine de Héron, dont je crois que tu as étudié la construction. Mais ne serait-il pas merveilleux que ces bassins et ces conduits, fruits des combinaisons, des essais compliqués et ingénieux des savans, se trouvassent disposés exactement par la nature, de manière à opérer le même résultat ? Ce phénomène me semble si extraordinaire, que je m'étonne que l'on n'en ait pas beaucoup parlé.

Je t'ai promis de plus grands détails sur les habitans du Monténègre, dans lesquels ceux des Bouches de Cattaro ont des voisins ombrageux, remuans et cruels. Les gorges, les vallées, jusqu'aux moindres espaces susceptibles de culture, sont plantés en différens légumes; on y élève de nombreux troupeaux; on y pêche dans les torrens des poissons en abondance, entr'autres, des truites monstrueuses et d'un excellent goût. Mais toutes ces ressources sont insuffisantes pour la population que recèlent ces montagnes, et le brigandage en est une autre plus séduisante encore pour les monténégrins: l'état de guerre est pour eux un état presqu'habituel. Ce n'est pas seulement contre les Dalmates qu'ils exercent leurs rapines et leur barbarie; chaque seigneur que tourmente la soif du pouvoir et du pillage, investit et ravage, sur le moindre prétexte, la for-

teresse et les plantations de son concitoyen. Leur gouvernement est un singulier mélange de théocratie et de féodalité. Leur chef suprême est leur évêque ; il a pour lieutenant celui qu'on nomme le gouverneur, qui lui sert de général d'armée. Une foule de seigneurs, portant le titre de comte, composent la classe des grands propriétaires de la nation. Leurs serfs sont continuellement armés, pour les défendre ou pour les enrichir aux dépens d'autrui ; et l'évêque, comme les rois de France autrefois, a bien de la peine, en s'interposant entre eux, à mettre des bornes à l'effusion du sang de ses sujets. Il est aisé de se rendre compte de la manière dont ce gouvernement s'est formé. La noblesse héréditaire existait chez les romains, où les barbares, les uns après les autres, en ont puisé l'idée ; les lumières, qui, pendant long-temps, ont été le partage presque

exclusif du clergé, ont fondé la plus grande partie de ses priviléges; et chez les monténégrins, demeurés ignorans et sauvages, ses prérogatives ont été portées au plus haut degré. Comme ils ont reçu le baptême sous le règne des empereurs de Constantinople, ils sont de la religion grecque. Les prêtres seuls y possèdent quelques notions des plus simples connaissances : les lois même ne sont point écrites : l'équité, l'intelligence, et trop souvent le caprice des seigneurs, y décident des différens de leurs vassaux, et les seigneurs eux-mêmes y décident des leurs les armes à la main. Sans manufactures, sans industrie, ils devraient s'applaudir de trouver chez leurs voisins à échanger les produits de leur sol contre toutes les autres choses dont ils ont besoin. Ils apportent à Cattaro, les jours de marché, du poisson, du beurre, des légumes, de la viande fu-

[redacted]

mée, et même des fagots ; mais la défiance, de part et d'autre, préside à ce commerce, avantageux pour tous, et qui devrait concilier les deux nations. Ce sont les femmes qui apportent et qui vendent ; mais leurs maris les accompagnent, font la garde autour d'elles, le fusil sur l'épaule, et ne souffrent pas qu'on touche à l'objet acheté avant d'en avoir livré le prix. En revanche, on ne leur permet pas d'entrer dans la ville ; leur bazard, situé hors des murs, est dominé par une redoute, où l'on se tient toujours prêt à tirer, en cas de révolte ou d'attaque. C'est un point de vue assez curieux, les jours de marché, que ces fourmillières d'hommes armés et de femmes portant leurs fardeaux, qui descendent de la montagne par un chemin si rapide, qu'ils ont l'air d'arriver des nues ; et quand ils remontent, on dirait que, semblable aux titans, ils veulent

escalader le ciel. L'on ne conçoit pas du tout dans quelle région ils habitent. On prétend que les femmes, quoique chargées de tous les travaux, ne sont pas aussi malheureuses qu'on le présumerait d'abord. Victimes méprisées chez les sauvages du midi, les femmes, chez les barbares du nord, étaient dédommagées jadis de leur vie laborieuse et dépendante, par la confiance et l'affection de leurs maris. Tu sais que leurs conseils étaient toujours demandés chez les germains et les scandinaves: on leur attribuait le don des oracles, et leur estime était indispensable à la bonne réputation des héros. Telles sont encore, à leur égard, les mœurs des habitans du Monténègre. Malheureusement les femmes y sont elles-mêmes plus belliqueuses et plus vindicatives que compatissantes: elles voient sans horreur se commettre des cruautés dont le récit m'a fait

frémir, et que je n'aurai point l'inutile courage de te dépeindre. Pour les monténégrins, l'action la moins inhumaine est de trancher la tête au premier mot, au premier geste qui les offense. Ils sont vêtus, comme les dalmates, d'une courte tunique, avec un sabre, un poignard, des pistolets à la ceinture, et un fusil en bandoulière. C'est dans cet effroyable attirail que les bergers mènent paître leurs troupeaux. Cela ne ressemble guère aux pasteurs de l'Arcadie et de la vallée de Tempé, que M.lle Caroline regrette si sincèrement tous les jours. Souvent les monténégrins sortent de leurs repaires, pour venir, à la faveur des ténèbres, tomber sur les bourgades qui bordent le golfe de Cattaro. Aussi se tient-on toujours sur ses gardes; tous les murs de clôture ont des meurtrières, et chaque maison a son arsenal. Il n'y a pas long-temps qu'ils vinrent ainsi, durant

la nuit, attaquer, dans le village de Dobrota, la maison du comte Radimiri, qu'ils savaient être absent, ainsi que le plus grand nombre de ses domestiques. Cette maison est isolée, et ils croyaient marcher à une conquête aisée; mais la comtesse, qui est en même-temps une des plus belles et des plus courageuses des femmes de l'Albanie, se défendit avec le peu de gens qui lui restaient; elle tua de sa propre main, à coups de fusil, deux de ces brigands, et le reste, épouvanté, prit la fuite.

Tu conçois, mon ami, que ce séjour ténébreux, cet alentour sauvage, attristent mon imagination et mon cœur. Tout m'intéressait, me charmait à Spalatro; ici, je n'entends parler que de périls, de massacres et de vengeances; et ces monts, qui pourraient offrir des beautés gigantesques, des aspects curieux, sont pour nous inaccessibles, et je crois

toujours les voir teints de sang : mais j'espère que nous ne resterons pas bien long-temps encore à Cattaro. Malheureusement nous ne retournons point sur nos pas ; nous traverserons l'Adriatique ; nous irons débarquer à Venise, et nous parcourrons l'Italie. Nous devons trouver à Milan une lettre de ma mère, qui nous apprendra, si elle se sera rendue directement à Paris, ou si, comme je l'espère, comme je le désire vivement du moins, elle aura été nous attendre à Beau-Séjour. Ce serait une preuve que les eaux lui auraient fait du bien, ainsi qu'à mon frère. Et quel plaisir pour moi, en rentrant en France, de me diriger sur-le-champ vers le Vieux Château ! Que de choses j'aurai encore à te décrire, qui n'ont pu trouver place dans cette relation, et que je serai fier de me voir écouté ! Je sais bien que mon père ne pourra s'arrêter long-temps à la

campagne, qu'il sera pressé d'aller à Paris, rendre compte de sa mission; mais n'est-ce rien que deux ou trois jours passés avec ses meilleurs amis! . . . . . . Puisse seulement ton cœur, mon cher Alphonse, les apprécier comme le mien.

Nota. L'auteur n'a jamais voyage en Dalmatie: c'est dans les relations d'un ami qu'ont été puisés les matériaux de ces deux lettres.

Mme de Luderville à Mme de Junchère.

Baden.

Je ne suis ici que depuis deux jours, ma chère amie, et j'ai déjà fait une découverte assez singulière, qui peut devenir fort intéressante pour Caroline, et par conséquent pour vous et pour moi. Vous ne m'aviez pas dit que votre beau-frère eût une parente richement établie en Allemagne : c'est cette parente auprès de laquelle je me suis trouvée placée hier au soir à l'assemblée des buveurs d'eau. A son nom, à son accent, et même, je vous l'avouerai, à ses manières, je l'avais prise pour une étrangère. Elle m'a appris qu'elle était française ; elle m'a dit son nom de fille, et ce nom est celui du père de Caroline,

M. de Solignac, actuellement à Hambourg. D'après quelques éclaircissemens qu'elle m'a donnés, il se trouve qu'il est son cousin-germain, et comme elle n'a point d'enfans, il est aussi son plus proche héritier. J'ai profité sur-le-champ de l'occasion pour lui parler de Caroline, pour lui dire combien elle est aimable, et lui inspirer le désir de la connaître. Ce n'est pas qu'il manque de prétendans à cet héritage, que je veux faire tomber à notre chère enfant : la baronne d'Arnheim (qui est veuve) a auprès d'elle un neveu et une nièce de son mari ; mais au ton qu'ils ont avec leur tante, je ne crois pas ces rivaux bien dangereux. Le baron est un grand et gros homme, d'environ trente ans, qui n'a pas dit un mot dans toute la soirée ; sa sœur, au contraire, m'a paru très-vive, très-jolie, très-coquette. Le premier, par apathie, et l'autre par légèreté, paraissent négliger

[redacted]

beaucoup la baronne. Jugez donc quel avantage aurait sur eux une jeune personne, douce, prévenante, bien élevée! Quoique Caroline, sans fortune, soit par elle-même un trésor, cette augmentation de bien, sans rien ajouter à son mérite, sans me la rendre assurément plus chère, ne pourrait qu'ajouter à son bonheur. Je cultiverai la baronne; je continuerai à agir, c'est-à-dire, à lui vanter Caroline. Vous êtes bien sûre, à ce que j'espère, que, sans aucun intérêt personnel, j'apporterais le même zèle à servir votre pupille, votre beau-frère, et tout ce qui vous appartient.

Mme de Luderville à Mme de Jonchère.

Baden.

JE vais bientôt quitter Baden, ma chère amie; les eaux ne me passent point. L'inquiétude où je suis de l'état d'Hector en est probablement la cause. Cet enfant a sûrement besoin de son air natal, et moi j'ai besoin de consulter pour lui mon médecin ordinaire : en conséquence, je vais retourner à Paris. Je laisse Mme d'Arnheim très-bien disposée pour sa petite cousine, et je ne serais pas surprise qu'elle allât vous faire une visite au Vieux-Château. Elle doit être cet automne à Paris, où je me suis chargée de lui louer un appartement et des meubles. Elle a, m'a-t-elle dit, plus de cent mille francs de rente; cela est très-beau.

[redacted]

Je voudrais pouvoir la fixer en France. Nous nous verrons beaucoup cet hiver. Je ne doute pas que vous n'approuviez tout ce que je fais au sujet de Caroline ; vous savez combien je l'aime, et que c'est-là mon premier motif.

La baronne d'Arnheim à M. de Solignac, chef d'escadron.

Baden.

Quoique je sois restée long-temps, mon cher cousin, sans vous donner de mes nouvelles, ne croyez pas que j'aie cessé de prendre à ma famille un véritable intérêt. Depuis mon départ de Strasbourg, où j'eus l'honneur de rencontrer et d'épouser feu M. le baron d'Arnheim, mes nouvelles occupations dans un pays éloigné, m'ont, j'en conviens, singulièrement captivée; mais à présent que M. le baron n'est plus, et qu'il m'a laissé toute sa fortune (la volonté de Dieu soit faite), croyez que rien ne me serait plus agréable que de me choisir un héritier de mon sang. Je

[redacted]

voudrais que vous eussiez vu avec quelle avidité et quel plaisir j'écoutais M.me de Luderville, une femme charmante en vérité, et que je crois excessivement riche, que j'ai rencontrée à Baden. Je suis venue dans cette ville, non pas pour y prendre les eaux, car je me porte fort bien, grâce au ciel, mais pour satisfaire M.lle Inguelina, nièce de feu M. le baron, qui aime tant à courir, que l'on dirait qu'elle ne peut tenir en place ; et je me félicite bien d'y être venue. M.me de Luderville m'a conté qu'elle avait une fort jolie terre dans le voisinage de celle de M. de Jonchère, dont vous avez épousé la sœur. Il vous reste, m'a-t-elle dit, une fille de quinze à seize ans, qui est élevée par sa tante; et c'est sur le compte de cette petite fille que M.me de Luderville ne tarissait pas. M.me de Luderville a quitté promptement Baden, et son absence m'a livrée à une infinité

de réflexions. Mon neveu, c'est-à-dire celui de feu M. le baron, qui ne manque pas d'esprit, quoiqu'on en dise, a deviné le sujet de ma préoccupation ; et avec une candeur dont je lui sais tout le gré possible, il est venu de lui-même au-devant de tout ce qui pouvait me tranquilliser. Vous saurez, mon cher cousin, quej e suis obligée à quelques égards envers M. et Mlle d'Arnheim, quand ce ne serait que dans la crainte qu'ils vinssent un jour à en manquer pour moi. Feu M. le baron, qui m'a institué son héritière à leur préjudice, a oublié quelques formalités dans son testament ; Muller, mon intendant, l'homme le plus éclairé de la province, m'en a avertie lui-même. Mais la proposition que m'a faite M. d'Arnheim, arrange tout à ma satisfaction, à la sienne, et sûrement aussi à la vôtre : il s'agit de lui donner en mariage ma petite cousine, et d'assurer

à celle-ci tout mon bien. De cette manière, la fortune de mon mari pourra passer à ma famille, sans sortir toutefois de la sienne; et une fois assurée de mon neveu par son mariage avec votre fille, je serai bien forte contre sa sœur, dont la conduite a déjà donné quelque prise sur elle, et que l'on pourra fort bien mettre au couvent. En attendant, je tiendrai la promesse que je lui ai faite de la conduire à Paris; mais auparavant je me rendrai en Dauphiné, pour y prendre ma petite cousine, si, comme je n'en doute pas, vous voulez bien écrire à votre belle-sœur de me la donner. Les procédés de Mlle d'Arnheim envers moi, sont de nature à lever tous mes scrupules à son égard; d'ailleurs, son oncle ni Muller n'ont jamais pu la souffrir; elle n'a eu de sa vie la moindre attention pour nous, et je me suis souvent aperçue qu'elle s'exerçait à me per-

sifler. Quant à votre fille, voilà, d'après ce que m'a dit M.me de Luderville, ce que je ne dois pas craindre de sa part. Elle m'a répété plusieurs fois que cette chère enfant était faite pour embellir également un palais ou une chaumière ; à ce qu'elle considère, ainsi que votre belle-sœur, comme le cachet, m'a-t-elle dit, de la bonne éducation. Je ne comprends pas bien exactement, je vous l'avoue, ce que cela veut dire ; car M.lle Inguelina, qui a reçu à Vienne l'éducation la plus brillante et la plus chère, peut bien être ravissante dans un concert et dans un bal ; mais je vous assure qu'elle est insupportable partout ailleurs. Si votre Caroline pouvait parvenir à embellir pour moi ma baronnie, où je m'ennuie cruellement depuis vingt ans, mais où je suis obligée de résider pour le bien de mes affaires, ce serait un grand service qu'elle me rendrait. Réfléchissez

mûrement à tout ceci, mon cher cousin, et répondez-moi sur-le-champ; car M.lle d'Arnheim est impatiente de se rendre à Paris, et son frère ne l'est pas moins d'aller chercher sa future en Dauphiné. Adieu, mon cher cousin; je retrouve, en vous écrivant, tous les souvenirs, toutes les affections de ma jeunesse; rendez-moi bien cette justice, je vous en prie, et croyez-moi votre bonne et fidèle parente.

La douairière D'ARNHEIM.

M. de Solignac à M.me de Jonchère.

Hambourg.

Je vous envoie, ma chère sœur, une lettre que j'ai reçue d'une de mes cousines, dont, en vérité, depuis long-temps, j'avais presque oublié l'existence, comme je crois fermement qu'elle avait oublié la mienne. Le hasard veut que ce soit M.me de Luderville qui la lui rappelle, qui lui parle de Caroline, et lui donne, sûrement sans le vouloir, le désir de l'emmener avec elle dans le Tyrol. Je n'y suis pour rien, comme vous le verrez, ma chère sœur; cependant je suis obligé de convenir que c'est un coup du ciel, et je souhaite vivement que vous sentiez autant que moi tout ce qu'il y a d'avantageux dans la proposition de la baronne.

Ce n'est plus ici une fortune qui lui est offerte par un mari, c'est une succession bien en forme, et pour elle personnellement. Lorsque M.me de Solignac, en mourant, vous confia Caroline, j'approuvai de tout mon cœur ses dispositions. Absent depuis près de dix années, je n'ai eu qu'à m'en applaudir ; vous savez si je ne me suis pas reposé sur vous de tout ce qui concernait ma fille ; et lorsque vous me fîtes part des ouvertures qui vous avaient été faites pour son avenir, j'approuvai aveuglément tout ce qui vous paraissait bon, agréable et utile. A vous dire vrai, très-occupé de mon métier, je n'y ai pas fait une grande attention, et je ne sais pas bien à cet égard où vous en êtes ; mais les propositions de ma cousine doivent l'emporter sur tout ce que vous pouvez avoir promis. Votre jeune homme est aussi trop jeune ! Je n'aime point les projets

en l'air, cela tient trop du roman ; parlez-moi des affaires qui se terminent en une campagne. En un mot, je souhaite que ma fille soit riche par elle-même ; l'occasion se présente, il faut en profiter. Toute mon inquiétude est que cette petite, qui doit vous être fort attachée, ne consente qu'avec beaucoup de répugnance à se séparer de vous. Comme je crains les scènes pour mes amis autant que je les crains pour moi-même, j'ai écrit à M.me d'Arnheim qu'il ne fallait pas parler sur-le-champ de mariage à Caroline ; qu'il fallait d'abord l'emmener à Paris, puis en Allemagne, sous prétexte de venir me joindre ; ce qui ne lui paraîtra pas fort extraordinaire, puisqu'elle sait bien que je n'ai pu obtenir ce maudit congé que j'avais demandé pour aller vous voir. Au reste, ma chère sœur, arrangez tout pour le mieux avec la baronne, et tout ce que vous ferez

l'une et l'autre sera bien fait. Soyez bien convaincue qu'en vous retirant ma fille, je reste pénétré des tendres soins que vous avez eus pour elle, et que personne ne peut vous aimer davantage que votre affectionné frère.

DE SOLIGNAC.

Quand donc m'enverrez-vous votre petit voyageur? j'en ferai un bon et joli soldat.

M.me de Jonchère à M.me de Luderville.

Je reçois à l'instant une lettre de mon beau-frère; elle en contenait une que M.me d'Arnheim lui a adressée peu de jours après votre départ de Baden; je vous les envoie l'une et l'autre. Qui pourra concevoir mieux que vous l'anéantissement, le désespoir où elles m'ont plongée! je n'ai point encore repris entièrement mes esprits. Je dois m'estimer heureuse d'avoir été seule avec M. de Jonchère, lorsque j'ai ouvert ce paquet fatal: quelqu'empire que, pour l'intérêt de mes enfans, j'aie appris à prendre sur moi-même, je n'aurais pu surmonter cette première impression. Ah, Madame! qu'avez-vous fait?... Mais pardonnez cet injuste reproche, il

échappe à l'angoisse de mon cœur, et je sens à l'instant même à quel point il est déplacé. Votre ambition était bien naturelle; je l'ai partagée moi-même : une fortune si considérable, des droits si bien fondés, une perspective si brillante! nous avons dû en être éblouies. Je le serais encore, s'il ne me fallait renoncer à Caroline, et la mettre entre les bras d'un homme qui peut-être ne la mérite pas. M. de Solignac est certainement le maître de disposer de sa fille; je n'ai pas le droit d'en murmurer; et vous sentez bien que je ne trahirai point son attente, sa confiance, que je ne m'opposerai jamais aux désirs, à la volonté d'un père. Je suis enchantée du moins qu'il ne veuille pas les lui déclarer sur-le-champ : elle aura quelque temps pour s'accoutumer à la baronne, à son neveu. Si elle pouvait l'aimer! . . . Mais vous me l'*avez peint si* peu aimable! Et si

M. d'Arnheim ne se concilie point son affection et son estime, quelles raisons plausibles emploiera-t-on pour l'engager à l'épouser? Par quels sophismes pourra-t-on lui persuader que, dans le choix d'un époux, les qualités de l'esprit et du cœur sont moins à considérer que les avantages de la fortune? Caroline, accoutumée à une vie aisée, quoique simple et frugale ne connaît aucun des besoins du luxe, ni aucune des privations de l'indigence; elle n'a point acquis cette triste expérience qui, avec les goûts les plus modérés, les sentimens les plus purs, peut nous faire quelquefois souhaiter les richesses comme le préservatif de bien des maux pour nous et pour ce qui nous est cher. Moi, dont la vie fut long-temps une succession singulière de prospérité et de revers, d'éclat et d'amertume, quoique ma situation présente suffise à tous mes désirs per-

sonnels, il m'est permis d'envier pour mes enfans un degré de plus d'abondance. Mais Caroline voudra-t-elle l'acheter au prix de notre séparation éternelle, au prix de sa main, de sa liberté ? J'ai mis tous mes soins, dès son enfance, à tempérer ses penchans, à lui montrer que la médiocrité offre encore des plaisirs doux et faciles, à lui faire apprécier par-dessus tout la bonté, la franchise, la vertu. Pour lui faire sacrifier et ces principe est notre attachement, à l'idole de la fortune, il faudrait démentir moi-même les leçons que je lui ai constamment données. Le pourrais-je, Madame, et s'y méprendrait-elle ? Faudra-t-il donc employer l'autorité pour l'enchaîner ? L'autorité contre Caroline ! ah, madame, à quelle extrémité suis-je réduite !

M.me de Jonchère à M.me de Luderville.

La baronne, sa famille, ses gens, sont depuis quatre jours au Vieux-Château; M.me d'Arnheim me paraît bonne, et c'est une grande consolation pour moi; mais elle est commune et bornée; je la crois facile à gouverner, et, suivant l'usage, elle doit l'être par ceux qui méritent le moins cet honneur: aussi son neveu, malgré le peu d'esprit qu'il a lui-même, me semble avoir sur elle un grand ascendant. Elle m'a déjà parlé plusieurs fois de ce Muller, dont elle a fait mention dans sa lettre à M. de Solignac. La baronne, qui n'entend rien aux affaires, imagine que toute sa fortune dépend des soins et des lumières de son intendant. D'après quelques renseignemens que

j'ai obtenus, il paraît que cet homme a élevé le jeune baron; et ceci m'explique naturellement la crainte, la considération secrète que M.me d'Arnheim a pour son neveu, sans l'aimer. On pourrait peut-être y rapporter encore le projet d'union avec Caroline. Le baron ne me paraît point d'un caractère à en être devenu réellement amoureux sur le portrait que vous en avez fait; et ce n'est pas, je crois, un politique assez habile pour avoir de lui-même conçu cette idée. C'est, au reste, un assez bel homme. et j'ai un si grand besoin de lui trouver quelque mérite, que je lui sais gré d'être bien fait, d'avoir des traits réguliers. Caroline est tout étonnée d'entendre de pareils éloges sortir de ma bouche; d'autant plus qu'il n'a pas malheureusement ce qui peut plaire à son âge : il n'a point de physionomie; et lorsque sa figure *prend, par* hasard, un peu d'expres-

sion, il est encore plus rare que ce ne soit pas celle de la dureté et de la mauvaise humeur. Je le crois prompt à se mettre en colère : il parle avec hauteur à ses gens ; il dit qu'ils sont tous ses vassaux, et il me semble très-pénétré de la distance que les lois ont mise entre un noble et un paysan. Caroline sait qu'elle doit partir avec la baronne. Elle aime réellement son père, quoiqu'elle ne le connaisse presque point ; et l'idée de le revoir, celle de vous retrouver à Paris, et de faire un voyage pour la première fois de sa vie, balancent, ainsi que je m'en étais flattée, le chagrin de se séparer de moi. D'ailleurs, elle espère bien me rejoindre avec M. de Solignac avant un an. Je n'ai point voulu la tromper ; j'ai laissé dans le vague l'époque de notre réunion : mais Caroline, avec toute la sécurité de son âge, la désire et n'en doute point. Je lui ai dit que son père

attachait le plus grand prix à l'amitié de sa cousine, qu'elle devait de son côté s'efforcer de lui en inspirer pour elle ; et avec sa docilité ordinaire, elle ne se permet de voir dans sa parente autre chose que ses titres à sa reconnaissance et à son respect ; elle met tous ses soins à lui plaire, et je crois qu'elle réussit. Je ne vous parlerai pas beaucoup de Mlle d'Arnheim. Depuis qu'elle est au Vieux-Château, elle n'est presque point sortie du lit. Les veilles, les bals, les courses ordinaires aux gens désœuvrés qui vont aux eaux, lui ont échauffé la poitrine : elle prend beaucoup de lait : elle fait faire du feu, pour corriger l'air vif de nos montagnes, et compte seulement sur celui de Paris pour se rétablir. Dans le petit nombre de fois qu'elle a paru au salon, elle n'a remarqué qu'Alphonse : elle lui trouve une figure *vraiment piquante* ; mais c'est une figure de

quatorze ans, et M.lle d'Arnheim, à ce que je pense, ne s'en souviendra pas long-temps. Mon amie, je sens mon cœur se briser, lorsque je me dis tout bas: que voilà l'époux, la sœur de ma Caroline, que voilà celle qui désormais lui tiendra lieu de mère!......Grondez moi, raisonnez-moi, donnez-moi l'exemple de la résignation; apprenez-moi comment on abandonne les projets les plus agréables et les plus doux!

M.lle d'Arnheim, qui a déjà une femme de chambre et un laquais à elle, compte prendre, en arrivant à Paris, une française des plus à la mode, qui sache bien coiffer, bien servir; et la baronne avait l'intention d'en donner une semblable à Caroline. Je m'y suis formellement opposée. Je lui ai conseillé de prendre cette nouvelle femme de chambre pour elle-même, et de céder la sienne à ma nièce. C'est une femme qui

la sert depuis vingt ans, et qui conduit en même temps l'intérieur de sa maison. C'est donc une personne de mérite dans son état, et j'ai démêlé sur sa figure, un peu massive, un grand air d'honnêteté qui m'a prévenue en sa faveur. Je ne veux point que Caroline ait une jeune fille auprès d'elle; il convient, au contraire, qu'en mon absence, et jusqu'à son mariage, elle soit gardée par une gouvernante respectable. O Madame! il est donc vrai que je ne vais plus la surveiller, la diriger moi-même, que sa conduite et son bonheur vont dépendre de ces étrangères! Du moins, à Paris, elle va vous voir, et elle ne se croira point seule encore. Mais M. de Luderville doit être rendu à Paris, Ajax sera près de vous durant tout le séjour de Caroline dans cette ville; et c'est un nouveau tourment pour moi.

La baronne d'Arnheim à M. de Solignac.

Lyon.

Nous voici sur la route de Paris, mon cher cousin; nous avons quitté hier matin le Vieux-Château, et j'emmène avec moi la petite cousine, qui me plaît véritablement beaucoup, quoique ce ne soit point un prodige, ainsi que M.me de Luderville avait voulu me le persuader. J'ai été fort contente de M.me de Jonchère : quoique nos arrangemens la chagrinent, elle a fort bien disposé l'esprit de la petite. Du reste, quant à son mérite et à celui de votre cher beau-frère, je trouve que vous me les aviez beaucoup trop vantés. Je ne suis pas sans expérience de mon côté; je suis quelquefois sortie du château d'Arnheim,

et j'ai toujours vu que les gens qui savaient quelque chose, ne pouvaient passer un quart-d'heure sans trouver, d'une manière ou d'une autre, le moyen de se faire valoir. Au demeurant, M. de Jonchère est un bonhomme, fort occupé de sa bibliothèque, de sa gazette, de ses vignes et de ses foins. Il en est de même de Caroline; malgré tout ce qu'on m'en a dit, je la trouve fort peu avancée pour son âge : elle s'amuse avec des mouches, des papillons et autres bagatelles de cette espèce, dont j'ai permis qu'elle remplît la caisse de ma berline. N'allez pas conclure de ce que je vous dis là, que je ne sois pas très-satisfaite de votre enfant! A la vérité, elle ne répond pas du tout à l'idée que je m'en étais faite; mais, en y réfléchissant, elle me convient bien mieux comme cela. Peut-être mon neveu n'aurait-il pas voulu long-temps d'une *pédante; mais* elle a dans sa simplicité

quelque chose de si attachant et de s
doux, qu'il ne faut pas la voir long-temp
pour l'aimer; ce qui n'arriverait peut
être pas si vîte, si on commençait pa
l'admirer. Elle a beaucoup pleuré e
partant; mais j'espère qu'elle prendr
bientôt sur elle; et puis nous arriveron
à Paris, et elle y sera promptement con
solée. Elle croit encore que c'est un
quement pour vous voir que je l'em
mène en Allemagne; et elle vous aime
en vérité, comme si elle ne vous avait j
mais quitté. Je vous écris un peu lon
guement, mon cher cousin; c'est d'a
bord pour vous faire plaisir, ensui
pour passer le temps à l'auberge : c
votre fille écrit à sa chère tante. M.
d'Arnheim sommeille en attendant q
nous soupions, mon neveu fume sur
balcon, et moi je suis, mon cher cou
sin, votre affectionnée parente,

La douairière D'ARNHEIM.

Cette première lettre de Caroline à sa tante, dont les caractères étaient à peu près illisibles et le papier trempé de larmes, ne parut certainement que trop éloquente à M.me de Jonchère; mais comme la copie ne produirait sûrement pas le même effet sur nos lecteurs, nous les ferons passer sur-le-champ à la lettre qu'elle lui écrivit quelque jours après son arrivée à Paris.

Caroline à M.me de Jonchère.

Paris.

NON, ma chère tante, non, je n'avais pas bien conçu le malheur de vous quitter. Quelque surprise, quelque douleur que m'eût causée la nouvelle des dispositions de mon père pour mon départ, je n'avais encore qu'une faible idée du déchirement que j'éprouverais en m'éloignant de vous pour la première fois de ma vie ! C'est en voyant naître le jour qui devait nous séparer, en me disant que le soir de ce même jour je ne serais plus au Vieux-Château ; c'est alors que l'image de cette séparation vint me frapper de toute son horreur. Je poussai des cris perçans; j'allai me jeter dans vos bras..., et vous ne fûtes pas attendrie ; et

le mot de courage, ce mot affreux a pu sortir de votre bouche!... De ce moment, tout ce qui s'offrit à mes yeux devint un sujet de regret pour moi : chaque meuble du château, chaque plante du jardin me semblait un ami de plus, dont j'allais être privée : jugez de ce que me faisaient éprouver mon oncle, mes cousins, et la bonne Mariette, qui du moins pleurait avec moi! j'ai embrassé tendrement jusqu'à Babet; je n'ai pu retenir mes sanglots en remettant à Simonet quelqu'argent pour sa grand'mère. Je ne sais comment je suis montée en voiture : je me souviens seulement qu'en revenant un peu à moi-même, j'ai mis la tête à la portière pour regarder encore les tours du château. Mais il y avait déjà longtemps que nous étions en route; nous avions tourné la montagne des genévriers, et l'on n'apercevait plus rien..... rien de tout ce qui est cher à mon cœur!

Ma cousine m'a fait baaucoup d'amitiés : j'aurais bien voulu pouvoir y répondre ; mais je ne pouvais maîtriser ma douleur. Nous avons couru toute la nuit, et je n'ai pu dormir un moment. Nous sommes arrivés le lendemain d'assez bonne heure à Lyon. On voulait me mener à la promenade ; mais je pouvais à peine me soutenir, et l'on m'a laissée tranquille. J'ai essayé de vous écrire quelques lignes, que peut-être vous n'aurez pas pu lire. Je n'avais pris aucune nourriture depuis mon départ : je consentis à souper ; je me couchai, et je m'endormis. Le repos me rendit des forces, et je résolus dès lors de tenir toutes les promesses que je vous avais faites ; de me conformer à vos recommandations, aussi religieusement que si j'accomplissais vos dernières volontés.... Mais vous vivez, ma tante, vous m'aimez, et je ne serai pas tout à fait mal-heureuse.

Nous avons trouvé des chemins assez dangereux, et des auberges qui m'ont paru bonnes, malgré tout le mal qu'en a dit Inguelina. Il est vrai qu'un mauvais lit, un mauvais repas ne me semblent point des choses infiniment pénibles, et je me trouve assez bien assise sur un escabeau. Je vous avouerai que dans les mauvais chemins j'ai eu bien peur, n'ayant pas une grande habitude des cahots de la voiture : mais je me suis souvenue de ce que vous m'avez prescrit à cet égard ; et ma frayeur ne pouvant être utile, je n'ai pas voulu qu'elle fût incommode, et je ne l'ai point laissée paraître. Enfin, après trois autres jours de marche, nous sommes arrivés à Paris. Nous avons traversé, je crois, toute la ville, et je vous avouerai naïvement qu'elle me paraît immense. Nous sommes venus descendre à un hôtel que *M.me de Luderville* avait désigné à ma

cousine, et dont elle avait retenu pour elle le plus bel appartement. J'aurais bien désiré que nous eussions été sur-le-champ voir M.me de Luderville; mais ma cousine étant en habit de voyage, trop fatiguée pour faire une autre toilette et pour sortir, elle s'est contentée de lui faire annoncer notre arrivée, et de l'assurer que nous irions la voir le lendemain matin. M.me de Luderville n'a pas attendu jusque-là; elle a prévenu la visite de la baronne, et est venue passer la soirée avec nous. Avec quel ravissement j'ai embrassé cette digne amie! elle m'a fait plus de caresses encore qu'à l'ordinaire: elle avait un air attendri; je suis sûre qu'elle me plaignait au fond du cœur, qu'elle sentait combien je suis malheureuse de vous avoir quittée, quoique, par considération pour ma cousine, elle m'ait félicité sur le bonheur d'être auprès d'elle, sur les plaisirs que je vais

goûter à Paris, et ceux qui m'attendent en Allemagne. De tous ces plaisirs-là, ma tante, il n'y en a qu'un véritable, un seul qui mérite d'être compté ; c'est celui de retrouver mon père : pour les autres..... je ne les connais pas encore ; mais ils ne peuvent racheter jamais une seule des larmes amères que j'ai versées en vous quittant.

Hier, ma cousine m'a fait appeler avant le déjeûner. J'ai trouvé le salon rempli de ballots, de cartons, de gens de toute espèce : c'étaient des lingères, des couturières, des bijoutiers, des marchands de plumes, de modes et de fleurs. Inguelina était au milieu d'eux, qui faisait beaucoup d'emplètes. Ma cousine m'a dit d'approcher, et de choisir ce qui me plairait davantage. Mais comment aurais-je pu choisir ! tout était superbe. J'aurais craint d'être indiscrète, et je n'étais *pas prép*arée d'ailleurs à l'idée de

faire à l'avenir une toilette si élégante. La baronne voyant que je n'osais lui désigner rien, a commencé par convenir avec les lingères du trousseau le plus riche et le plus complet ; ensuite elle m'a donné beaucoup de petits bijoux, et des robes et des chapeaux de toutes les couleurs. J'en conviens avec vous, ma tante ; je n'ai pu être insensible au plaisir de posséder tant de jolies choses : la bonté, la générosité de ma cousine m'ont pénétrée, et je l'en ai remerciée avec tendresse. Mais Inguelina ne m'a pas laissée jouir long-temps de la satisfaction que j'éprouvais ; elle s'est récriée avec aigreur sur les dépenses que M.me d'Arnheim faisait pour moi, et m'a voulu faire entendre que je serais ridicule avec ces atours. Oh ! comme j'ai été blessée au fond du cœur ! comme je me suis repentie de ma vanité enfantine ! *comme j'ai* repoussé ces présens que

l'on jugeait trop nombreux pour moi !
M. d'Arnheim a pris vivement la parole ; il a dit à sa sœur qu'il lui séyait mal d'accuser sa tante de prodigalité, elle, dont les dépenses excédaient chaque mois la pension qui lui est assignée ; qu'à la place de la baronne, il n'aurait pas si souvent payé ses dettes, et que c'était une faiblesse à laquelle il s'opposerait dorénavant. Confuse d'avoir donné lieu à une querelle de famille, j'allais sortir du salon ; la baronne m'a rappelée, m'a dit qu'Inguelina avait grand tort, qu'il convenait que je fusse mise aussi bien qu'elle ; et l'a prévenue qu'à l'avenir elle ne lui verrait pas acheter une robe ou une fleur, sans m'en donner aussitôt une semblable, afin que nous eussions toujours l'air de deux *sœurs*. Oui, de deux sœurs, a répété M. d'Arnheim ; et il est allé chercher les bijoux que j'avais posés *sur une table ; il y* a joint une fort belle

bague, que j'ai d'abord refusée formellement : mais la baronne m'a ordonné de l'accepter, et de la porter *toujours*. J'ai donc été remise en possession de mes richesses ; mais ma joie n'a plus été la même : les objections d'Inguelina, et, le dirai-je, les empressemens du baron l'avaient tout à fait empoisonnée. Quel droit cet homme a-t-il sur moi, pour qu'il me faille recevoir ses présens, et promettre de les porter *toujours* ? Je devrais lui savoir gré de sa protection, et de ce qu'il a pris mon parti contre Inguelina.... Mais ce nom de sœur que la baronne a prononcé, ce nom m'a fait une impression que je ne saurais rendre. Je ne vous ai pas dit encore à quel point, durant le voyage, le baron s'est montré insupportable. En partant de Lyon, comme il vit que j'étais moins abattue, il en fit paraître une satisfaction qui m'étonna, et il se mit dès ce moment à par-

ler. Vous savez qu'au Vieux-Château il ne proférait pas quatre paroles chaque jour : vous et mon oncle, vous lui en imposiez sans doute ; mais comme il n'y avait plus personne alors qui pût l'intimider, il prit tout à coup l'essor. Un tas de puérilités qu'il prend pour des saillies, et qu'il accompagne d'un gros rire, voilà pour ses intervalles de gaîté ; les questions les plus oiseuses, les répliques les plus niaises forment le reste de sa conversation. Je n'avais point vu encore d'homme aussi ignorant, aussi borné. Inguelina, qui n'aurait pas daigné me parler, je crois, si ce n'avait été pour me dire du mal de son frère, m'a raconté qu'il est sorti cette année, pour la première fois de sa vie, du château de ses parens, où l'on ne reçoit presque personne : c'est ce qui lui donne dans le monde cet air taciturne et gêné. Elle m'a *raconté que M.* Muller, l'intendant,

a seul été chargé du soin de son éducation, et qu'il aurait été capable de bien remplir cet emploi, si sa faiblesse pour un enfant qu'il a vu naître, et son respect pour la noblesse de son origine, ne l'avaient empêché de le contrarier jamais. Depuis qu'il est âgé, et qu'il n'y a plus de remède, M. Muller sent bien qu'on peut lui reprocher de n'avoir instruit ni corrigé son élève; aussi ne peut-il pas souffrir que l'on remarque ses défauts, ni que l'on s'en plaigne: il le soutient dans toutes ses violences ou ses fantaisies; il prétend qu'il en sait assez pour un gentilhomme, qu'il a beaucoup d'esprit naturel; il vante sa froide figure, et surtout l'arbre généalogique de sa famille, dont ce Muller est plus engoué, dit-on, qu'aucun des barons d'Arnheim ne l'a jamais été. Que de personnages singuliers! Et que cet intérieur, ma chère tante, ressemble peu au nôtre!

Heureusement que je ne dois pas y vivre long-temps, je m'y trouverais bien dépaysée. Personne parmi eux qui sache véritablement aimer, ni qui mérite d'être aimé à son tour..... si ce n'est pourtant ma cousine, qui est tout à fait bonne, et particulièrement pour moi. J'éprouve un grand plaisir à me le dire, à le sentir; car sûrement il n'y a rien qui soit plus cruel au monde, que de ne pouvoir s'attacher à personne autour de soi. La journée d'hier a fini bien agréablement pour moi : M.me de Luderville avait fait promettre à ma cousine qu'au lieu de lui faire une simple visite, elle viendrait dîner chez elle. J'ai donc revu enfin Ajax et Hector. M.me de Luderville ne les avait pas amenés la veille, de peur de gêner la baronne. Je ne puis vous dire tout ce que j'ai senti en les retrouvant. Ajax a beaucoup grandi : son dernier

voyage a achevé de le former ; il parle avec une grâce, une modestie, et surtout une justesse dont vous seriez sûrement charmée : je ne me lassais point de l'entendre. Nous avons beaucoup causé du Vieux-Château ; Ajax n'en a rien oublié : pas un arbrisseau du jardin, pas un point de vue de l'ermitage, pas un oiseau de ma volière, pas un pauvre paysan ! Il a pour mes cousins une tendresse inexprimable, et pour vous un respect, un attachement infini. Ah ! que j'avais besoin de retrouver un cœur délicat et sensible ! Hector est actuellement beaucoup mieux ; un peu pâle encore ; mais presque point maussade : il est vrai que je l'ai gardé toute la soirée auprès de moi ; et vous savez qu'il n'est content que lorsqu'on s'occupe de lui..... On me demande, ma chère tante ; c'est pour essayer mes robes. Nous attendons

seulement qu'elles soient faites, ainsi que celles d'Inguelina, pour commencer une infinité de courses : nous devons aller voir tout ce que l'on peut trouver de curieux et d'intéressant à Paris.

Première lettre de M.me de Jonchère à Caroline.

Ton petit billet, daté de Lyon, m'a touchée, mon enfant; ta lettre écrite de Paris m'a fait plus de plaisir encore: j'ai vu que tu avais repris ton courage, ta raison; et sois sûre que cet effort sur toi-même me prouve davantage toute ton affection. J'ai vu aussi que tu es bien aimée, que l'on s'occupe de ton bonheur présent et à venir d'une manière presqu'exclusive; et parmi tous ces personnages *singuliers* qui composent la maison de la baronne, je ne vois au juste qu'Inguelina dont l'humeur envieuse et méprisante soit faite pour t'affliger. Tu tâcheras, par une conduite franche, par des manières douces, de lui inspirer des sentimens plus obligeans;

et si tu n'y réussis pas, n'ayant aucun reproche à te faire à son égard, tu supporteras aisément ses caprices : ils ne peuvent altérer que légèrement ton repos, puisque tu n'es pas dans sa dépendance.

Je vois que vous allez vivre dans une grande dissipation : tu seras forcée de t'y livrer, pour complaire à ta cousine ; et je crains que ton esprit ne devienne aussi léger, aussi frivole que ta vie. Tu verras beaucoup de monde, et je t'en plains ; car plus on voit de gens, et moins on est connue. Il est triste de ne pouvoir être appréciée que sur un quart-d'heure de représentation ; de ne parler presque jamais qu'aux yeux, bien superficiellement à l'esprit, et de n'avoir pas le temps d'aller au cœur. Ne t'accoutume point à juger à ton tour d'après les dehors, les apparences ; et, autant qu'il *te sera possible*, reste dans ta famille ;

cultive tes premiers amis ; reviens aux occupations qui t'ont rendue heureuse dans ton enfance, et que je te verrais abandonner avec le regret le plus amer.

Il me semble que j'aurais pu te rendre plus raisonnable encore : je n'imaginais pas que nous dussions nous séparer sitôt ; et l'inquiétude que j'éprouve m'éclaire sur quelques négligences que j'ai commises. Je voudrais te faire mille recommandations, te donner mille conseils...... ; mais à la distance où nous sommes, arriveront-ils toujours assez tôt ? Caroline, ne me cacheras-tu jamais rien ? Le jour où tu me déguiseras une de tes actions, une de tes pensées, ce jour-là tu seras volontairement coupable : à ton âge, on le devient quelquefois sans l'avoir voulu. A défaut de l'expérience qu'on ne peut avoir encore, il faut donc faire usage d'une extrême circonspection. Veux-tu prévenir bien des

inconséquences, bien des dangers? Evite toute espèce de tête à tête : il est difficile, il est rare qu'entre trois personnes de l'un ou de l'autre sexe, il existe assez d'accord et d'abandon pour que l'on soit entraîné à des confidences indiscrètes, pour que l'on ose donner des conseils pernicieux, pour que l'on soit séduit par les marques d'une tendresse exagérée, à laquelle on ne se livre guère devant témoins. Te souviens-tu de nos élémens de logique, et de l'application que nous voulions en faire à toutes les actions de la vie? Te souviens-tu de cette loi qui ordonnait aux rois de Perse de récapituler tous les soirs ce qu'ils avaient dit et pensé durant la journée entière? Tâche de t'assujétir comme eux à te rendre un compte exact de ce qui aura rempli la tienne. De sang froid alors tu ouvriras les *yeux* sur les démarches *inconsidérées* que tu auras pu com-

mettre ; tu prendras des mesures pour y porter remède, et t'en abstenir à l'avenir ; tu discerneras aisément, par le sentiment plus ou moins pur que chacune de tes occupations t'aura laissé, celles qui pourront contribuer véritablement à ton bonheur. Je ne te prescrirai pourtant point, à l'imitation de quelques moralistes, de composer un journal de ta vie : ces feuilles, où la confession du prochain se trouve confondue nécessairement avec la nôtre, me paraissent plus propres à concourir encore aux progrès de la malignité, qu'à ceux de la sagesse. Il est juste de méditer sur la conduite de ceux qui nous entourent, pour concevoir l'horreur du mal, pour suivre l'exemple du bien ; mais je pense que la délicatesse doit nous défendre de consigner nulle part les égaremens d'autrui, et il est au moins inutile de consigner jamais les nôtres. Un examen

mental suffit pour graver dans notre mémoire tout ce que, dans cet examen, notre conscience aura condamné.

Je pense, comme M.me d'Arnheim, qu'il convient que tu sois bien mise ; il ne doit y avoir en effet entre sa nièce et toi d'autre différence que celle que peuvent y mettre la simplicité de tes goûts et ton amour pour la décence. Caroline ne s'en écartera jamais ; on ne lui persuadera pas plus qu'à moi qu'il soit impossible à une jeune femme de l'observer, sans risquer d'être prise pour une matrone de quatre-vingts ans. Je n'ai jamais pu, sans un sentiment pénible, voir un visage doux et modeste contraster avec une poitrine et des épaules absolument nues. Comme je fus toujours parfaitement vraie avec toi, je ne chercherai point à te dissimuler qu'un extérieur agréable est une recommandation puissante, même aux yeux des gens les

plus sensés : mais cet avantage est indépendant de l'éclat de la parure, et souvent même il ressort mieux par une élégante simplicité. N'as-tu jamais entendu répéter ce vieux adage que la femme la plus séduisante serait celle qui pourrait être belle sans le savoir? Si cette ignorance n'est pas possible, je n'y connais d'autre remède que de tâcher de l'être sans y penser. Observe bien d'ailleurs, même dans le monde frivole où tu vas vivre, tu verras que si la régularité frappe, si la coquetterie attire, c'est ce qui tient à la physionomie et aux grâces, c'est-à-dire, à l'esprit et au caractère, qui plaît véritablement. C'est une erreur assez commune aux jeunes personnes, dans leur début, de confondre la pétulance avec l'amabilité. Sans doute une nuance d'enjouement sied à la physionomie et à la conversation ; elle attache *ceux mêmes qui* ne la possèdent pas, et

qui, n'étant pas gais par eux-mêmes, ont besoin d'être animés, d'être distraits; mais à ton âge, comme il est rare de pouvoir garder la mesure, on passe bien souvent de la gaîté à l'étourderie. On trouve beaucoup d'oisifs que cette inconséquence divertit; on trouve des amis indulgens qui n'y voient que de la vivacité, de l'innocence; mais ce n'est jamais sans inconvénient qu'une jeune personne s'écarte de la retenue qui peut seule lui assurer le respect et les égards, auxquels autrement, par sa jeunesse, elle ne saurait prétendre. Si elle se hasarde à railler, à folâtrer comme un enfant agaçant et lutin, on s'accoutume à la traiter comme tel; et elle a bien de la peine ensuite à reconquérir la considération que ce ton évaporé lui a fait perdre.

Je vois avec regret que tu ne t'ac*commodes point* de la société du baron.

Il te protége, il te défend, il t'aime à sa manière ; tu ne peux lui en vouloir. Il est étranger, il a été mal élevé, il n'a qu'un esprit médiocre ; mais si au milieu de tout cela, on lui découvrait un bon cœur, serait-ce pour lui seul que ma Caroline voudrait manquer d'indulgence, précisément parce qu'elle est obligée de vivre avec lui, qu'il serait de son intérêt, et même dans les convenances, qu'elle le considérât comme un parent, comme un ami ? Adieu, mon enfant ; il faudrait t'écrire une seconde lettre pour te mander le quart de tout ce que l'on me dit ici pour toi ; juges-en d'après ton cœur. Adieu donc ; et une fois pour toutes, rappelle-moi au souvenir de M.me d'Arnheim et de sa famille.

Inguelina d'Arnheim à Micky de Rosendall.

Paris.

Tu as raison de m'accuser, Micky ; j'ai bien mal tenu ma promesse, et mes lettres de Baden ont été courtes, insignifiantes, insuffisantes, pour te dédommager, comme tu l'aurais voulu, du radotage de ta grand'mère. Eh bien, mon enfant ! celles que je t'écrirai de Paris ne vaudront pas beaucoup mieux. Mais comment veux-tu que je fasse ? Je songe à ma toilette, à mes succès, à mes plaisirs ; je songe à toi sans doute ; mais je ne trouve ni le temps de te le dire, ni des sujets assez intéressans pour être traités par écrit. Ne me blâme pas, Micky : je suis coquette, je suis frivole...... Ah ! *j'ai tant* besoin d'oublier ? Est-il un

tourbillon assez rapide, est-il quelque triomphe assez brillant pour effacer de mon ame, de ma mémoire, une image, un affront?..... Cet homme farouche et sauvage qui n'existe plus, Inguelina, trop offensée, ton Inguelina croit le voir encore! Je l'aimais, mon amie, oui, je l'aimais; c'est en vain que tu me rappelles quelques êtres si inférieurs à lui, et dont auparavant l'hommage m'avait flattée! J'ai pu les écouter; mais, crois-moi, lui seul avait obtenu mon cœur; lui seul du moins l'aurait fixé...... Son éducation bizarre, le mystère qui semblait couvrir encore sa destinée, avaient frappé mon imagination; sa taille gigantesque, cette beauté si mâle, si parfaite et si fière, m'inspiraient un désir inouï de le subjuguer. Quelles délices de voir ramper à ses pieds un être dont l'œil altier semble défier le ciel même!...... Et cette gloire dont je n'ai pas joui, on a

[redacted]

cru qu'elle était mon partage! Sa femme, en rendant le dernier soupir, sa femme m'a désignée comme l'auteur de tous ses tourmens...... Malheureuse! j'ai pu la croire! Quelques soins, quelques regards m'avaient déjà séduite; la mort de Gertrude acheva de me tromper....... Je lui fis proposer ma foi..... O Micky! quel réveil! et quelle rage me fit ressentir son refus! une maladie lente a terminé sa carrière; il aurait dû périr de ma main. Je ne sais quel chagrin a miné ses jours à la fleur de l'âge; mais le cruel a empoisonné les miens. Quoi! c'est de lui que je t'entretiens encore! Laissons ce sujet abhorré, et vers lequel je ne sais quel ascendant me ramène. Parlons de moi, Micky, de Paris, d'Ajax....... Oui, d'Ajax; peut-être me fera-t-il oublier Ranalt: c'est le fils d'une certaine M.me de Luderville que nous avons trouvée *aux eaux*. Je n'y fis guère attention

alors ; son fils n'était pas avec elle. Ce jeune homme est charmant, plein d'esprit, de grâces, de talens sans prétention ; un peu simple encore : j'en juge par l'attachement qu'il conserve pour une petite fille, la compagne de son enfance, et dont j'ai négligé de te parler. Cette petite fille est une parente de la baronne, que nous avons été chercher dans une masure, l'enfant le plus stupide que je connaisse, et, pour tout dire enfin, bien digne de lui appartenir d'aussi près. Mon frère, qui voit qu'elle plaît à ma tante, affecte de la protéger. Je ne serais pas surprise que Muller, qui, quoique de loin, reçoit toujours toutes ses confidences et dirige toute sa conduite, ne lui ait conseillé d'en devenir amoureux, dans l'espoir que la douairière disposera en sa faveur de quelque portion notable de sa fortune. Tu sens bien que je ne laisserai pas ce mariage-là

réussir plus que les autres. Il m'importe que mon frère reste garçon. Déjà je n'adresse la parole à la petite que pour lui dire de lui tout le mal que j'en pense, et plus encore que je n'en sais. Elle observe avec terreur la rudesse et l'inégalité de son caractère. Elle est d'ailleurs si sotte, que le grand monde l'étonne; la fortune ne l'éblouit pas; et au milieu de Paris et du luxe qui nous environne, elle regrette de la meilleure foi du monde ses vieux parens et son Vieux-Château. Pour moi, Micky, je suis loin de regretter Arnheim, et je m'applaudis chaque jour des efforts que j'ai faits pour en sortir. J'ai toujours envie de rire, lorsque je songe aux scènes qu'il m'a fallu inventer pour déterminer ma tante à voyager. L'habitude était si bien prise, son humeur est si apathique, qu'il ne fallait pas moins qu'un fantôme pour la *faire déguerpir*. Il faut convenir aussi

que Verner a fait le revenant à merveille. Tu n'imagines point, Micky, à quel point un nom étranger, une grande fortune, une jolie figure, font obtenir de succès à Paris! dans les promenades publiques, on se précipite sur nos pas; au spectacle, tous les yeux sont fixés sur moi, et les personnes avec lesquelles nous sommes déjà en rapport, semblent fières de me parler et de me conduire. Comme les triomphes montent la tête! je n'ai jamais eu tant d'éclat: les idées me viennent en abondance, et je m'aperçois que la manière dont je les présente, dans une langue qui ne m'est pas encore aussi familière que la nôtre, leur donne bien plus de prix auprès de gens avides de tout ce qui leur paraît être un peu neuf et un peu piquant. Aussi j'y suis bien décidée, et certainement, tant que je resterai à Paris, je ne parlerai pas bon français. Voilà une longue lettre,

Micky, et qui doit me raccommoder avec toi. Ne me boude pas, mon enfant ; que rien n'altère le sentiment qui nous unit. Songe que depuis notre rencontre dans la pension où le hasard nous a rassemblées, ce sentiment a été entretenu contre le gré de nos parens et à l'abri du mystère : ainsi, qu'indépendamment des bonnes qualités que tu possèdes, et de celles que tu peux trouver en moi, notre amitié repose sur une base inébranlable. . . . l'esprit de contradiction.

Caroline à M.me de Jonchère.

Paris.

Que je suis restée de temps sans vous écrire, ma chère tante ! je vous en supplie, pardonnez-moi, et croyez, quoique cela puisse vous sembler incroyable, que voilà, depuis deux mois, la première heure dont il me soit possible de disposer. Nous vivons dans un véritable tourbillon. Je vous ai dit que nous devions faire beaucoup de courses, et en effet nous courons toujours. Nos matinées se passent à visiter les monumens publics, et les soirées aux spectacles, ou dans des réunions nombreuses qui se prolongent fort au-delà du moment où j'étais habituée à me coucher au Vieux-Château ; en sorte que, lorsque nous

rentrons, je suis accablée de sommeil. Du reste, mes yeux sont éblouis de tout ce qui les frappe ; et ma tête est si pleine, que je n'ai plus que des images et des idées confuses. Je crois que, pour juger des chefs-d'œuvre, et même pour bien jouir des plaisirs, il faudrait y mettre plus de temps et de tranquillité. J'ai peine quelquefois à contenir mon admiration ; mais Ajax m'a fait une description si comique des scènes d'enthousiasme que Rosalie a jouées à Paris l'année dernière, pour exciter l'attention, que je n'ose manifester le mien en public ; et c'est à lui seul que je confie sans restriction tous mes sentimens, toutes mes pensées. Il trouve que mes observations sont très-justes, et son opinion me flatte infiniment ; car, je vous l'ai déjà dit, sa raison est tout-à-fait formée. Ah ! il n'a que trop l'air d'un homme ! Je le voudrais encore enfant. Je

voudrais....... que ce fût une fille. Que votre Caroline serait heureuse alors ! Loin de vous, loin de mes cousins, une amie tendre et charmante comme Ajax adoucirait toutes mes peines ; et nous pourrions nous voir plus souvent, causer ensemble en particulier, et sans que M. le baron vint interrompre toutes nos conversations. Je ne sais pas pourquoi ma tante, ma bonne tante, prend le parti du baron. Non, M. d'Arnheim ne possède même pas un bon cœur ; tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, prouve combien peu il est délicat et généreux. Il est sans usage du monde ; il se mêle de tout, dérange tout ; il n'est point mon parent ; il n'a rien de ce qui pourrait le rendre mon ami ; et quand je pense qu'il faudra que je voyage encore avec lui !..... N'en parlons plus, ma tante ; mon cœur se gonfle, quand je vois que vous le défendez, que vous voulez presque que je

même. Mais dites-moi pourquoi ma cousine, au lieu de me conduire directement à Hambourg, me mène-t-elle d'abord dans son château? Cet arrangement va retarder ma réunion avec mon père, et prolonger mon absence. Je ne conçois pas ce que je puis avoir à faire dans ce château d'Arnheim, et j'éprouve pour lui une répugnance invincible. N'allez pas croire que ce soit parce qu'il s'y trouve des revenans! . . . . . Il me semble que j'entends Alphonse et Théophile s'écrier : Quoi! des revenans! c'est une chose admirable! Eh bien! puisque j'en ai le temps aujourd'hui, je vais, pour l'amour d'eux, retracer l'histoire de ce château, et de deux autres qui l'avoisinent, telle que ma bonne Franck me l'a racontée.

Ces trois châteaux, situés à peu de distance l'un de l'autre, appartenaient jadis au même propriétaire, qui s'appelait;

par cette raison, le Seigneur des Trois-Châteaux. Ce seigneur (il vivait, je pense, sous le règne de Charlemagne) avait trois fils, auxquels malheureusement il partagea son héritage. Le sire de Ranah, qui était l'aîné, voulut d'abord déposséder le plus jeune de son apanage : celui-ci s'unit avec le second ; puis il fit la paix avec le sire de Ranah, en se brouillant avec celui qui l'avait secouru. Ils passèrent ainsi leur vie à se tromper et à se battre, et ils transmirent à leurs enfans leur ambition, et l'inimitié qui en avait été le résultat. Il n'y eut dans la suite que l'autorité des empereurs et des papes qui parvint à contenir chaque propriétaire dans ses limites ; et les seigneurs des Trois-Châteaux sont fiers de penser que leurs dissensions ont paru jadis d'une assez haute importance, pour intéresser les chefs de la religion et de l'empire. Mais en renonçant à la voie

des armes, les trois branches de cette maison ne cessèrent point de se haïr. Des siècles se sont écoulés, et les possesseurs actuels des Trois-Châteaux auraient peut-être oublié qu'ils ont une commune origine, sans cette inimitié qui s'est propagée d'âge en âge. Il y a environ cent ans que Paulina d'Arnheim rencontra dans une maison étrangère Albéric de Rosendall. Elle ignorait son nom, il ignorait le sien, et rien ne les avertit au premier abord qu'ils étaient nés pour se fuir. Lorsqu'enfin ils se connurent, la querelle de leurs parens leur parut absurde et barbare ; ils pensèrent qu'il était temps de faire cesser un schisme qui avait autrefois déchiré la province, et qui nuisait encore à la société. Le comte de Rosendall se rendit à Arnheim ; il osa y demander la main de Paulina, et ne put l'obtenir. Après avoir employé sans doute tous les moyens de

persuasion, toutes les instances imaginables, il passa imprudemment aux violences et à la menace : il jura qu'il enlèverait Paulina. La jeune personne, sûrement, ma tante, n'approuva pas un projet si criminel ; mais sa famille lui fit l'injure de l'en soupçonner, et on l'enferma dans un souterrain. M. de Rosendall corrompit le concierge, qui lui remit la clef d'une poterne qui répondait au fond d'un fossé, où il descendit avec une échelle. Introduit auprès de Paulina, il l'emmenait, ou plutôt, ma tante, je pense qu'il l'entraînait, lorsqu'un grand bruit se fit entendre derrière eux. Paulina, épouvantée, ne s'aperçut point qu'une trappe venait de s'ouvrir à ses pieds : elle voulut courir, et se précipita dans un abîme. . . . Le comte, désespéré, s'y jeta après elle : tous deux en furent retirés sans vie. Le corps de M. de Rosendall fut exposé sur les

bords du fossé, où ses vassaux vinrent le recueillir pour lui rendre les honneurs funèbres; celui de Paulina fut inhumé dans le lieu même témoin de sa faiblesse et de son châtiment. Ce n'est pas tout : un événement aussi tragique devait éveiller la superstition : des gémissemens lugubres furent entendus, et semblèrent partir du caveau. Depuis ce temps, chaque bruissement du vent dans les longs corridors, chaque craquement des cloisons furent mis sur le compte des mânes de Paulina. Mais, ma tante, le concevrez-vous ? Tout récemment encore, on assure avoir vu son ombre, pâle et sanglante, courir autour du château ; d'une voix lamentable elle appelait Albéric ; et sa main décharnée, sortant de dessous son linceul, indiquait la place où le corps du comte avait été déposé....... Vous n'ôteriez pas de la *tête de ma bonne*, de celles de tous les

domestiques du château, et, qui pis est, du baron et de ma cousine, qu'ils ont vu parfaitement le fantôme, qu'ils ont entendu ses accens ; et c'est à cet événement qu'il faut rapporter le parti qu'a pris ma cousine de quitter pour quelque temps son château. Depuis l'apparition, elle ne pouvait plus y dormir, et elle est fort inquiète de savoir si, à son retour, le revenant ne va pas se montrer encore. Inguelina, qui d'ailleurs ne me paraît pas crédule, témoigne elle-même une grande confiance dans cette histoire, et professe un singulier respect pour le revenant. Cette Inguelina, ma tante, est un être bien extraordinaire ; je vous assure que vous ne la connaissez pas du tout : elle est ici bien différente de ce que vous l'avez vue au Vieux-Château ; je ne prétends pas dire qu'elle soit devenue bonne et obligeante pour tout le monde ; je ne veux parler que de son

esprit : elle en a vraiment beaucoup ; elle possède aussi des talens rares : elle danse, elle chante d'une manière incomparable. Son teint, que vous trouviez un peu flétri, se ranime avec de la gaîté et de la parure. Partout où nous allons, on se presse pour la voir. Alors elle devient rayonnante ; elle rit, elle cause, on ne la reconnaît plus. Mais, ma tante, s'il fallait choisir...... je crois que j'aimerais mieux être aimable *à tous les jours*, dussé-je ne paraître telle que dans l'intérieur de ma famille, que de briller ainsi dans un cercle, pour me montrer ensuite sombre et sauvage à la maison. Elle m'a bien préservée, je vous assure, du danger d'être coquette ! l'importance qu'elle met à sa parure, les tourmens qu'elle fait souffrir à tous ceux qui sont obligés d'y prendre part, m'ont bien inspiré le dégoût des longues et fréquentes toilettes. Elle a déjà changé deux fois de

femmes de chambre. Il n'y a que la pauvre Laïna, celle qu'elle a amenée d'Allemagne, qui ait la force de supporter ses caprices et ses reproches. Il est vrai que Laïna est sœur de Verner, son laquais et son favori, et que celle-ci n'ose la quitter, parce qu'elle dépend de son frère, et qu'elle craint qu'il ne la maltraite. Je vous proteste, ma tante, que j'emploie très-peu de temps à me coiffer, à m'habiller, et que je ne me fais jamais attendre, comme Inguelina, qui nous désole quand il faut partir. Je vous assure aussi que je me conforme à la simplicité que vous me recommandez, et que je l'aime toujours de préférence. Voilà pourquoi, à tous les bals, au lieu de robes parsemées de paillettes, que ma cousine voulait me faire faire à l'imitation de celles d'Inguelina, je n'ai voulu que des robes garnies de fleurs, particulièrement de roses blanches. Les roses



blanches plaisent à Ajax plus que les autres, et cela nous rappelle mon bosquet. . . . . Mais, me bonne tante, il faut que je vous quitte : ce ne sera qu'après vous avoir conjurée encore de me pardonner, et vous avoir assurée que je vous aime toujours plus que la vie.

Micky à Ingueline.

Rosendall, le..... janvier 18...

Nous venons de sortir de table; ma grand'mère vient de s'assoupir; le jour est sombre; tout est tranquille, le sommeil sera profond; je vais t'écrire.

Par quelle fatalité, tandis que tu cours de fête en fête, faut-il que je reste ici, renfermée avec une femme de quatre-vingts ans? Par quelle fatalité tant de parens nous donnent-ils l'éducation la moins conforme à la destinée qui nous attend, et à ce qu'eux-mêmes comptent exiger de nous dans la suite! Puisque je devais vivre solitaire, garde-malade à Rosendall, mon bonheur demandait que j'y prisse des habitudes, que j'aimasse les champs, les soins domesti-

ques ; et c'est pour arriver à ce point-là, que ma grand'mère m'a envoyée dans la capitale, et m'a fait donner précisément tous les talens, tous les goûts qui devaient me rendre un jour sa retraite insupportable. Toi-même, quoique l'on ne t'aie pas condamnée à un genre de vie si sédentaire, une autre éducation t'aurait sûrement rendue tout aussi aimable et plus heureuse. Tu as, par des talens d'éclat obtenu bien des suffrages..... ; mais tu as manqué précisément le plus précieux pour ton cœur. Il faut, à ce sujet, que je te fasse part d'une nouvelle devenue fort intéressante pour moi.

Le château de Ranalt n'est plus désert. Il y a environ deux mois que d'une des fenêtres du salon, mes yeux s'étant portés machinalement sur ces élégans édifices, je vis tous les contre-vents ouverts. Je le dis à ma grand'mère : on se perdit en conjectures. La plus naturelle

et la plus juste fut que M.me de Lulman, héritière de son cousin, était revenue habiter la patrie de ses ancêtres. L'animosité existante depuis des siècles entre les propriétaires des Trois-Châteaux, est cause que, dans notre enfance, nous avons à peine entrevu cette célèbre Elwige ; et elle venait de se marier, lorsque nous revînmes de la pension. Les changemens opérés dans la famille des comtes de Ranalt, dont tu entendais parler continuellement à la ville, et moi à tous les invalides de Rosendall, excitaient vivement notre curiosité. Tu obtins, de plus que moi, l'avantage de voir l'homme extraordinaire arrivé tout exprès du Nouveau-Monde pour opérer ces changemens imprévus ; mais tu ne pus pas plus qu'un autre lever le voile dont cette aventure est restée enveloppée pour tous les humains. Bien des gens ont traité le jeune comte d'imposteur ;

mais si ses droits n'eussent été bien authentiques, Elwige et son frère lui eussent-ils abandonné sans débat et leurs titres et leurs biens ? D'autres ont accusé ces derniers d'avoir voulu les lui ravir, et de ne les avoir rendus que par terreur...... Mais comment alors Ranalt eût-il épousé Gertrude, la sœur de M. de Luknau, qui venait lui-même d'épouser Elwige ? Pourquoi cependant, malgré cette double alliance, qui semblait annoncer des dispositions amicales, jamais le comte n'a-t-il pu, sans frémir, entendre prononcer le nom de sa cousine ?.... Tu fondais sur ce dernier motif tes raisons pour la juger coupable. Coupable ! elle ! oh ! non, Inguelina, il n'en est rien. Ce n'est pas que j'aie mieux que toi approfondi ce mystère ; mais j'ai vu Elwige, et, je le soutiens, elle est innocente.

Tu l'as vue, me diras-tu ! et dans

particulièrement, et quelque chose d'irré-
sistible, et la phrase la plus commune que l'on a entendue cent fois, deviendrait intéressante et nouvelle, prononcée avec un accent si harmonieux et si flatteur. Aussi n'y avait-il pas un quart-d'heure qu'elle était assise, que j'aurais juré que je l'aimais depuis long-temps, que j'aurais juré surtout de l'aimer toujours. Ma grand'mère, malgré les efforts qu'elle faisait intérieurement pour s'en défendre, finit par se laisser entraîner. M.me de Luknau, sans le savoir, et seulement inspirée par la bonté de son cœur, s'insinua de son côté faible, en la mettant sur le chapitre de ses nombreuses infirmités. Tandis qu'elle les lui détaillait de la manière la plus prolixte, M.me de Luknau tenait fixé sur elle un regard auquel j'aurais défié le plus fier de nos cœurs de demeurer insensible. Ce n'était point une politesse hypocrite,

encore moins : une triste compassion ; c'était du respect pour l'âge avancé, de l'indulgence pour ses faiblesses, de l'intérêt pour ses souffrances. Je l'avoue, en la contemplant, je fis un retour sur moi-même : que de fois j'ai entendu ces mêmes récits avec impatience, avec dégoût ! Enfin, comme on ne peut haïr long-temps l'être qui nous écoute et nous console, en achevant sa longue histoire, ma grand'mère avait entièrement pardonné les griefs qui divisèrent notre maison il y a cinq à six cents ans. M.me de Luknau nous apprit que son mari n'était plus jeune, qu'il était aussi quelquefois malade, et demanda pour lui la permission de se présenter sans toilette à Rosendall, où il parlerait avec ma grand'mère de tous leurs maux. Cette riante perspective acheva le triomphe de M.me de Luknau ; et, après son dé-

part, tout Rosendall fut instruit que la division avait cessé. La prévenance, la bonté sont donc, Inguelina, des moyens bien sûrs de réussir et de plaire! en moins d'une heure, ils avaient triomphé de quatre-vingts ans de préjugés et d'entêtement.

Le surlendemain, ma graud'mère, qui a vu dans sa jeunesse la cour de l'emperenr François I.er, et connaît merveilleusement l'étiquette, s'est obstinée à me faire monter dans sa vieille berline à huit glaces, laquelle, à force de précautions, m'a conduite saine et sauve à Ranalt, où j'ai, tant bien que mal, représenté ma grand'mère, à qui son âge et ses infirmités ne permettent pas de se déplacer. Depuis ce temps, j'ai vu plusieurs fois M.me de Luknau, soit à Rosendall, soit à Ranalt, où j'ai obtenu la permission d'aller à pied. C'est dans la

société de cette femme intéressante que j'ai réfléchi, je crois, pour la première fois de ma vie, et que je me suis convaincue. . . . . . Mais ma grand'mère s'agite ; elle tousse, elle va ouvrir les yeux ; je ferme vîte mon écritoire.

Seconde lettre de M.me de Jonchère à Caroline.

Je conçois, mon enfant, que dans les premiers temps de ton arrivée à Paris, tu n'aies pu résister au désir qu'avait M.me d'Arnheim de te montrer partout avec elle ; mais actuellement qu'il est bien constaté que tu lui appartiens, et que tu as vu à peu près tout ce que l'on peut voir en courant, il me semble que, si tu le voulais bien, tu pourrais obtenir de ta cousine assez de liberté, assez de loisir, pour revoir posément ce qui mérite de captiver l'attention, et pour t'occuper un peu utilement chez toi. Profite, pour le demander, du temps où tu le désires encore: un peu plus tard peut-être, au milieu de ce tourbillon, comme tu l'appelles, tu en éprouveras toujours

le besoin ; mais tu n'auras plus le courage de t'appliquer : car on se blase sur les amusemens bruyans et frivoles, en même temps que l'on devient incapable d'en goûter d'autres. On perd le goût de la solitude et du travail, en même temps que l'on éprouve l'insuffisance de la dissipation pour le bonheur. C'est l'effet des grandes passions, comme des vains plaisirs : ils énivrent, ils ne durent point ; mais ils ont désenchanté tout le reste, et l'on ne peut plus être heureux par eux ni sans eux. Déjà je vois avec douleur que les affections si douces dont ton cœur était rempli, ne semblent plus lui suffire : tu désires un nouvel objet ; tu penses qu'une amie de ton âge serait nécessaire à ton bonheur. Mais à quinze ans peut-on choisir avec discernement une amie ? Les liens de l'amitié, entre des gens raisonnables, sont le résultat de l'expérience d'une longue épreuve

de la conduite et du caractère. Entre les jeunes personnes, au contraire, ce que l'on appelle amitié, n'est qu'un aveugle engouement, une liaison fondée sur ce besoin vague d'affection et de confiance, naturel à la jeunesse, mais qui ne part point du cœur. Dans cette liaison non raisonnée, la moins sage des deux peut finir par faire adopter à l'autre ses travers et ses penchans; et combien de fois a-t-on vu la rivalité de prétentions détruire en un seul jour de ces attachemens que l'on croyait inaltérables! La société des personnes de ton âge est la moins propre à former une jeune fille, et même à la rendre vraiment heureuse. Cherche plutôt, ma Caroline, cherche des liaisons où ta raison puisse gagner encore, où ta confiance soit fondée sur les lumières, sur l'affection désintéressée d'une amie, et non sur cette conformité d'âge qui, exposant aux mêmes in-

conséquences, procurerait, dans un moment d'erreur, plutôt une complice qu'un appui. En général, un moyen infaillible d'inspirer, lors de son début dans le monde, une prévention favorable, c'est de rechercher de préférence la société des vieilles gens : ceux mêmes qui plaisantent de ce qu'ils appellent leur radotage, respectent au fond leur opinion. Il est plus facile que tu ne le penses, peut-être, de gagner les bonnes grâces des gens âgés ; ceux qui passent pour les plus exigeans et les plus maussades, ne paraissent tels le plus souvent, que parce qu'ils sont aigris et se croient dédaignés ; mais l'idée qu'ils ont de n'inspirer qu'un respect stérile, les rend plus sensibles aux témoignages de tendresse et aux attentions. Il suffit, en quelque sorte, pour leur plaire, de savoir les écouter : c'est un moyen qui réussit même envers tous les âges ; et

quand il faudrait se prêter encore à des faiblesses moins communes, même à quelques idées bizarres, l'assurance d'embellir cette période de la vie qui laisse si peu de ressources pour le bonheur, ferait de cette condescendance une jouissance pour l'ame. Mais à ne considérer que ses résultats, sois sûre que l'on augure toujours bien d'une jeune personne assez douce et assez sensible pour supporter volontairement les inégalités, pour s'intéresser aux infirmités nombreuses qui sont le partage moral et physique de la vieillesse. Je ne veux pas cependant que tu te renfermes uniquement dans un cercle de vieillards : il est un âge fort éloigné de la décrépitude, mais plus éclairé que le tien, où la différence des années commande naturellement ces égards, ces prévenances dont il est si difficile d'établir la balance entre deux amies du même âge,

et inspire en même temps cet intérêt tendre qui fait jouir du plaisir d'être utile, et de tous les succès d'une autre sans aucun retour sur soi-même. Ainsi, surtout en l'absence de sa mère, l'attachement, la confiance d'une jeune personne pour une femme plus âgée qu'elle, dont la réputation est solidement établie, la font participer dès lors à cette bonne réputation; et, ne recevant que des exemples raisonnables, sa raison naturelle ne peut que se fortifier. Ainsi, je voudrais voir ton attachement pour Ajax se reporter sur M.me de Luderville. Elle pourrait bien ne pas applaudir, comme lui, à toutes tes observations; mais, sans autre influence que votre amitié mutuelle, elle pourrait les rectifier.

Au reste, mon enfant, je ne sais si je ne deviens pas un peu morose : mon style pourrait se ressentir de la peine que notre séparation me fait éprouver, et

des inquiétudes que ton cousin commence à m'inspirer. Alphonse, depuis ton départ, s'ennuie prodigieusement au Vieux-Château. Il faudra lui ouvrir peut-être une carrière plus conforme à ses goûts, plus contraire à ma tranquillité. Combien en peu de temps mon sort et mes enfans sont changés! Qu'est devenue l'époque où la dissection d'une mouche, où le récit d'un conte les retenaient attentifs autour de moi? . . . . . Que ne peuvent-ils, en grandissant, trouver encore le bonheur aussi facile! et que ne peut-il suffire, pour le leur procurer comme autrefois, des vœux, des conseils, des efforts et des veilles de leur mère!

Inguelina à Micky.

Paris.

J'ai été trompée, Micky, horriblement trompée. Cette petite fille, que je croyais si ingénue, si dépourvue d'ambition et d'adresse, à laquelle je n'avais pas fait l'honneur de la redouter, cette petite fille est bien plus dangereuse que je ne l'avais imaginé ! J'ai long-temps été sa dupe; un moment vient de m'éclairer: c'en est assez, Caroline, tu ne l'emporteras pas sur moi! M.me de Luderville a joué l'un des principaux rôles dans ce complot; c'est elle dont les récits ont déterminé ma tante à prendre cette petite créature avec nous. Elle espère la résoudre à lui assurer son héritage, et à la marier à son fils: elle sera bien

punie! ma tante n'y consentira jamais. Muller est trop habile, il l'a trop effrayée sur le testament, il est trop intéressé à ce que ces biens retournent à son élève; et moi, je le désire aussi de toutes les puissances de mon ame, pourvu que mon frère ne se marie point. Il est débauché, il mourra jeune, et c'est à moi de lui succéder. Caroline, sous les dehors d'un enfant doux et timide, a réussi à m'aveugler : j'étais celle dont elle devait craindre davantage le discernement et la rivalité ; son hypocrisie a endormi ma prudence, et je l'ai laissée s'insinuer peu à peu dans le cœur de la baronne. Sans le plan que celle-ci a conçu de lui faire épouser mon frère, j'aurais peut-être de la peine à l'en arracher; mais Caroline aime Ajax ; oui, la perfide l'aime! et, qui pis est, en est aimée..... Fortune, amant, je veux tout lui ravir. Oui, tous ses vœux, tous ses artifices

seront trompés. C'est au Jardin des Plantes, où nous sommes retournées l'autre jour, que Caroline s'est fait connaître. Nous errions dans les galeries : M. de Luderville, à qui l'on attribue de grands talens en finances, mais qui d'ailleurs ne possède aucune instruction, s'arrête tout ébahi devant un monstrueux animal, et appelle tout haut M.lle de Solignac, pour qu'elle lui rende compte du nom, du pays natal et des mœurs de ce prodige empaillé. Caroline, la rougeur sur le front, les yeux mystiquement baissés, obéit, s'approche, et le satisfait, mais non d'une voix assez basse pour n'être point entendue de M. de..., homme titré, décoré, et l'un des savans, dit-on, les plus distingués de l'Europe. Or, ces savans sont toujours pleins de leur sujet ; celui-ci s'avise de trouver admirable qu'une fille de quinze à seize ans ait retenu quelques lignes d'un ré-

pertoire ; il se récrie sur l'exactitude de ses réponses, sur la modestie, sur les grâces dont elle les accompagne : il lui présente son bras ; il insiste pour qu'il soit accepté, et entreprend avec elle une nouvelle revue dans les salles, interrogeant et enseignant tour à tour. La foule des curieux, des oisifs et des sots, toujours prompte à suivre l'impulsion qui lui est donnée par les gens de marque, agréablement surprise d'assister à un cours d'une espèce si singulière, se presse sur leurs pas, recueille avec avidité toutes leurs paroles, et fait éclater l'enthousiasme le plus ridicule. Caroline elle-même a fini par sentir toute l'inconvenance de cette scène ; elle a conjuré M. de..... de la dérober à l'attention du public : il l'a conduite à la voiture de la baronne, en faisant à celle-ci mille fades complimens.

J'étais prête à suffoquer. Ma tante ;

à qui les félicitations de M. de.... avaient monté la tête, ne se pardonnait point d'avoir méconnu jusqu'à ce jour le trésor qu'elle possédait. Ajax et sa mère semblaient triompher. . . . . . Ah! si Caroline a dissimulé ses talens, ce n'est pas sans de grands motifs; car on n'immole pas si facilement son amour propre : mais elle est loin encore d'avoir rempli ses vues. La baronne, quelqu'affection qu'elle ait pour elle, ne lui sacrifiera point sa tranquillité. L'essentiel est de la séparer, aussi bien que ma tante, d'une famille adroite et puissante. On pourrait éclairer la baronne et nous supplanter. Ajax épouserait Caroline.. .. Il ne m'aimera jamais, je le sais; mon sort est de faire des ingrats. . . . Mais du moins à la fin je trouverai des victimes. Mon plan n'est pas mûr encore, tout s'éclaircira. Qu'elle vienne seulement en Allemagne, Micky, et elle est perdue.

Caroline à M.me de Jonchère.

Paris.

ENFIN, ma bonne tante, vous serez contente de moi : j'ai obtenu de ma cousine toutes les permissions que je désirais, et déjà, depuis quelque temps, j'ai tout à fait changé de genre de vie. J'emploie à payer des maîtres l'argent qu'elle me donne pour mes fantaisiès. Envoyez-moi, je vous prie, une liste des ouvrages que je dois lire ; car je sais combien on est porté à juger du caractère et de la moralité d'une jeune personne par ses lectures, et je dois, à cet égard, ne m'en rappor ter qu'à vous. J'apprends à peindre le paysage, que je ne faisais que dessiner ; je continue la harpe ; j'étudie l'allemand, qui me sera d'un grand secours et d'un

grand agrément durant mon voyage; j'ai repris mes extraits d'histoire de France ; je compose des amplifications sur tout ce qui me vient dans l'esprit ; enfin, je fais un cours de chimie, qui m'amuse prodigieusement. Je sens avec une joie inexprimable que je suis loin d'éprouver ce dégoût que vous redoutiez pour moi. Je me porte même beaucoup mieux, me levant d'assez bonne heure, ne veillant plus que lorsque nous allons aux Français. Je ne suis jamais seule avec mes maîtres dans mon appartement ; ma bonne Frank ne me quitte point : c'est une digne femme, et qui paraît m'aimer de tout son cœur. Cependant, ma chère tante, quelque charme que je trouve à cette nouvelle manière de vivre, je m'aperçois bien que je ne vois plus si souvent toute la famille de M.me de Luderville. Aujourd'hui, par exemple, ma cousine a la migraine : elle ne sortira

point, et ne recevra personne : elle n'a pas besoin de moi, car elle m'a renvoyée, et veut essayer de dormir. Nous devions dîner en ville : le baron et sa sœur y sont allés ensemble ; j'ai refusé d'aller avec eux ; j'ai craint que cela ne fût pas convenable : cependant ma cousine y aurait consenti, et M.me de Luderville, son mari et son fils devaient dîner aussi dans cette maison. Il y a plusieurs années qu'Inguelina va toute seule, et reçoit même des visites. Elle dit qu'en Allemagne, les jeunes personnes ne restent pas si long-temps en esclavage que parmi nous. Ma cousine à présent m'aime plus que jamais ; et parce qu'elle voit enfin que je suis moins ignorante qu'elle ne l'avait pensé d'abord, elle me croit aujourd'hui un prodige de science, et elle en parle beaucoup trop aux personnes indifférentes. Elle me force quelquefois à descendre mes tableaux et mes

cahiers. Cette espèce d'ostentation me fait souffrir. Je connais déjà le monde assez pour savoir que ce qu'on y appelle des succès, y dépend singulièrement de nos alentours et de mille accessoires ; en sorte que l'on serait bien moins émerveillé de mes essais, si je n'étais environnée de tout l'éclat du rang et de la fortune de ma cousine. J'ai recueilli cependant quelques éloges qui m'ont flattée : c'étaient les moins exagérés, et par conséquent les plus sincères. M. le baron, quand on me loue, se croit obligé d'intervenir dans la conversation : « Convenez, répète-t-il avec complaisance, convenez que l'on ne s'en douterait guères ; aussi sommes-nous restés près de trois mois sans nous en douter. » Quelques personnes vont jusqu'à s'étonner que j'aie pu apprendre à lire couramment dans un vieux château : car depuis quelque temps, on disserte à perte

de vue sur l'éducation, dans le salon de ma cousine. On a récapitulé tous les systèmes qui ont été conçus, rédigés sur cet objet, et l'on est convenu généralement que leur défaut essentiel est d'avoir tous été faits pour les gens riches, et de ne pouvoir être mis en œuvre que par eux. On dit qu'au lieu de méthodes qui exigent que l'on dirige les actions, et que l'on fasse naître les événemens autour de soi, il faudrait en imaginer une qui se pliât, au contraire, aux circonstances les plus impérieuses de la vie, et qui pût être mise en pratique dans la situation la moins prospère. On a pensé qu'il faudrait offrir aux parens (que la mauvaise fortune oblige à vivre dans la retraite et dans l'obscurité) un modèle facile à suivre; qu'il serait bon de leur fournir, à peu de frais, dans un même corps d'ouvrage, les élémens de toutes les connaissances qu'ils n'ont pas les

moyens de faire approfondir à leurs enfans, et qui suffiraient pour empêcher ceux-ci, dans la suite, d'être déplacés nulle part : qu'il serait louable de leur donner des préceptes qui leur apprissent à aimer la médiocrité où le sort les aurait fait naître, et à tirer parti, pour leur instruction et leur bonheur, des ressources que la nature fournit abondamment dans le genre de vie le plus simple. Il m'a paru que l'on avait raison, ma chère tante, et que pour donner une idée de cet ouvrage, il suffirait de retracer les occupations, les plaisirs, les scènes de notre enfance. Croirez-vous que mon style a été trouvé assez bon pour que l'on m'ait engagée à renoncer aux extraits, et à voler de mes propres ailes ; à faire enfin quelque chose d'imagination..... Mais je ne veux rien faire sans votre avis et sans votre approbation. M. d'Arnheim m'y exhortait lui-même l'autre

jour. Cela m'a fait souvenir de Schariar et de Scheherazade: par bonheur, il ne sera jamais mon sultan. Adieu, ma tante, la migraine me gagne à mon tour: adieu; assurez-moi que vous êtes contente de votre enfant.

Troisième lettre de M.me de Jonchère à Caroline.

OUI, sans doute, je suis satisfaite, ma chère enfant, de te savoir rendue à une vie plus calme, plus sédentaire et mieux remplie. Abstraction faite de toutes les louanges qu'elle t'attire, je suis bien sûre qu'elle doit contribuer davantage à ton bonheur. A ces louanges, pourront bien succéder et l'indifférence et l'oubli; car on ne s'occupe pas long-temps en société du même objet, et l'on n'y peut obtenir que du plus petit nombre une attention constante, un intérêt véritable; mais l'instruction que tu auras acquise, et l'habitude de te bien conduire, influeront encore sur ton avenir.

Une phrase de ta lettre m'a chagrinée: est-ce bien ma Caroline qui traite les

biensáances d'esclavage, et regrette de s'y voir assujétie ? Tu allègues en vain l'exemple d'Inguelina et de ses compatriotes ; tu pourrais alléguer encore celui de plusieurs autres nations, où les jeunes personnes de ton âge jouissent d'une plus grande liberté que parmi nous ; mais de ce qu'une coutume est fort répandue, il n'en résulte pas incontestablement qu'elle soit bonne. L'usage, dans les trois quarts du globe, est d'avoir plusieurs femmes, et de les tenir renfermées : cependant je ne me souviens pas de t'avoir entendue donner ton approbation à cette partie des mœurs étrangères. Moi, je trouve qu'une jeune fille perd en grâces et en attraits ce qu'elle gagne en assurance. La dignité même, qui convient à l'âge avancé, n'est jamais plus touchante que lorsqu'elle conserve quelque chose de cette réserve et de cette candeur, qui ne doivent jamais abandonner les femmes.

La moindre inconséquence porte souvent à notre réputation des atteintes si profondes, que nous ne saurions nous astreindre à une circonspection trop rigide. Ni les rides, ni la laideur ne nous mettent à l'abri de la médisance : elles ne servent qu'à joindre du ridicule aux écarts dont une conduite légère nous fait soupçonner. Je ne prétends pas néanmoins que tu affiches tes scrupules, et que tu fasses une censure amère de la conduite de tes compagnes : élude les sollicitations, résiste même aux sarcasmes ; évite sans affectation ce que tu croiras condamnable, sans t'aviser de régenter personne ; mais conserve religieusement tes principes ; et si jamais, pour observer plus soigneusement les bienséances, il t'en coûtait le plaisir même le plus innocent, dis-toi que le devoir d'un grand homme peut être de braver les préjugés, mais que celui d'une femme

est de les ménager tous ; que la considération qu'elle obtient, ajoute à celle de sa famille ; enfin, que ses enfans grandissent, et que le chagrin le plus cuisant qui pût exister pour elle, serait d'avoir un jour à rougir devant eux.

J'ai toujours été persuadée que le désœuvrement et le vide de l'esprit étaient la source, chez les hommes, de leurs excès, et chez les femmes, de leurs imprudences. Ne va pas cependant te passionner pour l'étude de manière à trouver tout le reste insipide, et à manquer d'intérêt et de complaisance pour tous ceux qui t'entourent, et qui ne sont pas des savans. Les hommes étudient pour se faire un nom ; les femmes seulement pour être plus aimables, plus capables de diriger les enfans, plus dignes de la confiance de leurs maris, et pour leur procurer, dans l'intérieur de leur maison, un entretien intéressant, ou des conseils

qu'ils iraient chercher ailleurs ; peut-être même des connaissances trop relevées contribueraient-elles plutôt à notre tourment qu'à notre bonheur. Les hommes sont presque toujours plus sévères envers une femme distinguée qu'envers l'un d'entr'eux ; sa gloire lui est bien souvent disputée ; et comme elle s'entoure naturellement de gens instruits, c'est à eux, la plupart du temps, que l'on attribue ses ouvrages ; mais c'est elle que l'on reprend de tous leurs défauts ; souvent encore on jette du ridicule jusques sur sa personne. Les recherches laborieuses, les sacrifices qu'exigent une grande entreprise, ou l'examen de quelque phénomène, rendent un homme plus recommandable aux yeux de ses concitoyens ; et ils excitent la dérision quand c'est une femme qui les fait. C'est que le nom de femme leur semble inséparable de celui de mère de famille, et

que ses devoirs naturels diffèrent essentiellement des travaux scientifiques. Je suis parfaitement convaincue que la nature, qui ne proportionne point chez les hommes l'énergie, les facultés de l'ame, à la hauteur de la taille et à la force du corps, ne les mesure pas davantage chez les femmes, et que, malgré la faiblesse de notre constitution, si nous recevions la même éducation que les hommes, si nous menions le même genre de vie qu'eux, nous rivaliserions parfaitement ensemble. Mais pour être content des autres et de soi-même, il faut moins s'occuper de ce que l'on pourrait, que de ce que l'on doit faire : laissons donc les lois, les usages, les prétentions tels qu'ils sont. Les hommes ont gardé pour eux la défense de leurs foyers, le gouvernement des états, les études abstraites, les chefs-d'œuvre ostensibles ; mais l'enfance, la *vieillesse*, la maladie, l'infortune, sont

restées confiées à nos soins et à nôtre délicatesse. C'est la mère éclairée qui rectifie les premiers penchans de l'homme, qui fait jaillir les premières étincelles de son intelligence ; et quand cet homme est formé, quand il parcourt la plus vaste carrière, n'est-il pas, en secret, pour lui, des momens de faiblesse et de dégoût ? A quel ami assez sûr, assez tendre, confiera-t-il des combats dont il peut rougir ? Quelle voix sera assez insinuante, assez douce, pour stimuler en lui la honte, sans exciter sa colère ; pour faire pénétrer dans son cœur une vérité qui le blesse ; pour désarmer ses passions, plaider s'il en est besoin, la cause de l'humanité, et lui faire connaître tous les charmes que l'on goûte à pardonner ? Cet ami, il ne le trouvera que dans l'autre sexe. Ainsi, les femmes ont été chargées de la consolation de tout *ce qui leur* appartient : ressort caché,

mais précieux, que de gloires elles ont sauvées ! que de belles actions elles ont fait éclore ! Rends-toi digne de ces fonctions sacrées ; le sentiment de les avoir bien remplies est plus pur et plus doux que l'éclat de la renommée.

Je te crois en effet assez avancée pour écrire passablement quelque chose de ton invention ; mais, je dois t'en prévenir, ce n'est pas impunément que l'on écrit ; et le premier inconvénient attaché à la publication d'un ouvrage, est de ne pouvoir plus s'envelopper tout à son aise dans son ancienne bonhomie. Semblable aux stygmates de Moïse, ce rayon de gloire vous signale ; les gens timides vous redoutent ; les autres, dès que vous entrouvrez les lèvres, ou que vous prenez la plume, attendent de vous des prodiges ; toutes vos syllabes sont comptées. Garde-toi bien pourtant, *quoi qu'on fasse*, de renoncer à ta sim-

plicité. Je t'assure que, loin d'être offensée, pour mon propre compte, du long aveuglement de ta cousine, j'y trouve un témoignage en ta faveur; et ton plus bel éloge me paraît être dans la bouche du baron, quand il s'écrie qu'il ne s'en était jamais douté : car il n'y a rien de bien piquant à éblouir des sots ; il y a une jouissance fine et délicate à faire chercher aux gens d'esprit ce que l'on peut en avoir soi-même ; et une femme ne paraît jamais si séduisante, que lorsqu'elle se laisse deviner.

Je pense donc qu'une femme, quel que soit son génie, doit rester dans la sphère où la société l'a placée. Mais je pense que, même en y restant, il est encore pour elle quelques moyens de devenir auteur. Tout ce qui a rapport à l'éducation, à la morale, est du ressort d'une bonne mère, et j'y comprends *toutes les fictions* où l'esprit et le senti-

ment concourent vers un but utile. Elle écrira sans danger, quand elle cherchera moins à faire briller son imagination, qu'estimer son caractère ; quand elle évitera dans ses ouvrages, aussi bien que dans ses discours, un ton tranchant, dominateur, une censure amère, des opinions bizarres : car elle ne doit jamais, quoique dans les meilleures intentions, s'écarter de la modération, son véritable apanage ; et lors même qu'elle combat des idées réprimandables, je veux qu'elle ait l'air de chercher à ramener, plutôt qu'à terrasser son adversaire.

La poésie ayant l'avantage de développer à notre oreille toutes les richesses et toute l'harmonie de notre langue, il n'est sûrement pas inutile d'en étudier le mécanisme. Il est agréable pour une femme de pouvoir ajouter à la pompe touchante d'une fête de famille, en *adaptant la* mesure des vers à l'expression

de ses sentimens ; mais comme je conseillerai toujours à un artiste de rester bon dessinateur plutôt que de devenir mauvais peintre, je conseillerai à une femme d'esprit de perfectionner sa prose plutôt que de produire même d'assez jolis vers, qui rarement échappent à l'oubli. L'épopée, la carrière dramatique, la lyre de Pindare, exigent des études préliminaires qui ne sont pas communes chez les femmes, et une vigueur qui n'entre point ordinairement dans la trempe de leur esprit. Ce principe admet certainement des exceptions, et l'on peut en citer de bien brillantes ; mais je crois avoir raison pour la généralité.

Je ne t'interdirai point le plaisir de suivre quelques cours, d'assister à quelques expériences, nécessaires pour bien comprendre les merveilles de la nature. *La physique*, la minéralogie, la chimie qui procède de l'une et de l'autre ;

sont des sciences dont les moindres détails ont mille attraits. Mais ne vas pas à ces cours pour y être vue ; acquiers des connaissances sans les afficher. Le genre d'instruction qui convient le mieux aux femmes, est celui qu'elles peuvent se procurer par la lecture. L'étude de l'histoire, par exemple, qui semble froide au premier abord, acquiert, quand on y persévère, de l'intérêt et de la clarté ; elle met dans le cas de faire des rapprochemens, des comparaisons, qui familiarisent avec ce qui paraît sans exemple et sans liaison aux yeux des ignorans. Ces images successives des passions et des désastres sont affligeantes, sans doute ; mais elles nous fortifient. Les grandes leçons du passé enseignent à se résigner aux événemens présens. J'ai toujours vu que ceux qui se plaignaient de leur siècle avec le plus *d'amertume*, ne savaient pas ou avaient

oublié ce qui s'est fait dans les siècles précédens.

Peut-être aurais-tu quelque peine à tirer toi-même une conclusion précise de tant d'observations, qui semblent d'abord renfermer quelques élémens contradictoires. J'ai l'air de t'encourager à écrire, et de chercher en même-temps à t'en éloigner. Non, Caroline, tu dois conclure de tout ceci que je ne veux ni refroidir ton zèle, ni étouffer en toi le germe du talent, mais t'apprendre à cultiver les arts et la littérature sans rien perdre de ton aménité et de ton dévouement aux devoirs les plus arides. Ne travaille que pour mieux embellir la vie privée : c'est-là l'objet auquel les femmes doivent attacher leur véritable gloire, et celui dont tout leur bonheur dépend.

Ci-joint une lettre de Théophile, qui te donne toutes les nouvelles du Vieux-*Château*.

Théophile à Caroline.

Je t'écris cette lettre, ma chère cousine, pour te dire qu'à présent que les beaux jours commencent, mon papa, mon frère et moi nous te regrettons plus que jamais; nous parlons de toi toute la journée. Maman, je crois, y pense encore plus souvent qu'elle n'en parle. Tu n'avais pas besoin de me recommander ton jardin et ta volière; je m'en occupe dans tous mes momens de loisir, et tout va le mieux du monde. D'abord, des douze petits que tu as laissés l'année dernière, il n'y en a que sept qui soient morts; et c'est bien leur faute, ce n'est pas la mienne. Comme leurs père et mère ne leur donnaient plus à manger, et qu'ils ne savaient pas bien manger tout seuls encore, j'ai voulu leur donner de

la pâtée ; ils avalaient tout de travers, et ils ont eu la maladresse de s'étouffer. Mais nous aurons bientôt d'autres couvées, et c'est ce qui me console. Quant aux rosiers blancs de l'ermitage, que tu aimais tant, j'y étais aussi fort attaché. Par cette raison et en conséquence, Simonet et moi nous les avions empaillés cet hiver comme on empaille les groseillers pour conserver des groseilles ; mais nous les avions trop serrés apparemment. Maman a dit que nous les avions privés d'air. Là-dessus nous avons ôté la paille. Il faisait froid encore ; une petite gelée les a saisis. Mais Lapierre les a coupés au ras de terre, et dans dix-huit mois, ils seront même plus touffus qu'auparavant. Alphonse grandit prodigieusement, et se porte à merveille, si ce n'est pourtant qu'il s'est fait hier une énorme bosse à la tête, en sautant par la fenêtre de la

petite tour. Moi, qui ne savais pas qu'il voudrait sauter, j'avais apporté là des briques et des cailloux pour commencer un fort que je veux bâtir, et ils étaient cachés sous l'herbe. J'ai eu d'abord une frayeur et un chagrin extrêmes ; mais maman et Mariette l'ont si bien pansé, qu'il n'y paraîtra bientôt plus.

Nous ne sommes point allés à la ville de tout l'hiver ; mais nous avons su que Rosalie avait fait venir de Paris une robe à la dernière mode, avec laquelle elle a figuré durant tout le carnaval. Il était venu un grand Monsieur, qui voulait, disait-il, acheter des vins ; mais comme il a un oncle qui se trouve être le frère de la marraine de Rosalie, on a bien pensé tout de suite que c'était pour l'épouser. Pas du tout ; le Monsieur s'en est allé sans goûter seulement des vins ; et il a dit en confidence à quelqu'un, qui

l'a redit à tout le monde, qu'il aimerait mieux ne se marier de sa vie, ce qui est sûrement bien fort, que d'épouser une grimacière.

Les deux Dinanges sont partis pour l'école militaire ; et la petite Joséphine, que j'aimais tous les jours davantage, est allée avec sa mère passer l'hiver dans le Languedoc. Alphonse dit qu'il veut partir aussi, pour ne pas croupir au Vieux-Château. Papa ne semble point le désapprouver tout à fait ; il dit que tout homme doit à sa patrie le tribut de son sang ou de ses lumières. Les lumières d'Alphonse ! Cela me semble bien extraordinaire. S'il part, je resterai tout seul, et tu peux concevoir, ma chère Caroline, ce que cette perspective a d'accablant pour moi. Je me sens bien disposé à la mélancolie : heureusement que je me divertis comme un roi à tracer

le plan de ma forteresse ; ce sera un ouvrage digne des romains. Voici une longue lettre, ma chère cousine : c'est que, comme maman le prescrit dans sa rhétorique, je t'écris comme si je causais avec toi. Je te dirai encore que j'en suis à Frédéric Barberousse. L'histoire d'Allemagne est pleine d'événemens, et m'amuse beaucoup plus que les autres. Virgile me plaît aussi beaucoup. Je suis bien touché du sort de Didon : la pauvre femme ! J'éprouve quelquefois une telle ardeur pour l'étude, que j'en suis tout hors de moi. Maman a donné à M. le curé ton argent pour les pauvres, et puis à chacun d'eux en particulier, et à tous les domestiques, ce que tu as envoyé pour eux. Ils sont tous bien reconnaissans et bien satisfaits. Si tu as encore de l'argent de reste, achète-moi quelques estampes, principalement

des personnages qui aient de bonnes figures, bien comiques : on en trouve sûrement beaucoup à Paris. Adieu encore une fois. Babet nous a servi ce matin du lait tourné. Ne m'oublie pas auprès d'Ajax, et surtout auprès d'Hector.

M.me de Ludervillle à M.me de Jonchère.

Paris.

J'ai perdu toute espérance, ma chère amie. Je n'ai pu m'empêcher de faire une tentative auprès de la baronne : je lui ai demandé pour mon fils la main de sa petite cousine. Elle me l'a refusée poliment, mais de la manière la plus positive. Elle m'a confié qu'elle la destinait à son neveu ; que toute sa tranquillité dépendait de cette union ; que, d'ailleurs, en faisant la fortune de Caroline, elle voulait jouir de son ouvrage ; qu'elle comptait sur sa société, sur ses soins, pour charmer sa vieillesse, et qu'elle ne consentirait jamais à s'en séparer. J'ai tâché d'ébranler un peu cet égoïsme : *j'ai parlé du* bonheur de Caroline, que

toute cette fortune ne suffirait peut-être pas pour assurer ; j'ai dépeint l'innocente affection de nos enfans : mon éloquence a été vaine. Elle m'a répondu que, sans avoir tous les agrémens de mon fils, le baron n'était pas fait pour déplaire ; que si elle l'avait voulu, il serait marié depuis long-temps ; que je n'appréciais pas la fortune, parce que j'avais toujours été riche ; que lorsqu'elle avait épousé feu M. d'Arnheim elle n'avait pour lui que de la reconnaissance ; qu'elle avait cependant tout quitté pour le suivre en Allemagne, et qu'elle s'y était trouvée très-bien ; que Caroline ferait comme elle, avec cette différence, qu'elle aurait un mari plus jeune et une parente qui la regardait comme sa fille. Et comme j'insistais sur ce qu'elle m'avait été promise, elle m'a fort bien fait entendre que ces arrangemens pris pour *des enfans*, n'engagent au fond per-

sonne, et que c'était une imprudence de s'y attacher sérieusement. Elle m'a montré des lettres de M. de Solignac, qui ne laissent aucun doute sur ses dispositions : il paraît désirer cette alliance plus vivement qu'elle encore, et la presse de repasser en Allemagne pour la conclure. Elle m'a fait sentir qu'il ne pardonnerait jamais à sa fille, si elle témoignait quelque répugnance ; qu'il ne pardonnerait jamais à moi, à mon fils, à vous, qu'il soupçonnerait de la lui avoir inspirée. Elle m'a déclaré que si Caroline n'épousait pas le baron, elle ne devait attendre d'elle que sa colère et sa malédiction, et que lorsque je la prendrais sans dot, cet avantage ne pourrait équivaloir aux avantages personnels que je lui aurais fait perdre. Ces considérations, trop réelles, m'ont fermé la bouche. En effet, je dois respecter les *intérêts de* Caroline ; et toutes mes sol-

citations auprès de son père seraient inutiles ; il ne renoncerait jamais à l'expectative qu'il a pour elle, en faveur d'un penchant qu'il traiterait d'enfantillage, et qu'il vous blâmerait d'avoir tacitement autorisé, quoique vous ne l'ayez fait que de son aveu. Il y a des momens où je voudrais que Caroline fût déjà partie. Elle gagne de jour en jour : comment Ajax ne s'y attacherait-il pas davantage ? Cette idée me désole, m'inquiète cruellement, et cependant je sens tout ce que je souffrirai moi-même lorsque je ne la verrai plus. Que me reste-t-il donc à faire, ma chère amie ? Rien, hélas ! qu'à gémir avec vous.

Caroline à M.me de Jonchère.

Paris.

Qui me donnera du courage, ma chère tante ? Le désespoir est au fond de mon cœur, et je suis séparée de tous mes amis ; je suis abandonnée à moi-même dans ce moment affreux. Nous allons partir. Mon malheur est décidé ; ma cousine me l'a signifié ce matin ; et depuis lors j'ai versé bien des larmes. Vous condamnerez peut-être cette faiblesse ; vous serez bien disposée à me gronder ; vous me demanderez si, depuis cinq ou six mois, je ne sais pas que ce départ doit avoir lieu, et si je ne suis pas déjà séparée de vous..... Sûrement vous avez raison, ma chère *tante*, et croyez que je me dis à moi-

même tout ce que vous pourriez me dire. Mais rien ne peut adoucir ma douleur. Il me semble, en quittant la France, vous quitter une seconde fois. Il me semblait, à Paris, que j'appartenais encore à mes anciens amis ; toute la famille de M.me de Luderville, que je voyais sans cesse, contribuait à me tenir dans l'illusion. Mais désormais je serai seule dans l'univers, et je ne sais quel pressentiment funeste s'empare de toute mon ame, et me glace de tristesse et d'effroi. Je passerai le Rhin, comme César passa le Rubicon.... Faible enfant que je suis! César a pu délibérer ; il aurait pu retourner en arrière, et moi je suis obligée d'obéir à une impulsion étrangère ; mes craintes, mes souhaits, tous mes sentimens sont comptés pour rien. Ah! si je partais pour joindre mon père sur-le-champ, croyez bien que je *ne me permettrais* pas ces murmu-

res, que je ne sentirais pas ces combats! Mon cœur, tout en regrettant mes autres parens et ma patrie, volerait cependant vers lui. Mais où vais-je? et pourquoi m'entraîne-t-on au château d'Arnheim? Ma tante, le savez-vous? me le cachez-vous? Et le pressentiment qui m'agite n'est-il pas trop bien fondé?..... Pourquoi ce départ si précipité? car il l'est, et j'ai la certitude que nous ne serions pas partis si vîte, ni avec tant de mystère, sans un petit accident qui m'est arrivé hier matin. Nous avions encore des engagemens pour plus d'un mois. Mais ce mot d'accident va peut-être vous causer quelque inquiétude: je vais vous rendre un compte exact de tout ce qui s'est passé.

Nous descendions le grand escalier du Musée: M. d'Arnheim, mon éternel *écuyer*, a fait un faux pas; mais

comme un pareil colosse n'est pas très-facile à déplacer, il a repris bientôt son équilibre, tandis que moi, beaucoup moins pesante, je l'ai perdu tout à fait, et la secousse m'a fait tomber. Le baron, au lieu de me retenir, m'a lâchée. Ajax, qui donnait le bras à Inguelina, l'a quittée bien vîte pour venir à moi, en s'écriant : . . . ma Caroline! et quoiqu'un peu étourdie de ma chute, cette expression m'a bien touchée. Il a voulu me relever; mais je m'étais donné une entorse, je n'ai pu me soutenir; et alors il n'a pas hésité; il m'a prise entre ses bras, et m'a portée jusqu'à la voiture avec une attention et des soins que je n'oublierai jamais. Cette chute lui en rappelait une autre, celle qu'il fit il y a quatre ans, au Vieux-Château..... Ce fut moi qui le secourus, qui le pensai....; et je le con-*naissais à peine* alors. Comme depuis

tout a changé ! comme il est devenu bon, aimable et sensible ! et il croit que c'est à cette chute, que c'est à moi qu'il le doit. Ma cousine, en arrivant à la voiture, avait un air de mécontentement qui m'étonna : au lieu de me plaindre, elle me reprit de ma maladresse. Je ne pus m'empêcher de lui dire que toute la faute venait de M. le baron. Celui-ci était rempli d'une fureur concentrée ; c'était une chose épouvantable à voir. M.me de Luderville dit qu'elle viendrait dans la soirée savoir de mes nouvelles, et elle ne nous accompagna point, comme je devais m'y attendre ; mais ce fut probablement parce que ma cousine ne l'y engagea pas. En arrivant à l'hôtel, je fis tous mes efforts pour sortir seule de la voiture, et pour marcher, car j'avais peur qu'il ne prît fantaisie au baron de me porter à son *tour*. *C'est* ce que je ne pus éviter. Il

me porta comme un oiseau jusque dans ma chambre, et en me posant sur mon lit, il eut l'audace de m'embrasser, en disant qu'il ne pouvait rester plus long-temps fâché contre moi. Vous imaginez combien cette liberté devait me déplaire : je m'en plaignis sur-le-champ à ma cousine ; mais elle avait trouvé cela charmant ; cette impertinente action l'avait même déridée : elle me répondit par des plaisanteries, et recommanda à ma bonne de me bien soigner, et de ne laisser entrer personne, afin que je pusse dormir. Ce fut en vain que je lui représentai que je n'avais pas l'habitude de me rendormir à trois heures après midi, et qu'une entorse ne provoque pas le sommeil. Elle est sortie, sans vouloir m'écouter. On m'a fait dîner dans ma chambre. Le soir, j'étais déjà si bien, que j'aurais pu, avec l'aide de ma bonne, descendre

dans le salon ; j'aurais pu du moins recevoir chez moi M.me de Luderville, qui sûrement aurait eu la bonté d'y monter ; mais on m'a dit de dormir encore, et sous ce prétexte ridicule, on a refusé à tous mes amis la permission de me voir. Enfin, ce matin, je me suis levée, malgré toutes les remontrances de ma bonne ; et comme je lui représentais que mon pied allait à merveille : oui, grâces au ciel, m'a répondu cette excellente femme ; mais j'ai reçu l'ordre de vous retenir dans votre chambre, et, si je le puis, dans votre lit. « Qu'ai-je donc fait, me suis-je écriée, pour me voir ainsi détenue ? et cette pénitence est-elle de mon âge ? » Je l'ai priée d'éller témoigner à la baronne combien je désirais la voir. J'espérais qu'elle me ferait descendre ; elle a préféré venir chez moi. Comme je lui ai manifesté ma surprise, mon

dépit même, car je vous avoue, ma tante, qu'un traitement si injuste, si singulier, m'arrachait des larmes malgré moi, elle m'a embrassée, m'a protesté qu'elle n'avait eu ni l'intention de me punir, ni de me traiter en enfant, mais celle de me dérober le plus long-temps possible la connaissance d'un secret qui pouvait m'affliger ; et ce secret était celui de notre prochain départ. En sortant de mon appartement, j'aurais pu voir les préparatifs que l'on faisait depuis la veille ; c'est ce spectacle qu'elle avait voulu m'éviter. Elle avait raison ; cette nouvelle m'a pénétrée d'une douleur bien plus vive que la réclusion même à laquelle elle m'avait d'abord condamnée. Elle a cherché à me consoler, en me parlant beaucoup de mon père ; et comme j'insistais pour qu'elle me conduisît *directement à* Hambourg, elle s'est ar-

chée bien plus fortement que je ne l'en aurais crue capable : elle m'a reproché mon ingratitude, mon indifférence pour elle ; m'a défendu de sortir de ma chambre, de parler ni d'écrire à qui que ce pût être. Ma bonne m'a dit, qu'elle fait un mystère de son départ afin d'éviter les adieux. Je n'ai pas pensé que cette défense pût vous concerner à la distance où nous sommes. Je ne suis pas bien convaincue, d'ailleurs, que M.me d'Arnheim eût le droit, quand elle le voudrait, d'interrompre notre correspondance ; mais à tout autre égard, je crois devoir lui obéir, et je n'écrirai sûrement pas à M.me de Luderville, quoique j'en eusse bien grande envie. Je partirai donc sans avoir revu mon amie, la vôtre, sans avoir revu ses enfans, les compagnons de *mes plus beaux* jours ! Ajax, qui m'a

témoigné tant d'alarmes, n'aura pas même des nouvelles de ma santé. Vous lui en donnerez, ma tante; c'est vous qui leur transmettrez à tous mes adieux, qui leur direz combien Caroline les chérit et les regrette. Parlez-leur aussi de mon retour. Ah! si je n'y songeais pas moi-même, où trouverais-je la force de partir? Je me dis : cette absence est nécessaire, mais elle ne durera pas toujours, et chaque instant qui s'écoule est un pas vers celui qui doit me ramener à mes amis. Mais, ma tante, que d'instans à compter encore! Le courage de votre malheureuse enfant pourra-t-il jamais y suffire?

M.me de Luderville à M.me de Jonchère.

Paris.

Quelle scène je viens d'essuyer, ma chère amie! Caroline est partie, et sans que nous en ayons été prévenus ni par elle, ni par sa cousine. Je n'accuse point Caroline d'inattention, elle en est incapable; on lui aura défendu de me donner de ses nouvelles, et la pauvre petite, j'en suis bien sûre, s'y sera soumise fort à regret. Ce départ subit a été effectué furtivement par la baronne, à la suite d'une petite aventure, où les sentimens de mon fils se sont déclarés trop ouvertement. Caroline a fait une chute en donnant le bras au baron; Ajax, épouvanté, s'est emparé d'elle, au préjudice *de M. d'Arnheim*, et il ne m'a pas été

difficile d'observer que ces soins étaient fort à charge, hormis à celle qui en était l'objet. Depuis ce moment, on m'a célé Caroline; on m'a refusé sa porte matin et soir, sous prétexte qu'elle reposait; je ne crois pas cependant qu'elle dût être fort malade. Pendant ce temps, M.me d'Arnheim a fait charger ses voitures dans une cour intérieure, pour ne pas éveiller les soupçons; et ce matin, quand j'ai été pour la voir, on m'a dit qu'elle était partie avant le jour, et on m'a remis un billet qu'elle avait laissé pour moi. Dans ce billet, fort court, mais fort honnête, elle s'excuse du mystère qu'elle me fait, et l'attribue au désir d'éviter des adieux qui lui seraient infiniment pénibles; elle me remercie des marques d'intérêt que je lui ai constamment données depuis notre rencontre à Baden, et me promet en retour un éter*nel souvenir.* Malheureusement, j'ai

était avec moi : son état ne saurait se décrire. J'ai fait partir bien vîte ma voiture, pour le dérober à la vue des gens de l'hôtel. Il m'a fait alors l'aveu d'un sentiment dont il se persuadait que je n'avais pas encore démêlé toute la vivacité. Il m'a juré d'abord qu'il suivrait Caroline au bout du monde, qu'il l'arracherait à ses tyrans, qu'il ne pouvait vivre sans elle. J'ai fait tous mes efforts pour le calmer, et je crois y avoir réussi ; du moins il me paraît actuellement beaucoup plus sage. Il s'est attendri, lorsque je lui ai dit que j'avais lu dans son cœur, et que, d'accord avec son père, j'avais demandé pour lui à la baronne, la main de M.lle de Solignac. Mais je lui ai caché qu'auparavant elle m'avait été promise ; j'ai mieux aimé lui laisser ignorer cette preuve de ma tendresse, que de lui faire connaître tout ce qu'il a perdu. Naturellement il nous croit un peu ambitieux,

et s'imagine que nous n'avons pensé à lui donner Caroline que depuis qu'elle est devenue une riche héritière. J'ai déjà jeté les yeux sur toutes celles qui pourraient le dédommager. Mais quelle mère peut, sans frémir, donner à son fils, pour compagne, une jeune personne dont elle ne connaît que l'extérieur agréable, dont elle n'a pu approfondir le caractère, ni observer l'éducation ? Caroline eût été ma fille, que je ne l'aurais pas mieux connue. Ah, mon amie ! quelle félicité on m'a ravie ! Enfin, Ajax est plus tranquille, et je me flatte encore de quelque douceur pour l'avenir. Il est bien jeune ; il ne sera pas impossible de le distraire. En attendant, je lui parle de Caroline, afin de conserver sa confiance, et il se plaît à me la voir regretter avec lui. Mandez-moi, mon amie, tout ce que cette chère enfant vous écrira : puisse-t-elle un jour se trouver heureuse !

Inguelina à Ajax.

Bâle.

DANS la dernière soirée que nous avons passée ensemble, j'ai fait tout ce qu'il m'a été possible pour vous parler en particulier. Vous vous en êtes bien aperçu, Ajax, et vous avez fait tout ce qu'il fallait pour rendre mes efforts inutiles. Quelle était donc votre idée ? Quelles intentions me supposiez-vous ? .... En vérité, voilà ce que je ne veux pas approfondir, de peur d'être obligée de me fâcher contre vous ou de rire à vos dépens. Je n'avais d'autres motifs pour désirer cet entretien, que ceux qui peuvent naître d'une amitié sincère et désintéressée. Ajax, vous m'avez vue bien souvent, et vous ne me connaissez pas encore : je suis sûre que je vous ai parue frivole ; coquette même....

Eh bien ! c'est que je m'efforce de l'être! Tout cela, dans le fond, n'est pas moi ; il s'en faut bien : je cherche dans cette agitation d'esprit quelque moyen d'échapper à moi-même. Si vous saviez tous les maux dont mon cœur est dévoré ! J'ai aimé, je fus aimée. . . . vous croirez sans peine que j'aime encore ! Peut-on s'attacher sérieusement deux fois dans la vie ? Mais l'objet d'une passion si vive.... hélas ! il n'existe plus. Vous avez entendu parler des anciennes divisions de notre famille ? c'est le chef de cette famille qui m'adorait et qui n'a pu m'obtenir. Ne pouvant surmonter les obstacles, ne pouvant me résoudre à un éclat qui seul aurait pu forcer nos parens à confirmer notre union, un poison lent, introduit dans ses veines. . . . . . Ah ! c'était à moi de mourir ! à moi qui, depuis cette époque, porte en tous lieux cette af-*freuse image!* Vertu fatale et farouche !

vain fantôme, à qui j'ai sacrifié mon amant ! vous ne consolez point une femme au désespoir. J'ai pris justement en horreur ces vains scrupules qui m'ont perdue. Un rapport secret m'intéresse, m'associe au destin de tous les amans malheureux, et l'expérience que j'ai acquise me fait trembler pour ceux qui ont à choisir entre un peu d'audace ou la mort. C'est, je crois, le cas où vous êtes, Ajax : j'ai lu dans votre ame, vous ne pourrez jamais supporter la vie, si vous ne possédez pas Caroline. La dernière fois que vous êtes venu chez ma tante, lorsqu'on vous a refusé de voir votre amie, sous le prétexte d'une entorse qui allait à merveille ; lorsque j'ai vu votre inquiétude et vos regrets, j'ai désiré vous parler, pour vous révéler le complot, pour vous avertir que notre départ se préparait, et que l'on n'emmène Ca-

roline en Allemagne que pour l'enchaîner à mon frère. . . . . Vous n'avez pas voulu m'entendre. Ma tante chérit Caroline ; mais ce sentiment ne la portera point à l'indulgence ; il ne fera que l'opiniâtrer davantage dans le dessein de la fixer près d'elle. D'ailleurs, elle est entièrement gouvernée par Muller, qui n'est occupé que des intérêts de mon frère, et, de plus, elle craint le baron lui-même, dont les violences la font trembler. Si votre jeune amie essaye de leur résister, elle aura des dangers inouis à courir : ils sont capables de la traîner à l'autel, de lui mettre un poignard sur le sein pour la déterminer à prononcer le *oui* fatal.... ou, ce qui est pis encore, ils sont capables de s'en passer. . . . . Ajax, c'est moi qui veux vous conserver Caroline. Vous connaissez à présent la cause de ma *légèreté apparente* et de l'inégalité de

mon humeur : mais l'amitié, l'humanité, me rappellent à moi-même ; je leur devrai des consolations plus sûres que je n'en ai trouvé dans les plaisirs après lesquels j'ai couru. Abandonnez-vous donc à mes conseils. Je vous donnerai exactement des nouvelles de Caroline, et je vous préviendrai si je vois qu'il faille absolument agir. Probablement votre présence deviendra nécessaire ; peut-être même faudra-t-il sauver Caroline malgré elle. Elle est si timide, si timorée, qu'elle résistera, comme j'ai moi-même résisté. Mais plut au ciel que le comte de Ranalt, moins respectueux, moins soumis, n'eût pas écouté ma défense, et qu'il eût eu le courage de braver les préjugés, les ordres mêmes que je lui opposais ! Ajax, ne l'imitez pas ; ne dévouez pas votre amie à des douleurs éternelles ; préservez-la d'un horrible esclavage, qui

la rendrait plus malheureuse que je ne le suis encore. Vous le voyez, Inguelina mérite au moins votre estime : elle veut obtenir votre amitié, et que votre bonheur soit à la fois son ouvrage et sa récompense.

Caroline à M.me de Jonchère.

Arnheim.

Nous nous sommes arrêtés un jour à Bâle, ma chère tante; j'en ai profité, comme vous l'avez vu, pour vous écrire quelques mots, oui, seulement quelques mots : c'est tout ce que m'a permis l'accablement de mon esprit et de mon cœur. Cette seconde séparation m'a paru plus douloureuse encore que la première. Ah! si l'on m'avait dit, lorsque je marrachai de vos bras au Vieux-Château, qu'un jour viendrait où je me trouverais encore plus à plaindre, j'aurais refusé de le croire : je ne songeais qu'au moment présent : simple et confiante, comme je l'étais alors, rien ne me tourmentait dans l'avenir. Combien de maux j'ai éprouvés depuis cette époque! et

combien de maux je prévois encore ! Cependant, sur la fin de mon voyage, je n'ai pu m'empêcher de prendre intérêt à la variété des aspects, à la différence des costumes et des usages. Les montagnes du Tyrol, et particulièrement le canton où nous sommes, abondent en points de vue pittoresques. Vous savez combien j'aime les rochers, les précipices et les arbres sauvages. Nous sommes arrivés au déclin du jour : le manoir de ma cousine, élevé sur un monticule, se dessinait dans l'ombre ; il m'aurait rappelé l'asile de mon heureuse enfance, si ses dehors eussent été plus rians. Mais au Vieux-Château tout ce qui a porté jadis l'empreinte de la rudesse, a disparu sous la décoration champêtre dont vous l'avez embelli ; ou bien ce qui peut en rester encore, emprunte précisément de ce contraste une sorte de charme qu'il n'avait pas.

Ces débris, cette mâle et triste architecture
Qu'environne une fraiche et riante verdure;
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours,
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours;
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières;
Et ces enfans jouant où combattaient leurs pères.

DELILLE.

C'est notre Vieux-Château, c'est cette demeure si chère et si regrettée, et non pas le château d'Arnheim, qui peut faire renaître ces souvenirs délicieux. Ici, passant sous la voûte ténébreuse pratiquée dans l'épaisseur du rempart, j'ai cru avoir rétrogradé de plusieurs siècles; je voyais ces anciens forts,

Tyrans de la contrée, effroi de leurs vassaux,
Portant jusques au ciel l'orgueil de leurs créneaux.

Une douzaine d'individus, moitié soldats, moitié villageois, armés d'un couteau de chasse et d'une carabine, et que M. d'Arnheim appelle ridiculement ses *lansquenets*, formaient la haie depuis le

rempart jusqu'au perron, où nous fûmes reçus par M. Muller, l'intendant. Sa physionomie hypocrite, ses révérences jusqu'à terre, m'ont sur-le-champ prévenue contre lui. « Mon cher Muller, lui a dit la baronne, voici ma jeune parente, ma fille adoptive, que je ramène avec moi; il faut tâcher qu'elle se trouve heureuse dans son nouveau domicile : je vous la recommande, ainsi qu'à tous mes vassaux. » Ces paroles étaient pleines de bonté, et cependant elles m'ont fait frémir. Tout ce qui semble m'annoncer un long établissement au château d'Arnheim a droit de m'alarmer, et même de me surprendre. Ma tante, vous ne m'avez jamais dit combien de temps je dois y rester. Sans rien répondre à la baronne, ni aux complimens de son intendant, j'ai suivi la première à travers un sombre vestibule, et une salle immense que l'on *appelle la salle des* cérémonies. Le pla-

fond, semé d'étoiles, est soutenu par de gros pilliers, où sont appendus des cuirasses, des casques couverts de rouille, et des écussons chargés d'armoiries. La tapisserie de maroquin rouge, à fleurs d'or, m'a paru d'un genre fort riche, mais d'un goût bien gothique et bien étranger. Les croisées, étroites et cintrées, se meuvent du haut en bas par le moyen de divers contre-poids, et les vitraux sont couverts de peintures. Le rempart qui du rez-de-chaussée borne la vue, achève de donner à ces lieux l'air d'une antique et majestueuse prison. Mon cœur se serra malgré moi : je songeai, en regardant ces murailles et ces vieilles armures, à toutes les femmes faibles et timides qui se sont succédées dans ce lugubre séjour, qu'elles ont partagé avec des guerriers farouches ; j'aurais dit volontiers avec des monstres et des géans, comme dans la fabuleuse chevalerie. Ma

tante, combien elles ont dû s'y trouver malheureuses! Ah! l'ombre de Paulina n'est pas la seule qui pourrait y faire entendre de tristes plaintes! nous passâmes dans l'appartement de la baronne, tout aussi magnifique, et pas plus gai. Le lit, en velours noir, a l'air d'un catafalque; les siéges sont tellement surchargés de sculptures, qu'il est impossible de s'appuyer contre les dossiers. Oh! les dames du temps de Charlemagne se tenaient bien droites assurément! Je n'ai pu m'empêcher de faire quelques réflexions sur cet ameublement. « J'avais prévu cette manière de penser dans une jeune personne, et surtout dans une française, a dit M. Muller; et j'ai fait venir de la ville des meubles plus modernes pour l'appartement de mademoiselle. » Vous concevrez qu'une attention si recherchée m'ait fait plus de peine que de plaisir: *qu'était-il besoin* de meubler un ap-

partement exprès pour moi, qui dois, je l'espère encore, passer si peu de temps au château d'Arnheim ? Ma cousine, au contraire, a comblé M. Muller d'éloges; et nous sommes montés à cet appartement, que j'ai trouvé d'abord beaucoup trop vaste, beaucoup trop élégant : mais je dois à M. Muller cette justice de dire que, dans toute autre circonstance, il n'aurait pu rien faire qui me fût plus agréable que le choix de ma chambre et de mon cabinet. A cette hauteur, on domine par-dessus le rempart, et la vue s'étend sur le plus beau côté de la campagne. Tout près du château d'Arnheim, s'élève celui de Ranalt, bâti tout récemment dans le genre italien, orné de colonnades et de statues, autour desquelles sont groupés des bosquets, qui tantôt les découvrent, et tantôt les ombragent avec un goût et un art infinis. Dans le lointain, on aperçoit le château

de Rosendall, aussi gothique que celui de ma cousine, et qui élève ses donjons entre des rochers stériles. J'étais enchantée d'un pareil tableau. J'aurais voulu remercier M. Muller; mais tant de soins m'inspirent encore plus d'inquiétude que de reconnaissance; et ce pressentiment funeste dont je vous ai parlé, s'accroît à tous momens. Chaque objet offert à mes yeux, chaque parole qui frappe mon oreille, me semblent susceptibles d'une interprétation fatale... Je pourrais bien interroger ma bonne: mais savoir d'elle ce que ma tante et mon père ne m'ont pas dit! la rendre indiscrète, infidèle, si elle a l'ordre de se taire....! ah! plutôt je crains qu'elle ne me confie trop aisément ce que je veux ignorer encore; mon triste cœur repousse une lumière qu'il n'aura jamais le courage *de supporter.* Je touche peut-être *au moment où il* ne me sera plus permis

de me flatter ; où je verrai que ma tante ; ma seconde mère. . . . le dirai-je? qu'elle m'a trompée.....Hier, tout a redoublé mes craintes. A peine faisait-il jour, que des voix confuses m'ont réveillée. Je me suis levée, et j'ai vu en dehors des remparts tous les vassaux de la baronne qui attendaient l'heure où la herse serait baissée : ils chantaient des airs montagnards, et cueillaient en guise de palmes, des branches du buis sauvage qui croît sur les bords du fossé. Ma bonne Franck est venue quelque temps après me dire que l'on m'attendait dans la salle des cérémonies. Je me suis habillée, je suis descendue ; et le baron, à notre tête, l'épée nue, au milieu de ses lansquenets, a marché vers le pont, a fait abaisser la herse, et tous les paysans se sont précipités dans la cour. Ils ont crié : vive la douairière! vive monseigneur le baron! *vive la baronne* Inguelina ! et, sur quel-

ques mots que leur a dit M. Muller, ils ont ajouté : vive la baronne Caroline ! Cette association a empoisonné pour moi tous les amusemens de la journée. On a dansé dans l'avant-cour ; on a servi un repas rustique ; et les voix harmonieuses des tyroliens, leur gaîté, leur agilité, vous auraient fait sûrement plaisir. Le soir, pour terminer la fête, le baron a fait rouler dans la cour une énorme tonne d'eau-de-vie, qui a été défoncée au bruit des plus joyeuses acclamations : il a pris des mains de Muller un large gobelet de cristal, surchargé des symboles et des devises de sa famille. La dimension de ce verre m'a fait trembler, persuadée qu'il allait le remplir et le vider à lui seul ; mais, à ma grande surprise, après l'avoir plongé dans la tonne, en affectant un air solennel, il l'a porté d'abord à ses lèvres, et ensuite me l'a présenté. J'en conviens, également prévenue contre la liqueur

qu'il renfermait, et contre celui qui me l'offrait, j'ai fait un pas en arrière : j'ai témoigné un peu trop vivement mon dégoût. Ni les instances du baron, ni celles de ma cousine et de l'intendant, n'ont pu vaincre une opiniâtreté à laquelle je ne me reconnais pas moi-même. Alors M. d'Arnheim, dont la tête était fort échauffée par les toasts du dîner, a lancé le verre contre la tonne avec tant de furie, qu'il s'est brisé en mille éclats. Un cri général s'est fait entendre : la frayeur s'est emparée de moi ; je me suis enfuie, je me suis réfugiée dans ma chambre ; et, pour me dispenser de redescendre, je me suis déshabillée sur-le-champ et je me suis mise au lit. C'était agir comme un enfant, je le sens ; mais voilà à quoi je suis réduite. Ma bonne est venue me rejoindre quelque temps après : elle a été surprise de me trouver couchée ; mais elle m'a dit que la baronne

ne voulait pas me voir de la soirée, qu'elle me parlerait le lendemain matin. C'est aujourd'hui; et l'approche de ce moment me fait trembler. Ma bonne m'a fait concevoir que j'ai eu tort de refuser si durement le baron; elle m'a dit qu'en m'offrant à boire la première après lui, dans une fête publique, il s'était conformé à une coutume populaire, et que c'était un honneur particulier qu'il m'avait fait. J'ai su d'elle encore que ce précieux verre, dont j'ai occasionné la perte, était, de temps immémorial, dans la famille, et ne servait que dans les grandes solennités. Une sorte de superstition en avait consacré l'usage, et les paysans m'en veulent beaucoup. J'en suis véritablement fâchée : je sens que le baron a quelque droit de se plaindre, et je suis disposée à lui témoigner tous mes regrets. *Je n'ai* pour lui ni estime, ni *affection*, et *je* n'en aurai jamais : je con-

nais trop bien pour cela son esprit et son caractère ; mais je ne devais pas oublier les égards qui sont dus au parent de la baronne. C'est ce que je dirai ce matin à ma cousine. Je la crois fort irritée ; je ne négligerai rien pour l'appaiser ; je ferai tout pour conserver son amitié qui m'est bien chère, tout..... excepté l'impossible. Ah ! je voudrais que cette entrevue fût passée ! Je me suis levée de bonne heure, je ne pouvais dormir. En vous écrivant, ma tante, j'ai cherché des consolations, du courage..... Ma bonne vient m'avertir . . . Je vous écrirai bientôt encore.

Caroline à M.me de Jonchère.

Arnheim.

Je ne m'étais pas trompée, ma tante, et les reproches de la baronne étaient encore ce que j'avais le moins à craindre. Ces inquiétudes vagues que j'avais conçues à mon arrivée à Paris, sont entièrement confirmées; et c'est pour m'enchaîner à M. d'Arnheim, que l'on m'a arrachée traîtreusement à mes parens, à mes amis, à ma patrie. On a craint que ma répugnance, mes objections, ne fussent ailleurs de quelque poids; on m'a traînée dans une terre étrangère, dans un lieu où l'homme que je déteste est tout puissant, et où l'on a pensé que je n'oserais lui résister. O ma tante! vous l'avez connu ce fatal projet; mais vous ne l'aurez point approuvé, c'est

impossible. Si vous l'aviez trouvé juste, s'il avait obtenu votre assentiment, ce n'est point à des stratagêmes que vous auriez eu recours; et ce que vous auriez voulu, vous ne l'auriez point caché. Ah! vous ne pouviez désirer que votre enfant s'unît à un homme sans délicatesse. Ce n'était pas pour lui que vous cultiviez mon esprit, que vous orniez ma mémoire; vous avez cédé la première à ces lois sacrées, impérieuses, que l'on m'allègue, que je respecte, mais que je ne désespère pas de faire changer. Ma tante, vous vous êtes immolée vous-même en m'abandonnant. Mon cœur me le dit, mon cœur m'éclaire, et cette assurance adoucit de moitié tous mes maux. Vous qui m'avez appris que le choix d'un ami devait être le fruit d'une longue méditation, d'une mûre expérience, combien plus vous m'auriez recommandé *quelque jour le* choix d'un époux! N'est-

ce pas notre premier ami, notre nouveau guide, notre consolateur, notre appui, le maître de nos enfans ?... Est-il un seul de ces titres si chers, si imposans, qui puisse convenir à M. d'Arnheim ? Moi, je lui confierais le bonheur de ma vie! je soumettrais mes actions à sa censure! je donnerais à mes enfans un père auquel je craindrais de les voir ressembler un jour. . . ! Ah! s'il est, comme on le dit, bien des femmes qui gémissent dans des liens mal assortis, du moins leur aveuglement leur a servi d'excuse; le mari qu'elles ont eu le malheur de mal choisir, avait sûrement usurpé leur estime. Mais quel droit aurais-je de me plaindre, si j'épousais M. d'Arnheim avec la conviction de tout le mépris qu'il mérite, et de tous les chagrins dont il pourrait m'abreuver ! Je m'avilirais aux yeux de tous les humains, je m'avilirais *aux miens*; que dis-je! il faudrait que

j'eusse perdu la sensibilité, la raison : n'est-il pas vrai, ma tante ? s'unir sans s'aimer, ou tout au moins sans s'estimer, c'est une action monstrueuse, sacrilége, à laquelle rien au monde ne peut nous réduire. En descendant chez ma cousine, je l'ai trouvée plus grave qu'à l'ordinaire. Je me suis hâtée de lui faire mes excuses de ce qui s'était passé la veille. Cette première démarche, malheureusement, lui a fait croire qu'elle en obtiendrait aisément davantage. Elle m'a dit qu'elle voyait avec plaisir mon repentir ; que l'obstination que j'avais montrée l'avait affligée ; que j'avais fait à son neveu un affront public, mais qu'il serait effacé par une réparation plus authentique encore ; que l'espérance de voir mon père obtenir un congé, l'avait empêché de me parler plutôt des engagemens qu'il avait pris pour mon compte ; mais que ne pouvant venir nous joindre, il dési-

rait que mon mariage se fît sans aucun délai, et qu'aussitôt après, le baron me conduirait à Hambourg, où j'aurais le plaisir de me présenter à mon père dans tout l'éclat d'une fortune qui comblerait ses vœux. Une sueur froide a parcouru tout mon corps, comme si je n'avais point passé la nuit à me préparer à cette cruelle confidence; comme si c'eût été le premier indice qui me fût offert de l'engagement odieux que l'on a projeté pour moi. J'ai fait un effort pour lui répondre; j'ai balbutié les noms d'amis, de tante, de père, de patrie. La baronne s'était préparée à mes objections; et elle a employé, pour les combattre, des raisons qui, j'en suis sûre, lui ont été suggérées, non par son neveu, il en est incapable, mais par M. Muller, leur confident. Cependant, comme naturellement elle n'est pas fort adroite, les *protestations mêmes* de la tendresse qu'elle

dit avoir pour moi, ont laissé percer son égoïsme, et cette opinion, si profondément enracinée chez elle, qu'avec de l'argent on peut tout acheter, tout obtenir. En me disant qu'elle m'aimait, elle se montrait toute prête à me haïr, à me persécuter, à me punir, si cela était en son pouvoir, dans le cas où je ne penserais pas comme elle, et où je ne ferais pas tout mon bonheur de me sacrifier au sien. Parce qu'elle s'ennuie dans son château, il faut que je m'y exile avec elle; parce qu'elle redoute l'humeur, les contestations du baron, relativement à la succession de son oncle, il faut que ce soit moi qui l'apprivoise, et qui serve à confirmer les clauses d'un testament auquel je ne comprends rien. Ainsi, les bontés de la baronne, et, par ces mots, j'entends bien moins ses libéralités que les marques de son affection, qui m'ont toujours été plus chères, ces bontés n'ont

été que le résultat d'un calcul !.... Mais ai-je le droit d'analyser ses motifs, lorsque mon père leur applaudit, lorsqu'il les admet, qu'il lui en rend grâce ! N'est-il pas tout simple qu'elle considère la fortune comme un équivalent à tous les sacrifices qu'elle exige, puisqu'il le croit comme elle....? Ah, ma tante ! j'ai vu ses lettres, la baronne me les a données; elle m'a obligée à les parcourir devant elle. A travers un nuage de larmes dont mes yeux étaient couverts, je n'ai que trop tôt reconnu à quel point il est prévenu en faveur de cette alliance : il la regarde comme un coup inespéré de la Providence; il tremble qu'il ne s'élève quelque difficulté; il languit des retards qu'elle éprouve; il presse ma cousine de tout déclarer. C'est lui qui m'a dévouée au baron, avant même que je l'eusse envisagé. Ainsi, l'on m'a traitée en enfant; on m'a dégagée peu à peu des liens

qui m'entouraient, pour y substituer des chaînes dont moi seule peux concevoir, dont moi seule doit supporter l'horreur. On a craint les scènes que j'aurais pu faire, qui auraient blessé la baronne et refroidi son complice ; on a profité de mon attachement pour mon père, et ma cousine avoue que l'on m'a trompée : mais, dit-elle, c'est pour mon bien. Ce bien consiste dans un nom illustre, une fortune considérable. . . . . Sont-ce là les premiers biens pour tous les hommes? . . . . . Ce ne sont pas les plus précieux pour moi, et mon père serait l'artisan de més douleurs ! moi qui ai tout quitté pour me rejoindre à lui ! Il se jouait de ma tendre confiance, de ma crédulité ! Mais non : je ne me permettrai point des murmures que vous condamneriez, et que je me reproche à moi-même. Mon père m'aime, vous me l'avez dit cent fois ; j'en suis sûre, il est seu-

lement aveuglé. Je connais le monde assez pour concevoir l'ambition qui l'égare. Il y a quelque temps que je n'aurais pu la comprendre ; mais je me félicite d'avoir acquis une expérience qui justifie mon tendre père. C'est sa tendresse en effet qui le porte à désirer ce mariage, dont il ne considère que les côtés brillans. Il ne connaît point M. d'Arnheim ; il ne sait de lui que le bien que la baronne a dû lui en faire accroire ; il ne doute point qu'un jour je ne puisse m'y attacher. Cette réflexion, ma tante, m'a rendue en quelque sorte à la vie. Je viens d'écrire à mon père ; j'ai prévenu ma cousine de la répugnance que j'ai pour M. d'Arnheim, et du désir que je ressens de la faire partager à mon père ; je lui ai déclaré que rien ne me fera consentir à l'épouser, avant que mon père ne soit venu à Arnheim, ne l'ait étudié et ne m'ait entendue. Elle prétend qu'il

ne souscrira point à cette fantaisie et à ces délais : moi je me flatte du contraire, et vous pouvez penser si ma lettre est pressante, si elle est étendue. Je vais compter les minutes jusqu'à l'époque où je recevrai la réponse. D'ici là, je serai plus réservée encore que de coutume avec le baron. Je ne changerai point de conduite envers ma cousine. Je lui pardonne son erreur : je ne veux point douter que son intention ne soit de me rendre heureuse ; elle pense que la fortune y suffit. L'ingratitude me fait horreur ; je ne suis pas capable de ce sentiment affreux dont déjà elle m'accuse. Elle m'appelle opiniâtre, indocile. Ces reproches me paraissent bien cruels : je n'y suis pas accoutumée. Non, je ne suis point ingrate ; jamais un simple témoignage d'affection, de bienveillance, ne m'a trouvée froide et insensible : mais ce ne sera jamais par des

dons superflus que l'on excitera ma reconnaissance. O ma tante ! combien souvent une seule de vos caresses m'en a inspiré davantage que ces richesses dont on veut m'accabler !

M. de Solignac à Caroline.

Hambourg.

Ma chère fille, j'ai reçu votre lettre, qui, de toutes manières, m'a vivement affligé. Je ne reconnais pas là du tout la raison que votre tante prétend vous avoir donnée. Un enfant de six ans sentirait mieux que vous les avantages de la situation où vous êtes, et saurait mieux en profiter. La baronne m'a écrit en même temps que vous ; elle paraît fort affectée : elle a le droit d'être fort mécontente, et je vous sais mauvais gré de l'avoir désobligée. La fortune qui vous est offerte tournerait la tête à bien d'autres. Je trouve à merveilles que vous pensiez qu'il est des choses plus précieuses encore, et que vous compliez avant tout

les qualités de l'esprit et du cœur, qui sûrement méritent toujours la préférence ; mais si vous perdiez par votre faute une si belle occasion de réparer nos désastres, dont j'ai gémi principalement par rapport à vous, je ne vous le pardonnerais jamais ; vous-même, un jour, vous ne pourriez vous en consoler, et c'est un malheur dont, en bon père, il m'appartient de vous préserver. Le seul vœu de mon cœur est de vous voir heureuse ; mon devoir est de vous apprendre à le devenir, et je le remplirai. Vous n'avez point d'expérience ; c'est à moi d'en avoir pour vous. Il y a 35 ans que je fais la guerre ; après avoir tout perdu à la révolution, j'ai perdu encore bien des équipages ; j'ai eu des chevaux tués sous moi ; j'ai souffert la faim et la soif dans des pays où l'on n'obtient rien qu'au poids de l'or ; et quand vous pouvez, par un seul mot, vous assurer 60 mille

florins de rente, je ne souffrirai pas que vous y renonciez par caprice et par enfantillage, ou, ce qui serait plus condamnable encore, par quelqu'idée romanesque qui ne mériterait point d'égards. Un vieux soldat n'entend rien aux belles phrases, et n'en fait point. Vous dites que le baron n'est point aimable, et que vous ne l'aimerez jamais ; je me flatte bien du contraire : une femme honnête aime tout ce qu'elle doit aimer ; elle s'accommode à l'humeur de son mari, et elle jouit dans ses enfans, quand elle ne les voit manquer de rien. Vous pensez que je vous aime tendrement, et vous avez raison ; c'est pour cela que je désire vous voir bien établie. Je conçois que, n'étant jamais sortie de la retraite de votre tante, vous avez quelque peine à vous fixer loin d'elle ; mais cette séparation ne sera point éternelle, comme vous le prétendez : vous pourrez aller souvent en France ;

vous en aurez tous les moyens. Au reste, je ne prétends pas vous contraindre, et je consens à vous donner le temps de réfléchir. Je vais, pour vous complaire, solliciter de nouveau un congé. D'ici là, tâchez de vous accoutumer au pays que vous habitez et aux personnes qui vous entourent, et qu'à mon arrivée je vous trouve toute disposée, que nous n'ayions plus qu'à nous réjouir à vos noces. Pour y réussir, il faut commencer par faire un sacrifice : j'exige que vous cessiez toute correspondance avec la France, même avec le Vieux-Château. La baronne attribue à vos écritures continuelles le peu de goût que vous avez pour sa société. Il est certain que toutes vos lettres à ma belle-sœur ne peuvent qu'entretenir vos regrets. Sans cesser de lui être attachée, comme vous devez l'être, vous apprendrez, puisqu'il le faut, à vous passer d'elle, et vous tournerez votre affec-

tion sur ma cousine, qui en est digne par ses bienfaits. Je vous promets de faire tous mes efforts pour faire approuver cette mesure à votre tante ; je suis certain d'avance qu'elle ne fera point de difficulté de s'y prêter, sachant que cela peut vous être utile ; et je vous promets aussi de vous donner souvent de ses nouvelles. Je n'aime pas trop à écrire ; mais je m'y accoutumerai par amitié pour vous ; et vous, ma chère enfant, faites aussi quelque chose pour votre père. Vous ne pouvez imaginer tout ce que je donnerais pour vous voir épouser de bon cœur M. d'Arnheim. Je vais travailler à notre réunion ; vous, ma chère fille, travaillez sur vous-même, et qu'en retrouvant ma Caroline, je n'aie rien à faire qu'à l'embrasser et la féliciter, comme je voudrais pouvoir le faire, au prix même de tout mon sang.

Caroline à M.me de Jonchère.

Arnheim.

Moi, ma tante, je pourrais obéir à un ordre aussi cruel ! je pourrais vivre sans vous confier toutes mes pensées ! j'aurais des plaisirs ou des peines que vous ne connaîtriez pas ! Il est aisé de voir que cette défense ne vient pas de mon père ; c'est M.me d'Arnheim qui l'a dictée. Faut-il donc me soumettre à cette tyrannie ? Dois-je la respecter, parce que mon père s'en est rendu l'organe ? ô mon Dieu ! oui, je le dois ; vous le penserez ainsi ; vous m'imposerez à votre tour la privation la plus douloureuse, la seule que pût encore éprouver mon cœur. Eloignée de tout ce qui m'est cher, il fallait même ne plus en parler, ne plus m'entretenir avec vous. Ah ! je n'ai d'es-

poir que dans l'arrivée de mon père ; il verra tous les chagrins qu'il me cause : nous nous entendrons bientôt, j'en suis sûre, et il rétractera tous ces arrêts extorqués à sa bonté naturelle. Il paraît bien fâché contre moi : on l'a prévenu, on l'a aigri ; mais il saura enfin combien je l'aime, combien j'aurais envie de lui obéir, combien je ferais de choses pour lui plaire ; il y sera sensible ; il appréciera M. d'Arnheim, et il ne voudra plus lui donner sa fille. Je ne veux donc point céder à la douleur qui m'accable en ce moment ; je veux attendre avec toute la résignation, toute la force dont je suis capable, celui de ma délivrance. Mais ne pas vous écrire ! ..... vous voyez bien que c'est impossible ; et, en apprenant que cette douceur m'était interdite, mon premier mouvement a été de m'en plaindre à vous. Ah ! je vous écrirai toujours. .... ; mais pour donner à mon

père une preuve bien remarquable de mon obéissance, je ne vous enverrai pas ces lettres ; je les conserverai jusqu'à son arrivée ; c'est à lui que je les remettrai, et sûrement il voudra bien alors vous les faire parvenir. De cette manière, ma plus grande consolation, mon plus doux plaisir, ne me sera pas tout à fait ravi. De votre côté, vous penserez souvent à moi ; oh ! je n'en fais aucun doute ; et vous attendrez avec une égale impatience l'instant où notre correspondance reprendra toute son activité. Pour m'empêcher de me livrer à cette impatience d'une manière déraisonnable, pour ne point m'abandonner au dépit, à l'humeur que tant de vexations sont bien faites pour me causer, je vais reprendre mes études ; je vais m'occuper plus que jamais. J'avais obtenu dernièrement une permission qui m'avait charmée ; mais cette fatale lettre a tout empoisonné. Cette réponse que j'a-

vais attendue comme le précurseur de mon repos, de mon parfait bonheur, dans quel abîme elle me précipite ! vous le savez, ma tante, sur combien d'indulgence, sur combien de tendresse j'avais compté ! Ne plus écrire à ma tante, ou plutôt à ma mère ! ainsi plus de nouvelles de M.me de Luderville, de ses enfans ; vous seule pouviez leur dire que j'existais, et personne à moi ne me dira plus s'ils existent encore. Comme je les ai quittés ! quelle a dû être leur surprise ! M.me de Luderville est si bonne, elle m'aura regrettée sans doute ; et Ajax.... ah, ma tante ! ne plus entendre parler de ceux que l'on aime, c'est être morte au monde. Je n'ai pas le courage de vous écrire plus long-temps, de vous écrire, hélas ! quand vous ne me lirez point.

Cette permission dont je vous ai parlé, ma chère tante, est celle de me promener dans les environs du château. Je

suis arrivée ici au commencement des beaux jours, et j'ai long-temps été réduite à n'en jouir que de ma croisée : car l'intérieur de ces murailles ne renferme qu'un triste potager et quelques pièces de gazon pour le bétail. J'ai été trop accoutumée à des objets plus agréables, pour me contenter d'une promenade si monotone ; et la belle vue des montagnes et des vallons excitait en moi une envie démesurée de les parcourir. Ma cousine a cédé à mes instances, sous la condition que je serais toujours accompagnée par ma bonne (et je l'entendais bien de cette manière), et aussi par un lansquenet. J'ai seulement obtenu qu'il déposerait sa carabine sur le *parapet* ; à la place de cette arme qui me faisait mourir de peur, je lui donne à porter de véritables bourrées de verdure et de fleurs ; je remplis ses poches de cailloux et d'insectes. Il me trouve, je crois,

bien originale dans mes fantaisies ; mais il s'y prête de la meilleure grâce du monde. Quelquefois, au lieu d'herboriser, je dessine dans la campagne. Ma bonne s'assied alors, et se met à travailler. Je me trouve là bien plus heureuse que dans les murs du château : je respire une atmosphère si pure, si embaumée ! et tandis que j'exquisse ces beaux paysages, qui orneront un jour votre chambre à coucher, lorsque je mets en ordre toutes mes collections, en vérité, quelquefois il m'arrive d'oublier que M. d'Arnheim est au monde, et ce bonheur passager me donne quelque force pour supporter ensuite sa présence. Il sait que j'ai refusé sa main : il s'y attendait, j'en suis sûre ; mais il n'en a pas moins de peine à me pardonner cet affront. Je conçois que son amour propre en est froissé ; mais je ne le crois pas du tout, lorsqu'il veut *me faire* entendre que son cœur en souf-

fre. C'est ce qu'il a persuadé à ma cousine, et cette sensibilité prétendue la touche, au point de lui faire oublier tous les défauts du baron, et même tous les torts qu'il a eus jadis envers elle, car s'il n'a jamais été à son égard impertinent et railleur comme Inguelina, il n'a pas contraint, je crois, son humeur maussade ou colère. Pour mon compte, je m'arrange encore mieux de cette humeur que des empressemens qu'il veut me montrer quelquefois. Il m'en coûte de le traiter avec dédain, cela n'est pas dans mon caractère ; mais je voudrais que nous fussions l'un pour l'autre comme si nous n'existions pas. Ah ! quand je suis hors de ma prison, quand j'oublie M. d'Arnheim, quand je songe au Vieux-Château, j'évoque votre chère image, celle de tous mes anciens amis, et dans ces momens-là, ma chère tante, il ne me manque presque rien.

Inguelina à Micky.

SÉRIEUSEMENT, Micky, tu persistes à me refuser une entrevue ! tu ne veux plus, dis-tu, tromper ta grand'mère ! voilà qui est admirable, mon enfant; et c'est à la société, aux leçons d'Elwige, que tu dois ces scrupules, ces nouveaux principes que tu m'étales ! Par malheur, je n'ai jamais aimé beaucoup la déclamation, et tes lettres, je t'ens préviens, me paraissent fort ennuyeuses depuis qu'elles en sont remplies. Ce sera vraiment avec peine que je me détacherai de toi. Jusqu'ici tu as été la dépositaire de presque toutes mes pensées, et jamais je n'ai eu plus besoin d'une confidente, d'une amie; jamais mon esprit ne fut plus agité. Nous voilà dans la crise : Caroline est instruite de l'enga-

gement qu'elle doit former ; elle s'y refuse avec fermeté. Ma tante ne peut pas concevoir que l'on résiste à l'appât de soixante mille florins de rente. Mon frère s'efforce de lui persuader qu'on veut lui attirer tous les désagrémens d'un procès, dans l'espérance, si l'on a gain de cause, d'hériter un jour de sa fortune sans avoir besoin de se concilier ses bontés, et sans se plier aux conditions qu'elle impose; et, dans le fond, cela pourrait bien être. Muller pense que Caroline n'est pas assez politique, assez avancée, pour faire un pareil calcul ; que c'est tout au plus celui de sa chère tante, et celui de sa chère amie, M.me de Ludurville. Mais comme le père, qui est pressé de jouir, préfère les moyens les plus sûrs et les plus prompts de se saisir de cet héritage, et qu'il est d'accord avec la baronne

et son neveu pour le mariage, il ne s'agit que d'y déterminer Caroline. On emploiera d'abord les soins et les caresses pour lui faire oublier peu à peu son pays et ses habitudes, et l'on aura recours enfin aux menaces, si l'on ne réussit pas à la subjuguer autrement. Ce plan cadre à merveille avec tous les miens ; nous ne différons que dans le dénouement, et j'ai pour l'emporter sur Muller, à cette époque, des ressources qu'il ne me connaît pas. Je n'ai point entrepris de gagner la confiance de Caroline ; il m'en aurait trop coûté de feindre quelqu'intérêt pour elle, et peut-être aurait-elle été assez rusée pour ne pas ajouter foi à mes protestations. Mais Ajax, naturellement, devait être plus crédule. Qu'il ait lu dans mon cœur autrefois, cela peut être ; j'ai cherché d'abord à lui laisser pé-

nétrer le sentiment de préférence que j'éprouvais pour lui ; et quoiqu'il n'y ait point été aussi sensible qu'il l'aurait dû l'être, sa vanité du moins aura plaidé pour moi. Comment ne me croirait-il pas quelques qualités, quelque mérite. . . . . si je l'ai distingué nous sommes en correspondance suivie ; j'épie l'instant où je devrai le faire agir. Mais quel rôle est-ce donc que je lui destine ? . . . Voilà ce que je ne te dirai point, Micky : l'amie de Mme de Luknau, une fille soumise, timide, sindignerait de mes artifices. Il serait apparemment plus honnête de me laisser jouer et sacrifier par tout ce qui m'entoure ; de signer complaisamment au contrat de mariage de mon frère, ou d'aller moi-même avertir ma tante qu'on l'a trompée ; qu'elle n'a point de procès à redouter, et l'exhorter à nous chasser

de la maison paternelle, pour y appeler tous ses cousins jusqu'au cinquantième degré. Il serait certainement sublime de terminer cet ouvrage par l'union de ma rivale et du second mortel qui m'ait dédaignée. Ainsi, toujours injuriée, je vivrais toujours sans vengeance! dévorée d'ambition, accablée de dettes, je vivrais toujours sans fortune, même sans espérance! Ma pauvre Micky, l'orateur habile qui t'a convertie, perdrait ici lui-même toute son éloquence. Tu n'avais pas de pareils sacrifices à faire, et je te pardonne ta facilité. Va, mon enfant, nourris-toi bien de philosophie, de morale; analyse avec ton Elwige les vertus et le sentiment. Si tu veux me revenir un jour, lorsque tu te sentiras prête à périr d'ennui, je suis bonne, je ne me pique point aisément, et tu me retrouveras en-

core. J'ai pour toi, je t'assure, plus de pitié que de colère, et j'attends avec impatience le moment où nous rirons ensemble de ces accès de circonspection et de sagesse auxquels je t'abandonne quant à présent.

Caroline à M.me de Jonchère.

Arnheim.

Ma tante, il m'est arrivé la plus charmante aventure : mais que serait-ce pour moi que le plus grand plaisir de la terre, si je ne vous en parlais pas ! Hier matin, j'étais sortie, comme de coutume, avec ma bonne et mon lansquenet : j'ai aperçu sur le sommet d'un rocher une plante magnifique que je ne connaissais point. C'est ce qui m'arrive souvent ; car ces montagnes contiennent beaucoup de productions différentes des nôtres, et c'est ce qui donne un grand intérêt à mes recherches. J'ai entrepris pour Alphonse une flore tyrolienne, et de plus, j'ai trouvé déjà bien des minéraux qui grossiront nos trésors à l'ermitage. Pour en revenir à mon



aventure, j'ai dit à ma bonne de s'asseoir pour m'attendre, et je me suis mise à gravir. Vous saurez que je suis devenue bien plus leste, bien plus adroite encore que vous ne m'avez vue; et la légèreté avec laquelle je parcours les petits sentiers qui se croisent entre tous ces écueils, excite quelquefois la surprise, je dirai même l'admiration des paysans tyroliens. Ce sont des chasseurs intrépides, et c'est une chose à la fois effrayante et curieuse, de les voir voltiger en quelque sorte sur les précipices dont leurs montagnes sont entrecoupées. Enfin, ma tante, lorsque je fus arrivée sur le sommet, je cueillis la fleur que j'étais venue chercher, et je m'assis pour l'examiner. Tout d'un coup j'ai vu une tête blanchie s'avancer doucement de derrière un angle du roc, et des mains, remplies, comme les miennes, d'un faisceau de plantes,

les déposer sur mes genoux. « Mademoiselle, m'a dit le vieillard, permettez-moi de vous offrir des fleurs plus rares et plus curieuses encore que celles que vous avez cueillies : cet innocent tribut ne peut m'attirer un refus. » Je voulus me lever, il me retint. « Je suis venu aussi, reprit-il, herboriser dans ces montagnes : je ne m'attendais pas à y trouver un pareil émule, et c'est avec un plaisir bien sincère que je vous fais l'hommage de mes travaux. » Nous causâmes encore un peu de temps. Je lui dis qui j'étais ; il l'avait déjà deviné, puisqu'il m'avait parlé français. Il m'apprit qu'il était le chapelain de M.me de Luknau ; qu'il avait été autrefois son précepteur et celui d'un frère qu'elle a perdu, et qu'il demeurait au château de Ranalt, où il avait passé presque toute sa vie. Il m'indiqua, pour redescendre, *un sentier* plus commode que celui que

j'avais pris ; il m'engagea à me promener avec lui, et dit à M.me Frank de rester tranquillement où elle était, qu'il me ramènerait bientôt auprès d'elle. Ma bonne qui le connaît depuis vingt ans, nous a souhaité bon voyage, et a continué de travailler. J'ai raconté à M. Brisberg, c'est son nom, avec quel plaisir, tous les jours, de ma fenêtre, je contemplais le parc de Ranalt, et combien je regrettais que ma cousine ne vît point M.me de Luknau. Il m'a fait de cette dernière un grand éloge. A mon tour, je lui ai parlé de mes amis, de mon éducation ; et nous causions ensemble avec tant d'intérêt, que nous foulions aux pieds les plantes les plus suaves, sans prendre le soin de les ramasser. Il me fit parcourir ainsi les sinuosités de plusieurs coteaux ; et enfin je me trouvai, sans l'avoir *prévu*, sous les murs de ce *même parc* dont je lui avais parlé,

en face d'une barrière devant laquelle deux personnes étaient assises. « Mademoiselle, me dit M. Brisberg, en souriant de ma surprise, vous désiriez voir de plus près le parc de Ranalt; vous y voilà; vous désiriez connaître M.me de Luknau, et la voici elle-même avec son mari. » J'éprouvai bien quelques momens d'embarras; mais M.me de Luknau, en me voyant avec M. Brisberg, s'était levée pour venir à ma rencontre, et je continuai d'avancer. M. Brisberg me nomma, et raconta comment il m'avait rencontrée. M.me de Luknau le remercie de la supercherie qu'il m'avait faite, et me présenta à son mari. Celui-ci quitta, pour me saluer, une énorme pipe qu'il reprit presque aussitôt; il me serra cordialement la main, me fit asseoir entre sa femme et lui, et *me regarda*, durant toute cette visite, *d'un air* de bienveillance, qui pou-



vait tenir lieu des complimens que sa pipe l'obligeait à supprimer, et qui peut-être même valait beaucoup mieux. C'est un homme de soixante ans, d'un embonpoint extraordinaire. Je vous avoue que je le considérais du coin de l'œil avec curiosité. Il était enveloppé dans une vaste robe de chambre de damas rouge et blanc; sa tête ronde était couverte d'un bonnet de velours noir, brodé en or : ce costume me rappelait celui du *Malade imaginaire*, ou mieux encore celui du mandarin *dans le pavillon chinois* de Beau-Séjour; mais sa face plate et bourgeonnée respire un si grand air de sérénité et de bonhomie, qu'elle excite autant de bonne amitié qu'elle prête au ridicule. Je l'aurais trouvée excellente pour un oncle, pour un père... mais pour un mari, *ma tante*! et M.me de Luknau est *si belle* encore! M. Brisberg parlait

de me faire voir le parc. Il est trop tard aujourd'hui, dit M.me de Luknau; il faut y consacrer au moins toute une matinée, et je ne suis pas fâchée de me ménager ce moyen d'attirer une seconde fois ma jeune voisine à Ranalt. Je lui dis que j'y viendrais souvent, si cela dépendait de moi, et que je demanderais la permission à ma cousine. « J'approuve bien, me dit-elle, cette délicatesse de ne vouloir former aucune liaison sans son aveu; mais je n'ai point de mérite à l'approuver, car je suis convaincue que M.me d'Arnheim ne s'opposera point à la nôtre. Je sais qu'elle a blâmé, tout en la respectant, l'inimitié héréditaire qui divise depuis si long-temps nos maisons. Son mari n'existant plus, j'aurais bravé ce préjugé à son retour, comme je l'ai fait à l'égard de M.me de Rosendall; mais le baron, de son vivant, s'est montré

l'ennemi personnel de mon malheureux père ; et, lors des changemens survenus dans notre famille, il s'est permis des inculpations outrageantes pour sa mémoire. J'ai lieu de croire que son neveu a partagé ses préventions ; j'attendrai donc que quelque circonstance favorable les ait détruites, et occasionne une réunion que je désire de toute mon ame. » Elle me fit entendre que cette circonstance pouvait ne pas se faire attendre encore bien long-temps, et que celle de notre rencontre était un agréable préliminaire. Je vis bien qu'elle faisait allusion à mon prochain mariage avec M. d'Arnheim, et que ce projet, que j'ai connu si tard, et que je voudrais pouvoir faire rentrer dans l'oubli, est déjà répandu dans toute la province, et considéré comme immanquable. Je rougis de dépit ; Mme de *Luknau s'y* trompa, car elle sourit. Je

pris alors congé d'elle, avec l'intention de la désabuser une autre fois, et de lui confier, lorsque nous nous connaîtrions davantage, toute la rigueur et tout l'embarras de ma situation. M. Brisberg me ramena auprès de ma bonne. J'étais impatiente de retourner au château, de raconter à ma cousine la rencontre que j'avais faite, et de solliciter la permission de cultiver mes nouveaux amis. M. Muller, qui était présent, voyant que le baron prenait un air mécontent, s'est hâté de dire qu'il était tout simple de me laisser jouir de la seule société que je puisse avoir dans le canton. Ce n'est pas, ma tante, que la ville soit fort éloignée, et l'on assure qu'il s'y trouve des personnes d'un excellent ton; mais le défunt baron ne voyait absolument personne; ma cousine a pris l'habitude de rester chez elle. Son neveu, qui sent

secrètement son insuffisance, fuit le monde par orgueil, et ne se plaît qu'à régner sur ses vassaux. Inguelina seule va toutes les semaines à la ville, où elle est de toutes les fêtes, de toutes les assemblées : elle revient à Arnheim nous faire de ces réunions des récits pleins de dédain et d'ironie ; ce qui n'empêche pas qu'elle n'y retourne deux jours après. Je ne lui envie point ce mouvement et ces plaisirs : quoique jusqu'à présent je ne me sois pas fort amusée au château d'Arnheim, je ne me déplairai sûrement jamais dans la vie la plus sédentaire, pourvu qu'elle soit occupée. Dans les commencemens, j'ai beaucoup lu, beaucoup écrit ; ensuite mes promenades m'ont distraite ; et maintenant que je puis espérer de posséder deux ou trois amis, je ne forme plus d'autres vœux, (c'est-à-dire, pour *tout le temps* que je dois encore rester

ici); car il n'y a pas jusqu'au vieux et gros baron auquel je ne me senté disposée à m'attacher. Peut-être que si vous lisiez cette lettre, vous craindriez un peu trop de prévention et d'enthousiasme de ma part : non, ne le craignez point, j'étudierai mes nouvelles connaissances ; je ne les aimerai chaque jour qu'autant qu'elles mériteront d'être aimées. Mais si vous aviez vu la figure respectable de M. Brisberg, si vous aviez entendu la douce voix de M.me de Luknau, vous partageriez mon penchant pour eux. En m'accordant la permission que je lui demandais, ma cousine a dit qu'elle espérait que, puisque je trouvais tant d'amis dans le pays que j'habite, je regretterais moins ceux que j'ai laissés derrière moi. Voilà ce qui ne saurait être : quelqu'aimables que soient tous ceux que je pourrai connaître dans le cours de ma vie, jamais personne ne

remplacera dans mon cœur ni les protecteurs, ni les compagnons de mon enfance. . . . . . . Vous n'en doutez sûrement pas, ma tante, j'aurais trop de chagrin, si jamais vous en doutiez. Je vous quitte en ce moment pour aller au château de Ranalt ; mais votre image m'y suivra ; elle ne me quitte pas un instant.

Je suis donc allée hier à Ranalt. Je suis revenue ici assez tard : les heures avaient passé comme des minutes. J'ai trouvé les bâtimens et les jardins plus étendus et plus pittoresques encore qu'à Beau-Séjour. Les meubles y sont moins élégans, les fabriques moins multipliées ; mais on y trouve de plus grands effets ; la scène, dans ces montagnes, varie ecnore davantage que dans celles du Dauphiné, et les points de vue que l'on a ménagés de divers endroits du parc et *du château*, forment autant de tableaux

magiques. M. Brisberg m'a raconté, qu'autrefois le château de Ranalt présentait à peu près le même aspect que ceux de Rosendall et d'Arnheim ; mais le dernier propriétaire, mort depuis environ dix-huit mois, a tout abattu, tout recréé ; il n'a conservé qu'un bois épais, planté, en partie, par M.me de Lukenau et son frère, qui ont passé leur jeunesse à Ranalt, et qui s'étaient fait cette promenade dans l'intérieur de leurs tristes remparts : mais les remparts ayant été détruits, ce bois a été joint, par de nouvelles plantations à des bosquets naturels, et à des rochers qui se trouvent aujourd'hui faire partie du parc. Le comte de Ranalt avait vécu en Amérique ; il avait visité les déserts ; il avait même habité quelque temps parmi les sauvages. Il a fait reconstruire son château sur le modèle des plus belles maisons des Etats-Unis, et a mis à profit



tout ce qui pouvait, autour de sa demeure, lui retracer les terrains agrestes du Nouveau-Monde. Je ne vous parlerai point de l'accueil que m'a fait M.me de Lukmau. Nous avons d'abord un peu causé ; ensuite son mari, qui est la bonté même, et qui a un accès de goutte qui ne lui permet pas de marcher long-temps, nous a pressés d'aller voir le parc, et nous a bien recommandé de nous divertir, sans songer à lui. D'abord, autour du château, l'on trouve des arbustes et des fleurs en abondance : on s'enfonce peu à peu sous des ombrages plus épais, et l'on se trouve enfin au milieu d'un bois de cèdres, de frênes, de sorbiers et de mélèzes, dont les troncs sont si rapprochés et le feuillage si touffu, qu'en de certains endroits ils voilent entièrement la clarté du jour ; on serait tenté de se croire alors au sein de la forêt la *plus profonde*. Là, un torrent se précipite *au fond* d'un ravin, qu'on ne peut

franchir que sur un pont vacillant de lianes, et sur le bord de ce ravin s'élève une wigham, ou cabane d'écorce, construite probablement sur le modèle, de celle où le comte de Ranalt a reposé dans sa jeunesse. Son arc, ses flèches, et même sa peau d'original, sont encore suspendus sur un des côtés. Cet aspect est d'une vérité imposante et mélancolique. A quelque distance, en face de la wigham, le torrent disparaît entre des blocs de rochers. Ces rochers, couronnés de jeunes pins et d'épais buissons, s'étendent comme une muraille informe, bornent les pas, et interceptent entièrement la vue. Mais je découvris une petite porte pratiquée entre les rocs, et je m'en approchai machinalement Tout à coup je me sentis saisir par le bras : c'était M. Brisberg, qui me fit signe de me taire, et qui me ramena vers M.me de Luknau. Je restai toute surprise d'un mouvement si brusque et de cette apparence de mys-



tère. Je regardai M.me de Luknau ; elle me parut pâle : c'était peut-être l'obscurité du bois et le reflet du feuillage ; mais certainement elle était tremblante ; sa physionomie était altérée ; et je ne puis douter que cette petite porte ne cache un secret.... Je ne suis pas assez curieuse pour m'en inquiéter beaucoup. D'ailleurs, un secret qui concerne M.me de Luknau, et que respecte M. Brisberg, ne peut rien avoir de répréhensible ; seulement il pourrait être fort intéressant. Que peut-il donc y avoir derrière une porte, au milieu d'un jardin, ma tante ? Cela ne me regarde et ne m'occupe pas du tout. Enfin cette seconde visite à M.me de Lnknau m'a enchantée. J'ai trouvé, n'en doutez pas, cette amie plus âgée, cette amie raisonnable, tendre et désintéressée, que vous avez désirée pour moi. Nous avons formé des plans pour *nous* revoir à peu près tous les *jours*, *pour* dessiner, pour travaille

ensemble. Le château de Ranalt contient une bibliothèque choisie, composée presqu'également de livres français et allemands. Je vais me perfectionner dans ce dernier idiôme. J'étudierai la physique, la minéralogie, la botanique, avec M. Brisberg. J'entrevois tant de jouissances pour l'avenir, que je puis actuellement attendre patiemment l'arrivée de mon père, et l'époque de mon retour auprès de vous, qui sera toujours pour votre Caroline l'époque du parfait bonheur. Je sens qu'alors je donnerai des regrets sincères à mes aimables voisins : mais, je le répète, mes premiers amis auraient toujours la préférence, lors même que M. d'Arnheim n'existerait pas, et qu'il n'empoisonnerait pas par sa présence toutes les douceurs que cette contrée peut m'offrir. Adieu, ma tante ; il faut que je corrige et mette en ordre quel*ques papiers* que je veux montrer à *M. Brisberg.*

TABLE

DU TOME TRENTE-NEUVIÈME.

Pages

Evreux, Imprimerie d'ANCELLE fils.

ERRATA du Tome XXXIX des Enfans du Vieux-Château.

Page 67, ligne 18, au lieu de Marius, *lisez* Sylla.

Même page, ligne 21, au lieu de Sylla, *lisez* Marius.

LES ENFANS
DU VIEUX CHATEAU.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

TABLEAUX HISTORIQUES,

pouvant servir de complément

aux ENFANS DU VIEUX CHATEAU;

3 vol. in-18. Prix: 5 fr. — 6 fr. par la poste.

LES ENFANS DU VIEUX CHATEAU

LE MARIAGE DE CAROLINE,

OU

CAROLINE A SEIZE ANS;

Ouvrage destiné aux jeunes personnes du même âge.

Par M.me EMILIE MILLON JOURNEL.

TOME QUARANTIÈME.

SECONDE PARTIE.

PARIS,
Chez Mme V.e RENARD, Editeur, place des Victoires, n.o 12, et rue Caumartin, n.o 12.
1832.

[redacted]

LE MARIAGE

DE CAROLINE,

OU

CAROLINE A SEIZE ANS.

Caroline à M.me de Jonchère.

Arnheim.

PLUS je vais à Ranalt, ma chère tante, et plus je m'attache à ceux qui l'habitent. L'espèce de charme qui, au premier abord, attire vers M.me de Luknau, bien loin de de s'affaiblir, augmente encore à mesure qu'on la connaît mieux. Elle a sûrement un excellent ton : vous m'avez dit qu'il résultait, dans le langage comme dans les manières, d'un mélange

de noblesse et de simplicité, d'une sorte de prévenance et d'obligeance sans affectation, d'assurance sans hauteur, et d'enjouement sans pétulance. Telle est M.me de Luknau dans tous les momens de sa vie ; en sorte que la matûrité de sa raison ne sert qu'à rendre sa conversation plus intéressante ; et son air est si bienveillant, si naturel, qu'on l'aime en la respectant, et qu'on la respecte sans la craindre. Elle veut vous remplacer auprès de moi, c'est-à-dire, ma chère tante, autant que vous pouvez l'être ; et je reçois avec une extrême reconnaissance des soins auxquels je ne devais pas m'attendre, car je n'ai rien fait pour les mériter. Je ne suis pas la seule qui trouve à profiter dans la société de M.me de Luknau ; M.lle de Rosendall vient souvent la voir, moins souvent que moi cependant, parce qu'avant tout elle se *doit à sa* grand'mère. J'avais entendu

parler à Inguelina de M.lle de Rosendall comme d'une amie d'enfance : Micky m'a tout raconté. Le hasard les avait réunies dans une pension à Vienne ; elles étaient restées liées depuis cette époque, et elles se voyaient fréquemment à l'insu de leurs grands parens. M.me Muller, qui a nourri la sœur, tandis que son mari élevait le frère, avait pour Inguelina les mêmes faiblesses que M. Muller pour le baron ; elle procurait à Inguelina des clefs pour sortir furtivement du château, et elle lui a laissé ces clefs en mourant. Mais depuis que Micky connaît M.me de Luknau, elle a senti toute l'inconvenance de ce commerce clandestin ; elle a apprécié le caractère de sa première amie ; et, sans vouloir rompre avec elle, elle a refusé de la voir depuis son retour à Arnheim. Elle me témoigne un véritable intérêt. *Elle a su* par Inguelina qu'on veut me

faire épouser le baron, et elle m'a conseillé secrètement de n'en rien faire; elle m'a protesté qu'en le refusant, je ne courrais aucun risque, même pour ma fortune. Je n'envisage point quels risques je puis courir à cet égard; je crains seulement de perdre l'amitié de ma cousine, si elle est assez injuste pour la faire dépendre d'une soumission qui ferait mon éternel malheur. Je dis que M.lle de Rosendall m'a donné ce conseil secrètement, et comme à la dérobée: c'est que M.me de Luknau, à mon grand regret, s'est déclarée l'avocat de M. d'Arnheim. Les avantages qui pourraient résulter pour moi de cette union, lui semblent si considérables, qu'elle en parle avec une importance que je ne comprends pas. Avec tant de sensibilité et de délicatesse, comment un rang, une fortune peuvent-ils avoir tant de prix à ses yeux? *Peut-être* croit-elle devoir me parler

comme mon père ? Elle trouve admirable un expédient qui permet à la baronne de disposer de son héritage en faveur de sa propre famille, sans cependant en priver celle de son mari, à qui il devait appartenir : elle fait valoir les rapports d'intérêt, l'ordre politique, la loi naturelle, les convenances. . . . . Je crois que tout cela, comme elle le dit, se trouverait dans mon mariage avec M. d'Arnheim : oui, tout s'y trouverait, ma tante, hors le bonheur. Quand j'écoute M.me de Luknau, quand je relis la lettre de mon père, je voudrais pouvoir me résoudre à un engagement qu'elle approuve, à un engagement qu'il désire . . . Mais il me semble à moi que, s'ils ont raison, je n'ai pas tout à fait tort, lorsque je mets en balance, avec tous ces calculs, les rapports du caractère, de l'éducation, des sentimens. N'y a-t-il pas aussi une *loi naturelle*, qui veut que l'on chérisse

son mari par-dessus tout ? Les convenances n'exigent-elles pas que l'on ait à son tour quelque confiance dans l'attachement qu'on lui inspire, dans ses principes, dans son bon cœur ? Or, je suis parfaitement convaincue que M. d'Arnheim ne m'aime point ; il ne me recherche que parce qu'il me croit nécessaire pour assurer ses droits à la succession de sa tante, et quelle que je fusse, il me rechercherait avec la même opiniâtreté. Je sais qu'il est avide, violent, absolu : voilà ce que mon père et M.me de Luknau, qui ne le connaissent pas, ne s'imaginent ni l'un ni l'autre : ils croient du moins que je lui suis chère, qu'il attache son bonheur à cette union, tandis que c'est seulement sa fortune qui en dépend. Ah ! cette fortune est à lui ! c'est le bien de ses ancêtres ! je n'y prétendis jamais. Qu'il devienne plus sociable, plus attentif, qu'il rende ma cou-

sine heureuse, et qu'elle lui assure tout, j'y consens. N'étais-je pas assez riche au Vieux-Château? Que je passe ainsi ma vie tout entière! N'est-il pas vrai, ma tante, que mon père finira par concevoir ma répugnance et ma délicatesse? Il n'exigera point de la pauvre Caroline un sacrifice à la fois si révoltant et si douloureux! Vous m'avez assurée qu'il était sensible, que vous l'aimiez. . . . . Ah! nest-ce pas tous dire! vous l'aimez, ma tante, je n'ai rien à craindre de lui.

M.me de Luderville à M.me de Jonchère.

Paris.

JE suis bien malade, ma chère amie; vous le croirez sans peine, lorsque vous aurez appris le chagrin affreux auquel je suis en proie. Mon fils, mon Ajax, a disparu : il a pris diverses précautions pour nous persuader qu'il retourne en Hollande; il le dit même positivement dans une lettre qu'il a laissée pour nous, et où il nous conjure de lui pardonner sa fuite, dans les termes les plus tendres et les plus soumis. Mais ce ne peut être pour un motif aussi léger que la fantaisie de faire un voyage quelconque, qu'il s'est déterminé à avoir envers nous des torts si graves, et qu'il paraît lui-même *si bien* sentir. Ma chère amie, il est allé

dans le Tyrol, soyez-en sûre. Et que va-t-il y faire ? Je frémis des dangers qu'il peut y courir... M. de Luderville voulait aller après lui ; mais vous savez qu'il lui faut, pour voyager, une suite, un équipage : Ajax n'aurait pas eu de peine à lui échapper. Il fallait quelqu'un qui pût l'épier, le surprendre, et j'ai imaginé d'envoyer le bon Franc-Comtois qui l'a vu naître, et qui, s'il le rejoint, ne lui causera pas d'ombrage. Il emporte des lettres qui, je l'espère, feront quelqu'impression sur Ajax ; et Franc-Comtois doit nous avertir aussitôt qu'il l'aura découvert. Vous ne recevez plus de lettre de Caroline ; ainsi, je n'ai pas d'espoir d'avoir des nouvelles d'Ajax par cette voie : cependant, si vous en aviez, je vous en conjure, écrivez-le-moi. Je rends grâce au ciel de ce que votre beau-frère n'est pas dans le Tyrol ; car je *crains quelque* trait d'extravagance et

de témérité de la part d'Ajax. Je mets toute ma confiance dans la sagesse de Caroline. Puisse-t-il la trouver déjà mariée ! En vérité, j'ai perdu la tête, le repos, le bonheur. Auriez-vous jamais cru qu'un enfant aussi doux, aussi confiant, aussi attaché, nous aurait ainsi trahis, abandonnés ? Par quels horribles conseils a-t-il donc été perverti ! car je ne me persuaderai jamais que de lui-même il eût eu le courage de nous percer ainsi le cœur.

M.me de Jonchère à M. de Solignac.

Il m'est impossible, mon cher frère, de me contenir plus long-temps. J'ai supporté avec résignation le silence de Caroline; je me suis contentée des nouvelles que vous me donniez vous-même de sa santé, de ses amusemens, et des espérances que vous formiez de la voir bientôt tout à fait heureuse : mais j'ai des motifs particuliers pour croire que vous vous trompez, et pour concevoir à son sujet les plus vives inquiétudes ; chaque réflexion, chaque instant, les accroît encore. J'ai élevé votre enfant ; je vous soutiens qu'elle est la douceur et la raison même. L'éloignement où elle persiste pour un engagement qui vous convient, est tellement contraire à

de témérité de la part d'Ajax. Je mets toute ma confiance dans la sagesse de Caroline. Puisse-t-il la trouver déjà mariée ! En vérité, j'ai perdu la tête, le repos, le bonheur. Auriez-vous jamais cru qu'un enfant aussi doux, aussi confiant, aussi attaché, nous aurait ainsi trahis, abandonnés ? Par quels horribles conseils a-t-il donc été perverti ! car je ne me persuaderai jamais que de lui-même il eût eu le courage de nous percer ainsi le cœur.

M.me de Jonchère à M. de Solignac.

IL m'est impossible, mon cher frère, de me contenir plus long-temps. J'ai supporté avec résignation le silence de Caroline; je me suis contentée des nouvelles que vous me donniez vous-même de sa santé, de ses amusemens, et des espérances que vous formiez de la voir bientôt tout à fait heureuse : mais j'ai des motifs particuliers pour croire que vous vous trompez, et pour concevoir à son sujet les plus vives inquiétudes; chaque réflexion, chaque instant, les accroît encore. J'ai élevé votre enfant; je vous soutiens qu'elle est la douceur et la raison même. L'éloignement où elle persiste pour un engagement qui *vous convient*, est tellement contraire à

son caractère, qu'il faut bien que cet éloignement soit fondé. Ne repoussez donc plus les instances de votre fille, qui ne demande qu'à vous voir; allez juger vous-même du gendre que l'on vous a choisi, et qui, je vous l'avoue, ne me plaît pas plus qu'à elle. Je ne puis m'empêcher de croire que l'intérêt est son seul guide, et que s'il était bien sûr de pouvoir faire casser le testament de son oncle, il tiendrait beaucoup moins, et peut-être pas du tout, à la main de Caroline. Ce que vous considérez comme un acte de générosité, comme la preuve d'un caractère franc, conciliant et honnête, pourrait bien n'être qu'un artifice; car si le testament est valide, cet arrangement, qui vous enchante, n'est avantageux que pour lui. Au reste, il vaudrait mieux avoir à regretter un jour la fortune la plus brillante, qu'à se repentir de l'avoir achetée trop cher. Je

vous le répète, j'ai lieu de craindre que la situation de Caroline ne devienne embarrassante : elle pourra avoir à courir des dangers dont un mari ou un père pourraient seuls la préserver. Je ne puis m'expliquer davantage ; mais vous savez que je ne parle guère légèrement. Si donc on vous refuse un congé, tâchez de vous en passer pour une vingtaine de jours. Ne pouvez-vous faire croire que vous êtes tombé malade ? Si vous avez dans votre logement des gens intelligens et fidèles, ils refuseront votre porte, sous divers prétextes, à tous ceux qui se présenteront pour vous voir. Le chirurgien de votre régiment ne peut-il entrer dans votre confidence ? Vous êtes bien, je crois, avec votre colonel ; et, au pis aller, M. de Ludervill a du crédit ; je vous réponds du zèle qu'il mettra à vous justifier auprès du ministre. Allez marier votre fille, ou ramenez-la avec

vous ; promettez-moi seulement de lui porter un cœur vraiment paternel, rempli d'équité, de tendresse, et comptez sur la parole que je vous donne, que vous trouverez en elle toute la soumission que vous avez droit d'en attendre. Quand vous aurez jugé, décidé vous-même, Caroline ne saura plus balancer : mais songez qu'il s'agit de sa liberté, du bonheur de sa vie entière.... Songez qu'une responsabilité si terrible suffirait pour faire trembler même un étranger ! C'est sur cette image que je vous laisse, en vous assurant de mon amitié.

Jaqueline à Ajax.

L'ENFANT que vous avez chargé de votre billet, l'a remis fort heureusement à Verner : croyez que je partage au moins l'impatience que vous éprouvez de me voir ; mais nous ne pouvons nous rencontrer avant la nuit. Promenez-vous autour du château, remarquez bien la tour octogone ; c'est en face de celle-là qu'il faudra vous poster dans la soirée. Je vais vous dire comment, de temps immémorial, tout se passe au vieux manoir : au coucher du soleil, on lève la herse, et l'intendant, avec quatre lansquenets, va faire la ronde sur les remparts aussi sérieusement que si nous avions *toutes les* troupes de l'empire *autour de nous.* A huit heures et demie,

nous soupons ; à dix, on sonne le couvre-feu, toutes les lumières sont éteintes, et chacun dort ou doit dormir. C'est alors que Verner ira vous chercher ; il passera par une poterne dont j'ai la clef : vous descendrez par une échelle qu'il vous tiendra ; vous traverserez un souterrain, dont les degrés aboutissent dans un corps-de-logis où j'habite presque seule avec mes gens. Que ce petit voyage nocturne ne vous rebute pas ; je l'ai fait souvent moi-même, et je le ferais volontiers pour aller vous joindre, s'il ne fallait ensuite passer la nuit en plein champ. En attendant, ne faites rien qui démente votre costume de chasseur : parlez toujours allemand ou italien, et pour plus de sûreté, ne parlez guères. Buvez et fumez, si vous pouvez ; du reste, soyez tranquille, tout ira bien : l'amitié veille et agit pour vous.

Laïna, femme de chambre de M.[lle] d'Arnheim, à Mimine, femme de chambre de M.[lle] de Rosendall.

Il y a déjà plus de huit jours que je n'ai pu aller te voir, chère Mimine, et je prends le parti de t'écrire pour que tu ne t'en inquiètes point, car je serai peut-être long-temps encore avant de pouvoir sortir du château. Il se trame ici bien des choses, et l'on me fait jouer malgré moi un bien vilain rôle ; mais c'est Verner qui l'a voulu : il faut continuellement que je lui obéisse, sans consulter mon inclination, et il dit toujours que c'est pour mon bien. C'est plutot pour le sien, Mimine ; car c'est lui qui recueille toutes les libéralités de notre maitresse ; et *si j'avais* moins peur de mon frère, il y

a bien long-temps que je l'aurais quittée. Ce que je dis de Verner, n'est pas pour t'en dégoûter ; au contraire, je donnerais tout au monde pour voir terminer le mariage qu'il te promet depuis si long-temps : j'espère qu'alors tu adouciras son humeur, et que je serai plus heureuse. En attendant, je vais te raconter mes nouveaux ennuis. C'est au sujet de la jeune demoiselle dont je t'ai déjà parlé, que ma maîtresse et Verner ont tant méprisée dans l'origine, et qui est au moment d'épouser monseigneur. Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que la demoiselle ne veut pas y entendre ; car c'est une jeune personne toute naturelle, qui n'est ni orgueilleuse, ni intéressée : mais, comme de raison, ma maîtresse ne s'y fie pas : elle pourrait bien se raviser, c'est un parti qui en vaut la peine, et ma maîtresse se tourmente pour faire manquer ce mariage-là, comme elle a

fait manquer les deux autres ; mais ce n'est pas si aisé pour cette fois. Précédemment la baronne ne se souciait pas au fond de marier monseigneur, et de faire à cet égard aucun sacrifice ; mais à présent, c'est toute autre chose. M.lle Caroline est sa parente ; elle veut la garder auprès d'elle, et lui assurer tout son bien. Tu sais que ma maîtresse, au contraire, veut que toute la fortune aille au baron : elle dit qu'il est de complexion à mourir jeune, et que tout lui reviendra, s'il n'a pas d'enfans. Mais elle a un autre sujet encore d'en vouloir à M.lle Caroline : tu sais combien ma maîtresse a raffolé du comte de Ranalt, comment il l'a refusée, et comme quoi il est mort ? Nous pensions qu'après celui-là elle n'aimerait plus personne ; mais elle a rencontré à Paris un joli jeune homme, qui *sûrement* le lui aurait fait oublier, *si ce jeune* homme, précisément, n'a-

vait été amoureux de M.lle Caroline. Il l'était, que cela sautait aux yeux! Tu sens bien que M.lle Inguelina ne pardonne point à celle-ci d'avoir obtenu la préférence. Il est bien sûr qu'elle est beaucoup moins belle que M.lle Inguelina ; mais je conçois qu'avec le temps on aime encore mieux sa figure, parce qu'elle n'a l'air ni impérieux, ni évaporé, ni hardi. Elle n'a sûrement pas non plus tout l'esprit de ma maîtresse, car elle ne parle pas autant à beaucoup près ; mais on comprend tout ce qu'elle dit, et, pour mon compte, je trouve cela plus agréable et plus commode. Enfin, ils ont imaginé un complot bien noir, je t'assure : ils ont fait déserter le jeune homme de chez ses parens ; ils lui ont persuadé qu'il fallait qu'il enlevât M.lle Caroline de force ou de gré, afin de la brouiller avec la douairière et avec M. le baron. Juge de l'esclandre

que cela va faire ! M.lle Caroline a un père, vieux militaire, qui est capable, à ce qu'ils disent, de passer son épée à travers du corps du jeune homme, et même de sa fille, si elle forfait à son honneur : mais ils ont fait accroire à M. Ajax, qu'après cet éclat les deux familles n'auront rien de mieux à faire, ni rien de plus pressé que de les unir. Si cela arrive, et je le souhaite, ce ne pourra pas être du moins sans que la pauvre jeune personne ait bien des humiliations à souffrir. Mais c'est bien ce que veut ma maîtresse ; elle et Verner n'ont pitié de personne : témoin la malheureuse M.me Frank ! Imagine-toi, Mimine, que parce que la bonne femme les gênait, étant toujours avec M.lle Caroline, et que l'on n'aurait pu dire un mot à celle-ci pour l'instruire de l'arrivée de M. Ajax, ils ont trouvé moyen *de se débarrasser* d'elle, en frottant avec

je ne sais quoi de glissant les quatre marches qu'il faut descendre pour passer de l'appartement de M.lle Caroline dans la chambre de la bonne. Il est arrivé que, le même soir, quand celle-ci a voulu s'aller coucher, elle est tombée sur les degrés; et comme elle est grasse et pesante, elle s'est cassé la jambe. Tout le château a bientôt retenti des cris de M.lle Caroline. Nous sommes tous accourus ; nous l'avons trouvée presqu'en chemise et tout en pleurs, qui s'efforçait de soutenir sa bonne, et de lui faire respirer des odeurs, car la pauvre femme s'était trouvée mal. M. Muller a envoyé bien vîte un lansquenet à la ville, chercher un chirurgien. On a porté la malheureuse Frank dans son lit ; et comme M.lle Caroline ne voulait pas la quitter, on lui en a dressé un autre à côté de celui de M.me Frank. La douairière a dit *qu'il* fallait chercher une fille pour ser-

vir M.lle Caroline et soigner sa bonne, et tout de suite ma maîtresse m'a offerte, disant qu'elle avait rarement besoin de moi, parce que sa française suffit à tout, tandis qu'au fond, c'est moi qui fais presque tout l'ouvrage; mais il lui importait de me placer auprès de M.lle Caroline, afin de seconder ses intrigues. Il m'a été ordonné de m'insinuer dans les bonnes grâces de ma nouvelle maîtresse, de lui faire de fausses confidences pour lui monter la tête, de lui dire que mon frère me contrarie dans mes inclinations, et que je vais m'enfuir avec une jeune paysan du village. On pense bien que Mademoiselle commencera par se récrier contre ce projet; mais je dois lui prouver clair comme le jour que c'est en pareil cas ce que l'on a de mieux à faire. Je devais aussi, en allant à la promenade, détourner Hen-*drik, qui,* comme tu sais, est incapable

de me refuser jamais rien, et M. Ajax aurait rejoint M.lle Caroline ; il l'aurait pressée, décidée, et emmenée à une chaise de poste que Verner doit tenir cachée derrière les rochers : mais rien encore n'a réussi comme ils y avaient compté Pendant les premiers jours, Mademoiselle n'a pas voulu quitter sa bonne ; il a fallu que celle-ci la priât à mains jointes de retourner au château de Ranalt comme à son ordinaire. Alors M.lle Caroline, qui est fort scrupuleuse, s'est avisée de penser qu'il n'était pas convenable qu'elle se mît en route avec une jeune fille comme moi : elle a écrit à M. Brisberg, qui est venu et vient encore tous les jours la prendre à la porte même du château, où il la reconduit de même, et durant ce temps, je reste pour soigner la bonne. Tu sens combien ils sont outrés de voir ainsi déjouer tous leurs complots. Pour moi, je n'en suis

pas fâchée. M.lle Caroline ne mérite pas qu'on lui fasse de la peine : je suis bien sûre qu'elle n'en a jamais fait à personne. Elle n'est pas très-familière avec nous, mais elle est honnête pour tout le monde, particulièrement pour ceux qu'elle croit malheureux ; et depuis huit jours que je la sers, elle ne m'a pas dit une parole désobligeante ; et moi qui n'y suis point accoutumée, je me crois en paradis. Pour notre intérêt à tous, il serait à désirer que la baronnie lui appartînt quelque jour ; et c'est bien malgré moi que je cherche à remplir les intentions de ma maîtresse. Mais voilà une longue lettre, Mimine, et qui m'a tenue bien long-temps. Tu sais que je n'écris pas très-couramment. Par bonheur que M.me Frank dort depuis plus de trois heures. Je vais charger Hendrik de te porter ce gros paquet : c'est un excellent *garçon qui* se mettrait au feu pour moi.

Il est un peu simple, et je l'avais oublié; oh! oui, je l'avais oublié tout à fait à Paris. . . . Heureusement qu'il ne s'en doute pas; et comme il est le filleul de M.me Frank et le domestique de M.lle Caroline, si celle-ci devient la dame du château, il pourra faire un bon parti. Adieu donc, Mimine; je t'embrasse comme je t'aime.

Laïna à Mimine.

Ils ne réussiront pas, Mimine, c'est moi qui te le dis; et à présent je la connais mieux qu'eux. D'abord, il n'y a plus d'espoir de la surprendre à la promenade; et quant aux petites historiettes que l'on m'a ordonné de lui faire, il faudrait saisir les momens où elle n'est pas auprès de sa bonne, et ces momens sont bien rares; et puis elle a quelque chose de si posé, que, malgré la conformité d'âge, je ne me sens pas à mon aise avec elle: vingt fois j'ai ouvert la bouche, vingt fois je l'ai refermée. Depuis trois jours je tiens dans mon corset une lettre de M. Ajax pour la lui remettre: j'y porte souvent la main; mais *quand je vais pour* la lui présenter, elle

me regarde en face, c'est comme un fait exprès, et il me semble que ce regard me reproche mon mauvais dessein. D'ailleurs, je suis bien sûre qu'elle ne la recevrait pas; et si je la pose sur sa table, comme Verner me le conseille, elle est capable d'en parler à sa bonne. On saura que c'est moi qui m'en suis chargée, et ma maîteesse et Verner feront si bien, que ce sera moi seule qui en aurai tout le tort. Tout ce que je dirais contre eux, ils le traiteraient de mensonge. Mademoiselle Inguelina m'accablerait d'injures, et mon frère m'étranglerait peut-être. Je vois bien qu'il faudra qu'on l'enlève sans qu'elle y consente; mais c'est offenser Dieu que de lui vouloir du mal, et ils en seront punis tôt ou tard. Elle a toute la raison d'une personne de quarante ans, et c'est un charme de l'entendre causer avec sa *bonne*. *En* attendant, ils font tout ce

qu'ils peuvent pour lui tourner l'esprit : ils placent de tous côtés sur son passage de gros bouquets de roses blanches ; et tu sauras que c'est la fleur favorite de M.lle Caroline et de M. Ajax. La nuit dernière, il a joué, de l'autre côté du fossé, sur une flûte tyrolienne, tous les airs qu'ils chantaient ensemble dans leur pays. J'espère qu'elle aura trop bien dormi pour les entendre. Adieu, Mimine, fais des vœux contre les méchans.

Laïna à Mimine.

Je ne sais plus où j'en suis, Mimine. Quelle journée nous avons passée ! Ce matin, la douairière a fait appeler M.lle Caroline, pour lui dire qu'elle avait reçu tous les pouvoirs de M. de Solignac, qu'elle avait fait dresser le contrat, publier les bans à la paroisse, et qu'elle serait mariée avant trois jours. M.lle Caroline est restée d'abord toute interdite ; et puis, comme si elle avait perdu la tête, elle a pris sa course, et s'est enfuie du château. On a couru après elle ; mais comme elle est aussi légère qu'un oiseau, on l'a bientôt perdue de vue. M. Muller est allé jusqu'à Ranalt, où il ne doutait pas qu'elle ne se fût réfugiée, et les domestiques lui ont dit d'abord que M.me



de Luknau était à la promenade depuis long-temps, et qu'ils n'avaient point vu M.lle Caroline; mais comme il s'entêtait à dire qu'elle était dans le château, ils l'ont laissé entrer au salon, où il n'a trouvé que le vieux baron et M. Brisberg qui jouaient tranquillement aux échecs. Ils ont paru forts surpris et fort inquiets, quand M. Muller leur a raconté la fuite de M.lle Caroline; et sur ce qu'ils lui ont dit aussi qu'elle n'avait pas paru à Ranalt, l'intendant s'est emporté, jusqu'à dire que son maître se ferait bien rendre sa future. Alors le vieux baron, qui n'est pas endurant, l'a fait mettre à la porte, et il est revenu furieux. M. d'Arnhein n'a pas voulu aller la réclamer lui-même; et la douairière, après bien des débats, se disposait à monter en voiture pour y aller en personne, lorsqu'on l'a vue revenir d'elle-même avec *cet air doux* et tranquille qu'elle a d'or-

dinaire. Elle était bien loin de s'attendre à l'accueil qu'on lui a fait. Pauvre victime ! on l'a traitée comme une criminelle ; on l'a accusée d'avoir été chercher M.me de Luknau pour l'accompagner en France, et de ne revenir au château que pour emporter furtivement ses effets. Monseigneur a dit qu'elle serait punie comme une petite fille, une méchante enfant, si elle ne consentait à l'épouser tout de suite ; et comme elle l'a refusé avec courage, le croiras tu, Mimine ! il l'a fait emmener, il l'a fait conduire dans le caveau de la baronne Paulina ; et à l'heure qu'il est, elle se trouve tête à tête avec le tombeau, avec le revenant, oui, avec le revenant ! car si mon frère l'a contrefait en dernier lieu, il n'en est pas moins avéré que M.lle Paulina est revenue plus d'une fois dans l'ancien temps. Mais ce n'est pas-là *peut-être* le plus grand risque qu'elle ait

à courir. Tu sais que cette poterne dont ma maîtresse a la clef, répond précisément au caveau de Paulina ; eh bien ! Mimine, mon frère, voyant que je jetais les hauts cris, m'a dit, pour me consoler, que M.lle Caroline n'y resterait pas long-temps ; qu'il allait porter à M. Ajax la clef de la poterne, qu'ils l'enlèveraient cette nuit, et que M. Muller, qui avait donné le conseil de l'enfermer dans cet endroit, n'aurait pas pu mieux faire quand il aurait voulu servir leurs projets ; qu'il serait bien attrapé le lendemain, quand il ne trouverait plus sa prisonnière, et que l'on dirait que le revenant lui aurait ouvert les portes. Je n'ai pu me retenir : je l'ai appelé scélérat ; j'ai dit que j'allais courir à mon tour à Ranalt pour avertir M.me de Luknau, afin qu'elle protégeât sa jeune amie. Il m'a rudement frappée, *et m'a avertie que* si quelque chose se

découvrait, je ne périrais que de sa main.
Je suis restée indécise pendant bien long-temps, chère Mimine : cependant je me suis décidée à partir, pour ne plus remettre le pied dans le vieux manoir. Je serais restée à Ranalt, où M.me de Luknau m'aurait protégée ; mais quand j'ai voulu franchir la porte, les sentinelles m'ont repoussée : mon frère m'avait déjà consignée, et je suis prisonnière comme M.lle Caroline, à peu de chose près. Peu de chose, Mimine ! oh mon Dieu ! ai-je bien pu m'exprimer ainsi ! tandis que la pauvre demoiselle est seule, dans l'obscurité, et côte à côte avec les morts ! Je suis restée à pleurer ; je ne savais que faire. Parler à M.me Frank, à la baronne, c'est impossible ; tant que je suis là près de mon frère, je n'ose pas dire un mot. Mais il m'est venu une idée, c'est que tu dise tout à M.lle Ro-*sendall*, et celle-ci à M.me de Luknau.



Elles aiment toutes les deux M.lle Caroline, et elles aviseront ensemble aux moyens de la sauver. Je sais que ce moyen sera bien long : elles ne pourront rien faire avant demain, et c'est cette nuit que M. Ajax.... En voici bien une autre, chère Mimine ! tandis que je t'écrivais, l'heure s'est avancée : je viens de voir baisser la herse ; Hendrik ne pourra te porter ma lettre que demain matin. Ah ! pourtant si j'avais su mieux écrire, ou du moins plus vîte... Malheureuse que je suis ! je passerai à pleurer la nuit tout entière. Je ne puis pas retourner auprès de M.me Frank ; il faudrait lui dire la cause de mon désespoir, et tout serait perdu pour moi. Je vais lui envoyer Nancy, avec défense de lui parler de l'emprisonnement de M.lle Caroline ; il y aurait de quoi tuer cette pauvre femme. Je vais fermer cette *lettre, la donner* à Hendrik, lui recom-

mander de te la porter au point du jour. Mais, hélas! sera-t-il temps de sauver cet ange, contre lequel tous les démons sont déchaînés? Combien cette nuit peut lui être fatale! M. Ajax! les ténèbres, le revenant! comment veux-tu qu'elle y résiste!

Caroline à M.me de Jonchère.

Hambourg.

CETTE date va vous surprendre, ma bien-aimée tante, quoique ce soit à vous, en grande partie, que je doive le bonheur d'avoir quitté le château d'Arnheim. Je ne puis aujourd'hui vous rendre compte des événemens qui ont précédé mon départ. J'arrive à l'instant même, et je meurs de fatigue. Qu'il vous suffise de savoir que je suis hors de tout danger, que je n'épouserai jamais M. le baron, que je suis heureuse, parfaitement heureuse, puisque je suis avec mon père. Je m'occuperai un peu plus tard de tous les détails que vous désirez sans doute, mais qui vous feront *frémir.*

Caroline à M.me de Jonchère.

Hambourg.

QUELLE narration j'ai à vous faire, ma chère tante ! Ce ne sera pas l'ouvrage d'un jour ; mais vous lirez avec intérêt tout ce qui concerne votre Caroline. Que les derniers momens que j'ai passés à Arnheim ont été orageux ! Leur souvenir porte encore une sorte de terreur dans mon ame Vous savez avec quelle confiance j'attendais mon père ? Persuadée de son affection pour moi, persuadée que M. d'Arnheim ne pouvait manquer de faire sur lui une impression tres-défavorable, je ne redoutais d'autre malheur dans l'avenir que

celui de perdre pour un temps les bontés de ma cousine. Tout d'un coup, un matin, je suis appelée de sa part ; elle me remet une lettre, des papiers..... Et quelle lettre, ma tante ! Mon père ordonnait, menaçait... Le contrat était là ; ma cousine me pressait de signer : mon trouble, mon désespoir ont été portés à leur comble. Dans le désordre de mes esprits, l'image de l'unique amie qui fût à ma portée vint naturellement s'offrir à moi, et je partis comme un trait, pour aller me jeter dans ses bras, comme dans mon dernier refuge. Comment je fis le trajet, je n'en sais rien ; j'étais poursuivie, je ne le voyais pas, et le hasard seul me déroba aux yeux de mes persécuteurs. J'aperçus à travers la grille M.me de Luknau qui se promenait dans le jardin ; la grille était entr'ouverte, j'entrai brusquement, et je *ne revins à moi*-même que lorsqu'un dé-

luge de larmes eut soulagé mon cœur.
Je me trouvai appuyée sur le sein de
cette tendre amie : elle m'avait atti-
rée dans le bois, sur un banc, et sur les
confins du désert : elle m'accablait de
questions ; je ne pus lui répondre qu'en
articulant avec effort le nom odieux du
baron. La douleur avait exalté mon ame :
celle de M.me de Luknau ne pouvait y
être insensible. Elle se leva ; elle me dit
de la suivre, et nous nous enfonçâmes
dans la forêt. En passant devant la wig-
ham du comte de Ranalt, je conçus alors
qu'il était possible, comme on l'a dit,
qu'au milieu même de son château et de
son opulence, il ait regretté les jours li-
bres et paisibles passés sous cet abri sau-
vage. M.me de Luknau, à ma grande
surprise, me conduisit vers cette petite
porte, à laquelle depuis long-temps je
ne songeais plus : prête à l'ouvrir, elle
s'arrêta, et se retourna vers moi. J'es-

suyai mes pleurs, je la regardai en silence ; je ne pouvais comprendre ni son dessein, ni ce qui se passait en elle. Caroline, me dit-elle, chère Caroline, une douleur si vive, une opposition si constante aux vœux de votre famille, ne peuvent provenir des faibles motifs que jusqu'ici vous avez fait valoir. Si votre tante, en ce moment décisif, vous commandait de faire un examen sévère de tous les replis de votre cœur ; si, après avoir été de bonne foi avec vous-même, elle vous demandait de l'être enfin avec elle, que lui diriez-vous ?... Ce ton m'en imposa ; je tressaillis ; je me sentis interdite, et je conçois que M.me de Luknau a dû me supposer coupable. « Viens, a-t-elle repris, en poussant la porte mystérieuse ; et si quelque comparaison séduisante, si quelque attrait funeste, plus puissans que ta raison, *agissent en ce* moment sur ton cœur,

suis-moi ; viens, sois témoin des tristes effets des passions, avant de leur livrer ton âme.... Pour te préserver de leurs ravages, je ferai ce que je n'ai fait encore pour personne : je te dévoilerai tous mes secrets. » Je la suivis derrière les rochers, et je me trouvai transportée, comme par enchantement, du sein des bois et d'un désert agreste, dans un petit vallon digne d'être décrit par les poëtes. Là, le torrent qui bouillonnait en sortant du milieu des rocs, prenait un cours riant et paisible ; des arbustes flexibles, et d'une verdure fraîche et tendre, contrastaient avec la cime des cèdres et des cyprès qui couronnaient cette enceinte. Un berceau irrégulier, couvert d'une multitude de fleurs, occupait le centre de ce vallon : un silence profond nous environnait. M.me de Luknau saisit ma main, et me montra sous le berceau un autel de gazon surmonté



d'une urne cinéraire en marbre noir. Sur cette urne étaient gravés ces mots : « *Stephen et le repentir.* » M.me de Luknau éprouvait comme des mouvemens convulsifs : elle s'éloigna précipitamment, en m'entraînant après elle ; elle referma la porte, et se laissa tomber sur un banc. Une teinte d'horreur et de désespoir s'était répandue sur ses traits ; mais bientôt son beau visage reprit sa douceur accoutumée. Nous nous éloignâmes de nouveau ; nous revînmes au grand jour. Alors elle parut tout à fait calmée ; elle m'embrassa étroitement, et, d'une voix plus touchante encore qu'à l'ordinaire : « Vous l'avez vu, chère Caroline, me dit-elle, ce monument qui renferme une victime immolée de ses propres mains dans tout l'éclat de la jeunesse et de la fortune. Et moi, dont cet homme a long-temps troublé la vie, j'ai *su dompter les* passions auxquelles il

s'est abandonné sans défense. J'habite ; heureuse et tranquille, si proche de son tombeau ! . . . . . Caroline, j'ai acquis le droit de parler raison, le droit de prescrire des sacrifices : écoutez-moi, vous serez enfin convaincue que, quels que soient les penchans et les révoltes d'un cœur sensible, on peut toujours s'en rendre maître ; que l'on peut se créer à soi-même son sort et son bonheur, et jouir au fond de sa conscience du fruit des combats que l'on a livrés. »

Ce ne serait rien du tout, ma tante, que de vous raconter moi-même, et succinctement, l'histoire de M.me de Luknau. Les événemens qui la composent ne sont pas ce qui la rend plus particulièrement intéressante. C'est surtout son ame que je voudrais vous faire connaître, et c'est par M.me de Luknau elle-même qu'il faudrait que ces événemens vous fussent racontés. Son récit, ses expres-

sions, sont encore gravés dans ma mémoire : je crois pouvoir vous les transmettre avec assez d'exactitude ; je vais l'essayer du moins.

Histoire de M.me de Lukneu.

MA chère Caroline, me dit-elle, ce vallon que vous venez de voir n'a pas toujours fait partie du parc. A l'époque où je suis née, le château de Ranalt ressemblait parfaitement à celui de votre cousine, et alors il n'appartenait pas à mon père ; mon oncle en était possesseur. Il venait, malgré son âge avancé, de contracter un mariage qui avait fort affecté mon père, auquel il avait toujours promis qu'il le ferait son héritier. La naissance d'un fils qui coûta la vie à sa mère, acheva de renverser ses espérances. Mais cet enfant ne lui fit pas long-temps ombrage : à peine âgé d'un an, il fut apporté par sa nourrice sur le mur du fossé que traversait alors le torrent ; en se débattant entre les bras de cette femme, il

lui échappa et tomba dans l'eau. Les cris de la nourrice attirèrent tous les domestiques ; on plongea dans les fossés, qui étaient très-profonds ; on les vida même, et l'on ne retira que le hochet et le bourrelet de l'enfant : on ne put retrouver son corps ; on supposa qu'il avait été entraîné jusqu'au-delà du ravin. La nourrice, craignant d'être punie, avait disparu durant toutes ces perquisitions, et on ne l'a jamais revue. Cette triste catastrophe abrégea probablement les jours de mon oncle, qui était resté, d'ailleurs, fort languissant depuis la mort de sa femme. Il mourut, et mon père entra naturellement en possession, après lui, des titres et des biens de la maison des comtes de Ranalt.

Mon père, qui avait habité constamment cette province tant que sa famille avait vécu, la prit en aversion, après y avoir perdu successivement sa femme,

sa belle-sœur, son neveu et son frère : il alla s'établir à Vienne, et n'en sortit plus. Il nous laissa, mon frère et moi, au château, avec quelques vieux domestiques, sous la direction de M. Brisberg, notre aumônier, qui avait dû être le précepteur de mon cousin, et qui devint alors celui de mon frère, de mon cher et malheureux Adolphe . . . .

C'est donc ici, ma chère Caroline, que j'ai passé non-seulement mon enfance, mais les plus beaux jours de ma jeunesse : c'était une solitude ; un exil, et je ne m'en doutais pas. M. Brisberg avait tout mon respect ; mon frère toute mon affection. Le premier mettait tous ses soins à nous faire chérir notre retraite; il variait assez nos occupations pour en écarter l'ennui. Il m'avait associée à la plupart des études de mon frère, et même à quelques-uns de ses amusemens : nous montions à cheval ensemble ; nous nous



occupions des embellissemens de notre demeure, et j'ai planté ou cultivé de mes mains quelques-uns de ces arbres dont on a depuis tiré un si heureux parti. Lorsque mon frère eut vingt ans, il obtint de mon père la permission de se montrer à la ville, et d'y faire des liaisons, sous la condition expresse de n'amener jamais aucun de ses amis au château. N'ayant auprès de moi qu'une vieille gouvenante, qui n'avait que le rang de domestique, je ne pouvais guère, avec bienséance, rendre ni recevoir de visites. Je n'en désirais pas; seulement les courses fréquentes de mon frère m'affligeaient parce qu'elles nous séparaient: je trouvais que nous étions si bien ensemble, que je ne concevais pas le désir qu'il avait eu de se répandre, et le plaisir qu'il y goûtait.

Je n'avais pas dix-huit ans, lorsqu'un *voyage que M.* Brisberg fut obligé de

faire à Vienne, mit le comble à mes privations. Je perdis pour quelque temps ma société la plus fidèle, le guide des mes travaux et de mes délassemens. D'abord, Adolphe eut la complaisance de rester plus assidûment au château ; mais je vis bientôt que c'était un sacrifice, et dès lors ce ne fut plus un plaisir pour moi. Je l'exhortai à recommencer ses courses à la ville ; je m'en dédommageai comme je pus, soit dans mon intérieur, soit dans de longues promenades dans la campagne, où j'étais escortée par le bon Pitre, qui était déjà vieux alors, mais qui vit encore, et que vous connaissez. Il était extrêmement poltron ; je m'amusais à exercer sa patience, à lui causer mille frayeurs, en faisant manéger et galoper mon cheval. Celui qu'il montait, sage et circonspect comme lui-même, ne pouvait pas me suivre dans les sentiers raboteux. Vous avez vu



que le petit vallon est masqué de toutes parts par des rochers inaccessibles ; on n'y parvenait alors que par un défilé que je n'avais point encore aperçu. Un jour je m'y engageai. Pitre n'osa me suivre et se mit à crier. Sa terreur m'animait encore : je surmontai toutes les difficultés, et je découvris un berceau.... pareil à celui que vous venez d'admirer. Je mis pied à terre pour l'examiner. Au lieu du monument funèbre on y voyait alors un lit de gazon, et tout autour des festons de fleurs figuraient, en s'entrelaçant, le nom d'Elwige... Au même instant un petit berger se précipite du haut des rocs, en s'écriant : Bon Dieu ! c'est elle !... et il vient tomber à mes pieds en palpitant. Il appuie sa tête, sa poitrine haletante, sur mes genoux. Je veux le repousser, me lever ; il m'arrête : *non, non, dit-il*, en tournant vers moi *des traits charmans* et des yeux remplis

d'un feu si doux ; oh ! non, non, laisse-moi ! c'est peut-être la fin de ma vie, ne la trouble pas. Sais-tu qui je suis, Elwige ? Rien, qu'un pauvre petit berger. Stephen est mon nom ; je suis orphelin, la pitié seule veille sur mes jours ; mais qu'importe ! Je vous ai vue, et je me suis dit à moi-même : à qui est-il défendu d'aimer ? Pendant l'hiver, mon cœur fut bien malade ; il bondissait à l'aspect de ces murs dont vous ne sortiez plus. Un jour pourtant je vous vis traverser la cour ; je restai le visage collé contre la grille. Le soir, on me rapporta sans connaissance chez le fermier ; j'étais glacé.... mais mon cœur battait encore ; il battait, parce que je vous avais vue. Je chercherai, me dis-je, un endroit solitaire, où je pourrai ne m'occuper que d'elle, et sans que mon secret soit soupçonné. J'ai trouvé ce vallon, où j'amène *mon troupeau*. J'ai retracé partout vo-

tre nom, et je le répète à chaque instant.... Retire-toi, lui dis-je, en l'éloignant par un nouvel effort; à quoi te sert de répéter mon nom, de nourrir ces idées extravagantes, et dont je me trouve offensée? Oublie-moi, petit malheureux... Petit malheureux! répéta Stephen en tressaillant. Il releva la tête, s'écarta un peu, et j'eus la liberté de me lever, de remonter à cheval. Il restait à genoux, immobile, attéré, et murmurant encore ces mots qui l'avaient indigné....: Petit malheureux!...

Je rejoignis le vieux Pitre, et n'écoutai pas ses reproches. Sa voix bourdonnait à mes oreilles; la voix séduisante de Stephen retentissait encore dans mon cœur. Je rentrai au château, pensive et agitée. Moi, qui m'étais accoutumée dès l'enfance à ne pas rester un moment oisive, de tout le jour il me fut impossible de m'appliquer, ni de m'intéresser à

rien. Je me couchai de bonne heure, et je ne pus dormir. Le lendemain, mon frère revint, et me trouva changée. Pitre lui porta ses plaintes. Mon frère se persuada que, dans l'intervalle où j'avais quitté Pitre, j'étais tombée, et ne voulais pas en faire l'aveu. Ses questions m'embarassèrent. Il redoubla ses instances, et n'ayant jamais rien dissimulé de ma vie, je finis par lui dire toute la vérité. Le délire de ce jeune homme m'avait touchée; l'impression qu'il m'avait faite n'était, dans mon opinion, qu'une juste pitié. Mon frère jugea plus sévèrement et de Stephen et de moi. La colère brilla dans ses yeux : tant d'intérêt est déplacé, me dit-il, vis-à-vis d'un jeune téméraire qui mérite d'être puni. Il me quitta sur-le-champ, et me laissa, non moins confuse qu'alarmée. Je me rappelais à peine d'avoir vu mon père : *M. Brisberg* m'avait toujours parlé avec

égard ; Adolphe, jusqu'à ce jour, avec tendresse : pour la première fois, il me faisait sentir la supériorité que son âge et son sexe lui donnaient sur moi. En lui ouvrant mon cœur, j'avais cru m'adresser seulement à un ami ; j'étais tout étourdie d'avoir trouvé un mentor rigide, et même ombrageux. Le sort de Stephen me fit trembler : je me reprochai de l'avoir trahi, en quelque manière même dénoncé. Je me demandai quel châtiment on allait lui infliger ; et d'avance mes larmes coulèrent pour les maux qu'il allait souffrir. L'idée de les avoir attirés sur lui excita mes remords, mon attendrissement ; et peut-être jamais ne m'eût-il été si cher, si mon frère, au lieu de traiter avec indifférence son égarement et son audace, ne les avait châtiés avec rigueur. A son retour, il vit que j'avais pleuré : il se composa, il vint m'embrasser, s'ex-

cusa de m'avoir parlé avec un peu de rudesse, convint que l'innocence et la solitude dans lesquelles j'avais vécu avaient dû m'empêcher de voir cette petite aventure sous son véritable jour. Il loua ma franchise envers lui ; il ajouta : ne pense plus à ce petit malheureux... (et ce mot vibra jusqu'au fond de mon ame) ; tu ne le reverras pas, et nous en avons parlé, j'espère, pour la dernière fois de la vie.

Je ne répliquai rien. Je repris mes occupations ordinaires. Je me contraignis pour montrer à mon frère un air serein ; mais le fond de mon cœur n'était pas tranquille. Je ne devais plus revoir Stephen... Que lui était-il donc arrivé ? Où avait-il été conduit ? Ah ! mon indiscrétion l'avait perdu, et l'infortuné devait accuser, maudire celle qu'il avait tant aimée ! Je passai quelques jours, dévorée d'impatience, d'inquiétude, à épier un



instant favorable pour m'échapper. Mon frère ne retournait plus à la ville. Enfin, je profitai d'un moment où je le croyais occupé : je courus seule au vallon. . . . Caroline, il était désert ! le berceau était rompu, le banc renversé ; les fleurs et le feuillage jonchaient la terre. Je sentis mon cœur se fendre, je me baissai pour ramaser une rose à demi-flétrie : je me sentis retenir par le bras ; je me retournai. . . . c'était mon frère.

Oh ! qu'avez-vous fait ? lui dis-je d'une voix tremblante. — Mon devoir, répondit-il ; faites le vôtre, et suivez-moi. J'obéis, et quand nous fûmes hors du vallon : Elwige, me dit-il, malheur à la femme qui n'a pas la sagesse de mettre entre elle et son amant toute la distance qui dépend d'elle ; qui laisse à son imagination, à sa vanité, à sa bonté même, le temps et les moyens de s'émouvoir ! *Je crois à la* vertu, sans doute ; mais

c'est à la prudence d'éviter à la vertu des combats pénibles. Pour qu'un homme devienne dangereux, il n'est pas toujours nécessaire qu'il soit le plus distingué, ni même, en apparence, le plus aimable. L'amour farouche et sauvage a quelquefois son éloquence ; l'amour humble et timide, ses séductions ; et l'on ne saurait calculer l'attrait que peut avoir, dans sa simplicité, dans son insuffisance, celui dont on peut dire, comme du petit Stephen... il ne sait qu'aimer ! Je le répète, l'absence est un préservatif presque certain ; et souvent, avec le temps, on s'étonne d'avoir attaché tant de prix à des qualités, à des sentimens dont elle a détruit le prestige C'est ce moyen si salutaire que mon affection a dû employer pour toi : mais cependant, si c'est l'humanité qui te parle en faveur de ce petit *pâtre*, rassure-toi sur son sort ; c'est



Brisberg que j'en ai rendu l'arbitre ; c'est à lui que je l'ai fait conduire.

L'austérité, je dirai même l'amertume de ces maximes, ne m'empêchèrent point d'en apprécier la justesse. Je m'efforçai de savoir gré à mon frère des soins empressés qu'il avait pris ; je les secondai de mon mieux, en écartant rigoureusement l'image du berceau et celle du petit berger. Je m'exerçai à passer avec tranquillité devant le défilé qui conduisait au vallon, et je n'y rentrai jamais. M. Brisberg revint ; il ne me dit pas un mot de cette aventure : je ne lui en parlai point ; je ne fis pas la moindre tentative pour savoir ce qu'était devenu Stephen. Contente de moi-même, satisfaite de l'estime que me témoignait mon frère, confiante dans la sensibilité de M. Brisberg qui ne lui aurait pas permis de faire un malheureux, je finis par me féliciter en quelque *sorte* du parti qu'Adolphe avait

pris ; et, conformément à ce qu'il m'avait annoncé, je m'étonnai quelquefois d'avoir été si sensible à l'hommage d'un enfant que je ne connaissais pas ; je m'étonnais chaque jour de m'en souvenir encore.

Quelques années s'écoulèrent. Un exprès envoyé de Vienne nous apprit que mon père était fort malade, et demandait à nous voir. Nous partîmes sur-le-champ. M. Brisberg surtout paraissait singulièrement empressé ; et une fois arrivé à Vienne, il ne quitta plus le chevet du comte. Le baron de Luknau, qui était depuis douze ou quinze ans l'intime ami de mon père, se plaignit quelquefois que ces entretiens affaiblissaient le malade, qu'ils lui causaient de vives agitations. Vous savez du reste combien il est bon et aimant, et vous pouvez juger de quelle manière il reçut la recommandation que mon père lui fit, en expirant,



de ne jamais nous abandonner mon frère et moi.

M. Brisberg nous ramena au château. Peu après, M. de Luknau vint nous y joindre. Je ne concevais rien à l'espèce de froideur qui semblait régner entre ces deux hommes. Mon père n'avait point fait de testament; mais il laissait une fortune immense: elle lui était échue à la mort de son frère; la sienne la transmettait naturellement à Adolphe et à moi. Les trois premiers mois de notre deuil étant expirés, Adolphe éprouva quelqu'impatience de revoir ses amis de la ville; il parla même d'aller se présenter à la cour. Il projetait de me mener partout avec lui; et je conviens que l'idée de connaître enfin le monde, dont, à plus de vingt-un ans, je n'avais pas le plus léger indice, n'était pas sans quelqu'attrait pour moi. Chaque fois qu'il en était question, le front du baron se rembru-

naissait, et M. Brisberg changeait la conversation. Enfin, un jour, voyant qu'Adolphe allait faire des préparatifs sérieux pour son départ, M. Brisberg le serra dans ses bras avec la plus vive émotion. « Vous me déchirez le cœur, lui dit-il, et c'est moi, c'est votre meilleur ami qui doit déchirer le vôtre ; mais si mes leçons ont germé dans votre ame, Adolphe, vous renoncerez, sans hésiter, à ces projets qui vous sont chers, à cet éclat dont vous voulez jouir, à ces biens, à ce titre qui ne vous appartiennent pas. » Notre étonnement fut extrême. Nous nous écriâmes, nous regardâmes M. de Luknau ; il paraissait embarrassé. Cet air et les paroles de Brisberg semblaient nous annoncer un mystère.... « Oui, un mystère épouvantable, dit M. de Luknau. Votre cousin, qu'on a cru mort, existe encore, et c'est M. Brisberg, *c'est lui* précisément qui l'a sauvé. » « Je



J'ai sauvé, reprit M. Brisberg, et j'en fais gloire, particulièrement aux yeux d'Adolphe. Rien ne m'en fera repentir, pas même le chagrin de voir dépouiller ces enfans, qui me sont plus chers qu'à vous, M. le baron, mais que je crois incapables d'une injustice et d'une bassesse. Que serait la vertu, si elle ne coûtait jamais d'efforts? Mon rôle est pénible, mais honorable; celui d'Adolphe le sera plus encore; et je ne doute pas de la résolution qu'il va prendre. »
En achevant ces mots, il tira de son porte-feuille un billet de mon père, adressé à Adolphe. Il était daté de quelques jours avant sa mort. Il lui marquait qu'il n'avait pas le courage de lui avouer lui-même le crime dont il s'était rendu coupable, ni d'être témoin de l'impression que cette découverte produirait sur ses enfans. Il lui recommandait de s'en rapporter à ce que lui dirait M. Bris-

berg, et de se conformer, pour réparer ses torts, à ce que l'équité lui prescrirait. Mon frère, après avoir lu, après m'avoir communiqué ce billet, se retourna vers Brisberg, et l'engagea à s'expliquer mieux. « Oui, reprit celui-ci, votre cousin vit encore. Les cris de la nourrice, les preuves que l'on crut avoir de la chute de l'enfant dans les fossés, furent les résultats d'une convention et d'un complot dont vous ne devinez que trop l'auteur. Il ne se trouvait qu'un être faible et sans défense entre votre père et les biens qu'il avait considérés longtemps comme son véritable apanage : on profita de sa grande jeunesse pour le faire disparaître avec sécurité. J'étais absent : seul je veillais attentivement sur lui ; cet enfant, qui plus tard devait être remis entre mes mains, excitait déjà toute ma sollicitude. Plus d'une fois j'avais surpris votre père le couvrant



d'un regard sinistre. Mais un moribond d'un village lointain ayant requis les secours de mon ministère, je ne pus me dispenser de m'éloigner : je partis d'assez bonne heure. Je revenais, et beaucoup plutôt que l'on ne devait m'attendre, lorsque je rencontrai Hincmar, le valet-de-chambre de votre père, dans un sentier de traverse que le hasard m'avait fait prendre. Il fit en m'apercevant tout à coup, un bond de surprise et de frayeur. Il prit la fuite, et j'entendis en même-temps des cris aigus, des cris étouffés, sortir de dessous son manteau. J'étais jeune alors, et plus jeune que lui; je l'eus bientôt atteint. Il se laissa tomber à mes genoux. Je lui arrachai son manteau, et m'emparai de la victime qu'il avait voulu dérober à ma vue. Avec quelle terreur, quelle angoisse, je reconnus votre infortuné cousin, déjà pâle et meurtri de *la contrainte* qu'il avait soufferte! J'é-

clatai en reproches, en menaces; je fis parler le Dieu juste et vengeur dont j'étais le ministre et l'organe : j'obtins sans peine l'aveu de tout ce qui s'était fait, et de ee qu'il lui avait été prescrit de faire. Votre père..... rassurez-vous... votre père n'avait pas médité la mort de son neveu; il ne voulait que la faire supposer; et il l'envoyait secrètement à l'hospice de Hambourg, où je doute cependant qu'il eût pu arriver vivant. Mes cheveux se dressaient sur mon front en écoutant Hincmar. Je tenais entre mes bras l'enfant dévoué à l'oubli; je voyais à mes pieds le vil complice de ce projet inhumain; et je n'envisageais aucun moyen de porter remède au mal qui était déjà fait, ou qui s'exécuterait tôt ou tard. Ramener l'enfant au château, sans dire comment je l'avais recouvré, c'était impossible; a cuser votre père sans preuve, sans témoin, car Hincmar n'au-



rait pas manqué de tout démentir, n'était pas moins impraticable. Moi, simple ecclésiastique, à la solde des comtes de Ranalt, pouvais-je entreprendre de lutter contre l'un d'eux ? Votre oncle luttait déjà lui-même contre la vieillesse, le chagrin, la maladie; où aurais-je, après lui, trouvé des moyens d'échapper à la vengeance de son frère? et quand j'aurais réintégré votre cousin au château, quelles ressources aurais-je eu pour le soustraire à des coups peut-être plus funestes? Ce premier échec pouvait engager son persécuteur à commettre un plus grand crime. Pour la sûreté même du jeune héritier, je crus devoir dissimuler : j'ordonnai à Hincmar de rester absent quelques jours, de dire à son maître, à son retour, que ses intentions avaient été remplies; et je portai l'enfant dans un village éloigné, où je le remis à une pauvre femme qui en prit

soin. Votre père, convaincu qu'il était défait de son rival, prit, après la mort de son frère, possession de tous ses biens; mais, soit par goût pour une vie dissipée, soit qu'il éprouvât une secrète horreur pour le théâtre de ses attentats, il quitta le château pour n'y rentrer jamais.

Il m'avait, en partant remis le soin de votre éducation à tous deux: je m'en chargeai avec une satisfaction inexprimable; j'espérai développer en vous assez de grandeur d'ame pour que vous pussiez, quelque jour, écouter dignement la confidence que j'aurais à vous faire. Cependant il me restait un autre devoir à remplir: tout mon temps avait dû appartenir au jeune comte; je voulus du moins le partager entre lui et vous. Sous le nom de Stephen, que je lui avais donné, je le plaçai chez un de vos fermiers; et pour continuer à cacher son illustre origine, je lui fis confier la garde



des troupeaux. Ce genre d'occupation ne lui causait aucune fatigue, et l'écartait, la plus grande partie du jour, des gens avec lesquels il ne devait pas vivre, et dont je cherchais aussi à le séparer moralement par l'éducation que je lui donnais; ce genre d'occupation, enfin, lui permettait de se livrer aux études que je lui prescrivais. Je me levais comme lui avec l'aurore, et bien long-temps avant vous; je passais avec lui tous les momens qui ne vous étaient pas consacrés, et c'est ainsi qu'après lui avoir sauvé la vie, je le sauvai ensuite de l'ignorance et des inclinations abjectes qui l'auraient rendu, plus tard, indigne du rang auquel il devait remonter. Jugez du bouleversement que j'éprouvai, lorsque, durant mon séjour à Vienne, cet orphelin, cet objet de toute ma sollicitude, me fut envoyé comme un malfaiteur; que j'appris que *l'auteur de cet* affront était Adolphe, et

que la cause était son attachement pour M.lle de Ranalt; attachement, insensé peut-être dans son origine, mais dont je m'accuse d'avoir encouragé les progrès. J'avais regardé ce sentiment comme une œuvre de la Providence, comme un moyen préparé par elle pour vous rendre en partie ce que Stephen devait vous enlever un jour. Je le trouvai trop aigri contre vous pour le ramener à Ranalt; d'ailleurs, je devais éviter encore toute espèce d'explication à son sujet. Je pris le parti de l'envoyer à Hambourg, chez un professeur de mes amis, où il aurait fini avantageusement ses études; mais il n'y est pas resté long-temps. Isolé, ne croyant tenir à personne, il crut pouvoir, sans plus de délibérations, s'embarquer avec un capitaine américain qui lui avait fait de son pays une description séduisante. Mon ami, en me donnant cette nouvelle, m'avertit qu'il avait remis à un autre



capitaine parti peu de temps après, une somme assez considérable pour que mon pupille ne se trouvât pas sans ressource dans une terre étrangère. Je le remerciai de ce soin; j'acquittai la somme, et je fis toutes mes diligences pour que Stephen trouvât dans la Nouvelle-Angleterre des protecteurs et des amis. Mais toutes mes précautions furent encore trop tardives: à peine arrivé, Stephen avait senti toutes les conséquences du parti qu'il avait pris; il avait rougi de se trouver sans ressources, sans état, sans appui; inquiet de son avenir, exalté par les maux qu'il avait soufferts, il s'était joint à une troupe de sauvages qui était venue trafiquer dans la ville où il se trouvait alors. Cette vie libre, dénuée de la plupart de nos besoins, qui le délivrait de toutes les humiliations présentes et de toute prévoyance pour l'avenir, *lui avait paru* l'état naturel, l'état

par excellence ; et il s'était fait incorporer dans la tribu qu'il avait suivie. Cette nouvelle m'affecta ; mais tant que je savais où reprendre Stephen, et tant que votre père vivait, je ne me mettais pas trop en peine. Enfin, l'instant sur lequel j'avais toujours compté arriva. Votre père, durant ses derniers jours, envisagea ses erreurs sous leur véritable point de vue : il déposa ses terreurs, ses remords dans mon sein, et reçut avec une joie inexprimable l'assurance que je lui donnai que le crime n'avait point été consommé. Ses mânes, aujourd'hui, ont besoin d'un grand sacrifice ; et je n'attends qu'un mot de votre bouche pour aller chercher votre cousin au fond des bois. « Qu'il vienne, dit Adolphe ; chaque instant de retard ajoute au forfait. Qu'il vienne ! tout lui sera rendu ; et je vais rêver aux moyens de le réintégrer dans tous ses droits, sans compromettre la mémoire de mon père. »



Il sortit en achevant ces mots. Adolphe était trop magnanime pour hésiter un moment à restituer des biens qui ne lui appartenaient pas; mais il y avait compté trop long-temps, pour les perdre sans regret. D'un autre côté, il lui était pénible que l'être qui les réclamait, fût celui-là même contre lequel il avait déployé sa sévérité. Quelque naturelle que cette sévérité eût été, dans sa nouvelle situation vis-à-vis de Stephen elle devenait fâcheuse pour son amour-propre. Mais combien, malgré ces sentimens que je démèlais dans son cœur, combien je rendais grâces au ciel de ceux qu'il avait inspirés pour moi à Stephen! Ces sentimens, ainsi que Brisberg l'avait prévu, devaient seuls réparer nos pertes. Aucun crupule ne s'élevait alors contre les iens. Avec quelles délices je me croyais pelée à le dédommager des rigueurs 'il avait souffertes, du désespoir qui

l'avait poussé au fond des bois, et que j'attribuais bien moins en secret à l'infortune qu'à l'amour ! M. Brisberg ne craignait pas d'encourager l'intérêt que je prenais à son élève ; il le considérait comme le moyen le plus efficace pour rapprocher les deux cousins, et pour nous conserver l'existence à laquelle nous étions accoutumés.

M. de Luknau murmurait : il eût trouvé tout simple que Stephen fût resté dans l'oubli ; mais Adolphe était incapable de vouloir lui contester ses droits, et il pressa le départ de M. Brisberg, qui ne voulait s'en fier qu'à lui-même du soin de retrouver et de ramener son pupille M. de Luknau, chère Caroline, ne valait pas alors tout ce qu'il vaut aujourd'hui : car, croyez-moi, les humains sont susceptibles de se corriger, de s'améliorer à tout âge, et il est injuste de traiter trop rigoureusement des défauts



dont il est toujours possible de les guérir. Une sorte de conformité dans leurs situations l'avait lié étroitement avec mon père. Le sien était déjà sexagénaire lorsqu'il s'était remarié avec une jeune personne noble, mais sans fortune, à laquelle il avait reconnu tout ce qu'il avait de disponible dans la sienne. Les emportemens du baron, à ce sujet, l'avaient fait bannir de la maison paternelle. Il était venu à Vienne, et il y vivait depuis quelque temps, lorsqu'il apprit la mort de son père, qui avait suivi sa jeune femme au tombeau. Elle avait précédemment donné le jour à une fille, qui, en héritant des biens supposés de sa mère, héritait aussi de toute l'aversion du baron. Il fit alors un voyage en Bohême, qui était le lieu de sa naissance, pour prendre possession de ce que son père lui avait laissé Comme il descendait de voiture *dans la* cour de son château, la vieille

Bertille, ancienne gouvernante de la maison, s'était offerte à lui, tenant entre ses bras un enfant qu'elle avait appliqué sur la joue du baron avant qu'il eût eu le temps de s'en défendre. Monseigneur, lui avait-elle dit, c'est le baiser de paix que vous devez donner à votre sœur : ainsi votre père l'ordonne du fond du tombeau. Vous le savez, chère Caroline, M. de Luknau porte un cœur sensible, dont lui-même alors ne connaissait pas bien l'excellence. Cet homme, qui détestait sa sœur, et arrivait avec les desseins les plus hostiles, fut désarmé tout à coup par ces paroles ; mais sa figure, durant ce combat intérieur, avait apparemment quelque chose de fort étrange, car la petite fille se jeta contre l'épaule de sa bonne, en poussant les hauts cris. Le baron profita de cette circonstance pour s'échapper. Vous imaginez bien qu'ils se rencontrèrent plus

d'une fois encore ; et ces entrevues se passèrent avec assez de bienséance de part et d'autre ; c'est-à-dire, que le frère demandait à la bonne, en détournant la tête, si sa sœur se portait bien, et que la sœur ne criait plus.

Après avoir terminé ses affaires, le baron était revenu à Vienne, et, depuis ce temps jusqu'à la mort de mon père, il n'était pas retourné en Bohême. Il projettait d'y faire un voyage avant le retour de Stephen, auquel il voulait et devait assister. Ce voyage avait pour objet, ainsi qu'il m'en fit l'aveu, de mettre au couvent Gertrude, qui avait bientôt quatorze ans, et de la disposer à prononcer ses vœux. Cette violence, dans un homme d'ailleurs si généreux et si bon, me surprit et me révolta. J'entrepris la cause de Gertrude. J'avais acquis en peu de temps beaucoup d'empire sur l'esprit du baron ; je ne pouvais sans doute en

faire un meilleur usage que de le préserver d'une mauvaise action, et de le réconcilier avec sa sœur. Je parvins à changer ses dispositions ; et il partit, non plus pour enfermer Gertrude, mais pour la ramener avec lui à Renalt, où je me promettais un grand plaisir d'avoir une compagne de mon sexe, si ce n'était tout à fait de mon âge.

Vous devinez peut-être tout ce qui se passa dans mon cœur, jusqu'au moment où M Brisberg nous donna connaissance de son arrivée avec Stephen à Hambourg. Le plaisir de trouver en lui le chef de notre maison, me consolait un peu du chagrin de voir perdre ce titre à mon frère. Sa passion si vive et si désintéressée pour moi, la métamorphose charmante de mon petit pâtre en grand seigneur, et tout ce qu'il y avait de romanesque et de singulier dans toute cette aventure, enflammait mon ima-



gination, d'autant plus que je m'y livrais sans défiance. Je ne manifestais pas devant mon frère toute ma joie, toutes mes rêveries ; je voyais combien l'idée de conclure mon hymen avec celui-là même dont il avait châtié le malheureux amour, blessait en secret sa fierté, et que mon seul intérêt pouvait l'y résoudre. Je n'osais lui dire que cet intérêt était moins, à mes yeux, que le bonheur de récompenser l'idolâtrie et la constance de mon pauvre petit berger. Cet intérêt surtout m'était bien moins cher que le sien ; et il me tardait qu'un heureux lien nous réunît tous, et mît un terme aux plans, presque désespérés, auxquels Adolphe s'abandonnait. Il ne me dissimulait pas que, trop fier pour vouloir rien devoir personnellement à un homme qui se croyait offensé, *incapable de solliciter* l'oubli de ce qu'il *avait considéré* et considérait encore

comme un acte de justice, il ne resterait pas un instant au château, après avoir remis à Stephen et ses titres, et son consentement à mon mariage avec lui : il irait dans un royaume étranger offrir à quelque souverain son bras et ses services. Mais j'étais bien convaincue que ses projets et cette amertume ne tiendraient pas contre les avances et les instances de Stephen. Je me livrai, en conséquence, à de secrets transports de joie, lorsque je le sus rendu en Europe. Nous étions convenus de répandre dans le public qu'il avait été enlevé dans son enfance par des vagabonds, conduit dans un port, employé comme mousse, transporté enfin en Amérique. Ce récit devait sûrement paraître fort incohérent, fort invraisemblable ; mais qui pouvait avoir intérêt à contester l'identité de sa personne, lorsqu'on nous verrait assez convaincus de ses droits pour les re-

connaître sans contestation, et pour nous dépouiller volontairement nous-mêmes ?

M. de Luknau s'était réuni à nous. Il m'avait effectivement amené Gertrude. Elevée par Bertille au fond de son château, elle était gauche, ignorante, mais jolie, et je ne la trouvai que simple et timide. Je l'avais conservée à la société, rendue en quelque sorte à la lumière : je m'intéressais vivement à elle, et j'entrepris de lui donner les talens et les grâces qui lui manquaient. Gertrude me voyait un grand ascendant sur son frère, pour lequel elle éprouvait toujours une crainte inexprimable. Sa gouvernante lui disait tous les jours que je l'avais sauvée, et qu'elle était perdue si je l'abandonnais ; elle se montrait donc soumise, mais sans dispositions et sans goût pour le travail. J'attribuais ses défauts à une longue et fâcheuse habitude de l'oisiveté, de l'indépendance ; je me flattais d'en

triompher un jour : il me semblait que les fruits connus de l'étude, le charme de voir croître elle meme son intelligence et le nombre de ses idées, l'attacheraient enfin aux leçons que je lui donnais. J'étais si heureuse, ou du moins je me croyais si près de l'être, que je voyais tout à travers un prisme enchanteur. Il ne fallait plus qu'une entrevue, qu'un mot pour combler ma félicité. Quel mot, chère Caroline ! et qu'il anéantit d'esperances ! Une lettre de M. Brisberg précéda de quelques jours l'arrivée de mon cousin au château. On y voyait percer toute la peine que M. Brisberg avait eu à l'écrire ; mais il avait pensé qu'il était indispensable de nous prévenir un peu du changement qui s'était fait dans son élève. Il en avait été cruellement frappé en le revoyant en Amérique ; mais il s'était flatté alors d'en triompher durant la traversée. Il



s'était trompé : il n'avait point réussi. Stephen .. Stephen, hélas ! ne méritait plus qu'on lui donnât ce nom, qui retraçait tant d'innocence et de candeur. Aigri contre les humains, endurci aux fatigues, parlant avec une fierté farouche de son indépendance chez les sauvages, de l'écorce grossière qui lui prêtait son abri, et des torrens rapides qu'il traversait à la nage ; son mépris pour les mœurs, les plaisirs, les arts et les richesses des peuples civilisés, étaient tels, que la perspective d'un rang illustre et d'une fortune immense lui semblait compenser à peine l'orgueilleuse liberté qu'il avait quittée Quel réveil pour moi, ma jeune amie ! et que je payais cher l'imprudence avec laquelle, depuis cinq mois, je m'étais abandonnée à tous les rêves de mon imagination, à tous les mouvemens de mon cœur ! *j'allais revoir* Stephen indocile, intrai-

table ; et pour tout dire enfin... , j'allais le revoir indifférent. Quelque soin que Brisberg eût pris de m'y préparer , je ne pus croire à cette métamorphose : je concevais qu'il fût ulcéré contre mon frère , qu'il eût pris chez les sauvages de la rudesse et de la bizarrerie ; mais qu'il eût oublié son amour !..... Une femme croit difficilement à l'inconstance ; je pouvais croire encore moins à l'ingratitude ; et je ne doutai pas qu'un regard jeté sur Stephen , un regard qui lui dirait qu'il était aimé , ne le ramenât bientôt à des sentimens qu'il avait conçus et qu'il avait nourris si long-temps , quoique sans espoir.

Il parut enfin. Mes yeux le cherchèrent, et mes yeux mêmes ne le retrouvèrent point ; mais je restai , en le contemplant, immobile de surprise et d'admiration. Je ne me rappelais qu'un berger jeune et charmant ; je voyais un héros , ou

même un dieu. Sa taille, d'une proportion parfaite, surpassait de beaucoup celle de mon frère ; chacun de ses gestes et son maintien avaient toute la grandeur, toute la majesté de Mars. Ce visage, autrefois si naïf et si doux, aujourd'hui imposant et terrible, avait cette régularité, cette expression plus qu'humaines, que les peintres et les poëtes appellent le *beau idéal*. Enfin, Ranalt n'avait plus rien du pauvre petit Stephen ; mais il me parut un être surnaturel. Adolphe s'avança vers lui ; il lui tendit la main : Ranalt retira la sienne. « Epargnons-nous, lui dit-il, des explications pénibles : M. Brisberg m'a tout appris ; c'est à vous à présent de m'entendre ; car ce que j'ai à vous dire, je le lui ai caché à lui-même, et n'ai voulu le dire qu'à vous. Pensez-vous que j'aie quitté ma tribu hospitalière, pour l'échanger contre la nation perverse où je

n'ai trouvé, dès le berceau, que l'inimitié, la persécution, l'indigence et le malheur? Croyez-vous que je serais sensible au plaisir puéril de m'établir ici en maître? Mon ame s'est assez agrandie pour mépriser ce petit triomphe, et les faux biens qui pourraient me le procurer. Je ne suis revenu, comte Adolphe, que pour vous assurer moi-même ces biens dont votre père, dans mon enfance, m'a si indignement dépouillé. Grâce à lui, grâce à vous, j'ai appris à vivre sans eux; je ne suis venu que pour vous les rendre, et telle sera toute ma vengeance envers vous. Je ne me réserve, je n'estime que la liberté que jadis aussi vous m'avez ravie; je ne la tenais que de Dieu et de la nature, je l'ai retrouvée au fond des bois. » Je vis mon frère partagé entre la surprise et le ressentiment : il allait parler, la terreur me donna la force de parler moi-même



pour le prévenir, et je m'écriai : « Quoi! Stephen, vous dédaignez nos offres, notre amitié! vous voulez retourner dans les bois! que pouvez-vous y trouver qui vaille mieux que ce que vous refusez ici? » Il ne m'avait point encore aperçue; le son de ma voix le fit tressaillir : il se retourna, et, en me fixant, il prit un air égaré. « Ce que j'y trouverai, me répondit-il.... l'absence des passions, madame. Là, quand les premiers rayons du soleil pénétreront dans ma cabane, un souvenir trop cher ne fera plus palpiter mon cœur; calme et serein, je saluerai d'un regard intrépide l'astre qui viendra vivifier mon être; là, je foulerai aux pieds les fleurs et la verdure. Les femmes qui m'approcheront, ne brilleront d'aucun prestige; en les soulageant d'un fardeau, en les préservant d'un animal féroce, je ferai pour elles ce que je fesais *pour un vieillard* ou pour un enfant ;

je ne serai qu'humain, et l'on me trouvera généreux. Autrefois je fus enivré, je fus tendre, je fus soumis.... et l'on me trouva téméraire. Un *pauvre petit malheureux* n'eut pas même la permission de brûler d'amour.... Ce n'est plus lui qui reparaît devant vous : il a secoué ses fers, il les a réduits en poudre. »

Après ces mots, qui prouvaient assez que l'infortuné, loin d'avoir retrouvé dans ses bois le calme dont il se vantait, n'avait fait qu'échanger une première passion contre d'autres plus cruelles, il se retira, et nous laissa tous diversement agités. Mon frère et le baron étaient furieux : le premier voulait aller demander raison au nouveau comte de l'insulte qu'il m'avait faite. Brisberg réussit cependant à lui persuader que Ranalt ne pouvait encore juger lui-même de la valeur des termes dont il se servait. Adolphe déclara qu'il n'accep-

terait point l'abandon que son cousin voulait lui faire : ses motifs étaient injurieux ; il ne voulait, en l'enrichissant, que le braver. Je partageai son opinion ; mais je vis alors avec douleur mon frère et moi-même dépourvus de toutes ressources, sans obtenir seulement l'estime et la reconnaissance de celui à qui nous cédions la place. Je succombai à ces idées, à d'autres peut-être aussi amères. Je fus obligée de garder le lit quelque temps, et de prolonger ainsi, malgré moi, le séjour d'Adolphe et le mien dans une maison dont nous aurions voulu pouvoir sortir sur l'heure, puisqu'elle appartenait désormais à notre ennemi. M. de Luknau, dès le premier moment, nous avait offert la sienne. Adolphe l'avait acceptée pour moi, décidé, d'ailleurs, plus que jamais, pour son propre compte, à aller chercher du *service auprès* d'un prince étranger. Pen-

dant ce temps, Ranalt persistait à nous laisser maîtres du château, et à retourner en Amérique. Ce fut inutilement que M. Brisberg employa son éloquence pour l'en détourner. Il errait du matin au soir dans les montagnes ; il semblait se plaire à chercher les repaires les plus sauvages. J'imaginais quelquefois qu'il retournerait au vallon, qu'il ne le reverrait pas sans quelqu'émotion salutaire.... Quelle fut ma surprise, quand un jour Bertille vint m'apprendre que Gertrude, qui m'avait négligée durant ma maladie, et qui, je l'avoue, m'intéressait faiblement dans ces circonstances, partageait toutes les excursions de Ranalt! Malgré ses représentations sur l'inconvenance de ces promenades en tête à tête, la petite y persistait toujours. Elle avait répondu à sa bonne en des termes qui faisaient craindre à cette pauvre femme que la noble fille de son



ancien maître ne fût déjà tout à fait pervertie par ce fatal étranger. Cette révélation, Caroline, cette révélation me fit sentir, avec les horreurs de la jalousie, tout ce qui pouvait manquer encore à mon humiliation et à mes maux. En y réfléchissant, je conçus bien que Gertrude, par son âge, son éducation, plus près qu'une autre de la nature, par son ignorance et sa facilité, avait dû plaire à un homme altier, révolté contre nos usages, et qui traitait les mœurs mêmes de préjugés. Caroline, vous êtes femme ; et peut-être éprouverez-vous aussi quelque jour qu'après l'aiguillon du remords, dont, grâce au ciel, j'étais exempte, rien n'est plus déchirant que de se voir méconnue de celui qui nous est cher ; de se voir imputer comme un tort les sacrifices faits en secret à la raison et à la vertu. En repoussant les aveux de Stephen, en les

révélant à mon frère, en me conformant sans murmure à l'arrêt qu'il avait prononcé, j'avais fait mon devoir, j'en étais sûre, et je ne le regrettais pas : cependant cet effort m'était reproché, et j'en portais la peine. J'appris alors qu'il faut se bien conduire, pour le seul avantage de conserver sa propre estime, sans espérer que l'exacte justice nous sera jamais rendue. Les hommes décident presque toujours d'après leurs intérêts et leurs passions : une femme faible est coupable; une femme sage n'est point sensible : c'est ainsi qu'ils prononcent contre la première, quand leurs sens sont refroidis; et contre la seconde, quand leur orgueil s'irrite de la résistance. Après quelques agitations que je n'essayerai point de vous dépeindre, je sus me résigner à cette récompense intérieure, dont rien ne saurait nous priver. Je sus me résigner à tout, pour ne m'oc-

tuper que des dangers que Ranalt et Gertrude pouvaient courir. Je la fis appeler. Elle arriva. L'air de mutinerie empreint sur sa physionomie, m'avertit qu'elle s'attendait à des reproches, à des menaces, et qu'elle se préparait à me braver. Je ne lui procurai pas cette jouissance; je lui parlai de son intelligence avec M. de Ranalt comme d'une chose qui n'intéressait qu'elle; je m'informai par quels moyens elle comptait accomplir leur union, et je frémis de lui entendre dire qu'elle n'avait besoin ni de l'aveu de mon frère, ni du concours d'aucune autre circonstance, que de sa volonté et de celle de son amant. Il me fallut entrer dans tous les détails de leurs amours; apprendre par quels degrés ils s'étaient attachés l'un à l'autre; comment ce mortel altier, dont elle avait eu peur d'abord sur ma parole, *s'était montré* pour elle prévenant et

familier. Leur projet était de partir ensemble, de mépriser à l'envi tous les biens qu'ils pouvaient l'un et l'autre posséder en Europe, et d'aller chercher au Nouveau-Monde une vie libre comme l'air qu'ils y auraient respiré. Tant d'aveuglement et d'immoralité me confondit. Ce fut en vain que je voulus rappeler Gertrude aux lois de la vertu et de l'obéissance; une passion effrénée la rendait sourde à mes représentations. Mais je parvins plus aisément à lui faire entrevoir une existence préférable au château de Ranalt, ou à la cour, avec la fortune du comte et la sienne, que sous une hutte dans les forêts, où elle s'habillerait des dépouilles des animaux que Ranalt aurait terrassés, et apprêterait de ses propres mains la chair de ces animaux. Si je ne pouvais supporter que Gertrude, quoiqu'indigne de mon amitié, courût *ainsi* aveuglément à sa perte, je pouvais



bien moins supporter encore que Stephen, par un attentat aussi grave, appelât sur sa tête la vengeance du baron et la rigueur des lois. Je confiai tout à M. Brisberg. Il mit tout en œuvre pour faire concevoir à son élève qu'il lui serait difficile de conserver Gertrude; qu'elle ne se trouverait pas long-temps heureuse dans le dénuement qu'il lui destinait; et il lui conseilla de nouveau d'accepter les biens que nous voulions lui rendre, et d'épouser légitimement sa maîtresse. Gertrude, que mes représentations avaient vaincue, et qui commençait à se faire une idée flatteuse de l'opulence et des grandeurs, acheva de l'y résoudre. Il se promit d'abord de transformer ses domaines en un désert, et d'y vivre avec Gertrude dans une solitude profonde. Celle-ci, qui avait changé de chimère avec toute la légèreté *d'un enfant*, se promettait bien le con-

traire. Elle parlait déjà avec importance, de ses gens et de son château : l'ingrate ne songea pas une seule fois qu'elle allait occuper ma place! Ranalt écrivit, sous la dictée de M. Brisberg, au baron. Je me chargeai de remettre la lettre. Je le fis appeler près de mon lit, et je la lui donnai. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il entra subitement en fureur. « Aller s'imaginer, disait-il, que l'on puisse ainsi épouser ma sœur! Et qui? lui qui dépouille les enfans de mon unique ami! Deux êtres qui n'auraient jamais dû naître! à qui l'on eût rendu justice en les étouffant au berceau, seraient plus heureux que nous-mêmes! » — « Mon digne ami, lui dis-je, écoutez-moi, il doit l'épouser, il le faut; et c'est Elwige qui vous en prie. Vous avez admiré la grandeur d'ame de mon Adolphe, en rappelant le comte pour lui restituer son bien; imitez une action

qui vous a semblé si belle, et rendez à Gertrude ce qui lui appartient. Sachez, d'ailleurs, que si vous persistez à retenir sa fortune, à contraindre ses inclinations, ni mon frère ni moi ne voudrons jamais profiter de vos bontés. Nous aurions l'air de vous avoir porté à cette injustice, d'avoir voulu supplanter votre propre sœur : nous ne nous exposerons point à ce que notre délicatesse soit suspectée ; et tant que Gertrude ne se trouvera point heureuse, son frère ne réussira point à nous faire accepter ses bienfaits. « Il perdit alors tout à fait patience, et je crus si bien qu'il étouffait, que je portai la main à ma sonnette pour que l'on vînt à son secours. Il me fit signe de n'en rien faire ; et l'attendrissement prenant peu à peu la place de la colère : « Eh quoi ! me dit-il, c'est quand je vous vois mourante que *vous voulez* que je leur pardonne ? —

Oui, je le veux, lui répliquai-je; j'ai même répondu de l'empire que j'aurais sur vous. — Votre empire ! s'écria-t-il, Ah ! Elwige, soyez sincère, n'aimeriez-vous plus Stephen ? — Eh ! lui dis-je, que voulez-vous que j'aime encore ? Stephen n'existe plus. — Eh bien ! lisez donc tout à fait dans ce cœur que vous gouvernez ; connaissez toute ma folie : me voilà amoureux à mon âge, comme mon père et votre oncle l'ont été. Elwige, je ne sais pas faire ma cour aux femmes, mais vous êtes plus qu'un ange à mes yeux ! ma fortune, mon sang, je donnerais tout pour vous voir heureuse, pour vous faire épouser l'homme que vous aimeriez ; mais si vous n'aimez plus personne, prenez pitié de votre vieux ami.

Je vous l'avoue, ma tante, depuis long-temps occupée de Stephen, en écoutant le récit d'Elwige, j'avais oublié



tout à fait qu'elle portait le nom de M. de Luknau, et je m'écriai tout à coup : ô mon Dieu ! Elwige me devina, elle sourit et garda un moment le silence. Et moi aussi, reprit-elle, je fus tentée de m'écrier, ô mon Dieu ! mais l'instant d'après je mis ma main dans celle du baron, et je jouis de bonne foi des transports de joie que je lui causai.

Je ne pus m'empêcher d'interrompre encore M.me de Luknau. Songez, me répondit-elle, à ma situation, si cruelle sous tous les rapports. Irréprochable et pourtant dédaignée, voyant mon frère dans la détresse, dans le désespoir ; l'ami qui me rendait assez de justice pour me confier le soin de sa vieillesse et de son bonheur ; l'ami qui assurait à mon frère une protection directe dont il n'aurait plus ni à rougir, ni à se défendre ; l'ami qui me chérissait enfin, ne méritait-il *pas toute* ma reconnaissance ? —

Ainsi, lui dis-je, dans cet instant où votre cœur devait avoir tant à souffrir, vous pûtes compter pour quelque chose le rang et la fortune de M. de Luk-nau ? — Chère Caroline, répondit-elle, je n'étais plus un enfant ; je ne confondais plus les calculs de la prévoyance avec ceux d'un vil intérêt. Les inquiétudes de mon frère sur son avenir et sur le mien, m'avaient obligée de réfléchir. Les privations réitérées, l'infériorité, l'obscurité, se supportent courageusement quand on est seul ; elles se transforment en peines de cœur quand on y voit réduits ceux que l'on aime ; et ce douloureux spectacle m'était présenté d'avance dans tous les plans, dans tous les discours de mon frère. Voilà comment l'or peut devenir nécessaire au bonheur de l'être le plus sensible et le plus délicat : il tient pour nous la place des *besoins* réels de l'homme sauvage ;



avec cette différence à notre désavantage, ainsi que le disait Stephen, que dans les bois le sauvage ne rougit point d'endurer la faim, la nudité et l'oubli, tandis que l'homme policé souffre encore moralement de sa misère. Je conviens avec vous de toute l'absurdité de cette mauvaise honte que l'indigence nous inspire, de toute l'injustice des dégoûts auxquels elle nous expose ; mais c'est précisément parce qu'ils sont injustes, qu'ils nous semblent si amers. Sans doute l'espèce de considération qui s'attache à la fortune n'éblouit que les sots et ne donne pas le bonheur ; mais l'absence des maux est bien souvent la seule vraie félicité de l'homme ; et la fortune, légitimement acquise, qui écarte de nous quelques souffrances, et qui nous met à portée d'en préserver les autres, ne peut exciter nos dédains que lorsque nous consultons *plutôt une* exaltation déplacée et une

fausse gloire, que la bienfaisance et la raison.

A mon début, continua M.me de Luknau, j'assurais à la fois la félicité de mon frère, celle du baron, de Ranalt et de Gertrude. Je fis venir Adolphe, après avoir fait retirer M. de Luknau. Je lui racontai tout ce qui s'était passé. Lorsque je fus arrivée à la déclaration de notre vieux ami, il se leva d'un air désolé. Voilà tout ce que je craignais, s'écria-t-il, et ce dernier trait manquait à notre infortune; je ne puis plus vous laisser sous la protection de cet homme. — Au contraire, lui répondis-je, cette protection devient bien plus honorable. J'eusse été peut-être à regret l'obligée de M. de Luknau; je m'acquitte en devenant sa femme. — Sa femme! vous Elwige?... Oh! je te comprends, continua-t-il, c'est pour moi que tu te sacrifies! je ne le souffrirai pas. J'eus beau-



coup de peine à le convaincre que cette union, disproportionnée en apparence, me convenait alors sous tous les rapports, et que l'amitié seule pouvait désormais remplir mon cœur. Il finit par y souscrire; et dès que je fus rétablie, les deux mariages furent célébrés. Ce fut à l'autel que je revis Stephen; ce fut à mes côtés qu'il jura de vivre pour une autre. Je le vis joindre sa main à celle de l'enfant ingrat que j'avais sauvé d'un trépas anticipé. La manière dont je soutins cette épreuve, convainquit M. de Luknau que le devoir et la reconnaissance l'emportaient sur tout le reste dans mon cœur. Ce fut avec une gravité sévère que M. Brisberg serra des nœuds si différens de ceux qu'il avait médités. Immédiatement après la cérémonie, nous partîmes, le baron, Adolphe et moi; et M. Brisberg partit avec nous. Toutes les *instances* de M. de Ranalt ne purent le

retenir près de lui. Cette fermeté lui ramena l'affection de M. de Luknau, et j'eus dès lors la satisfaction de voir ces deux hommes se rendre l'un à l'autre la justice qu'ils méritaient.

Je quittai donc ce château où j'avais passé ma vie entière. J'allai habiter la Bohême. Les mœurs de ce pays m'étonnèrent, et m'affligèrent encore plus. L'espèce de despotisme des seigneurs envers leurs vassaux, qui est autorisé par nos lois, me parut d'autant plus affreux, qu'il me fut aisé de voir, dans les terres mêmes du baron, l'abus que l'on pouvait en faire. Il était humain, libéral, et ses paysans étaient pauvres et malheureux. Absent depuis nombre d'années, il les avait abandonnés aux volontés d'un intendant qui les opprimait. Le premier usage que je fis du crédit que le baron m'avait laissé prendre sur son esprit, fut de le déterminer à renvoyer l'intendant, et à sur-



veiller lui-même le travail des ateliers et des champs. Pour l'y intéresser davantage, je m'en occupai avec lui. Les soins auxquels il s'adonna remplirent agréablement ses longs loisirs ; ils l'obligèrent à faire usage de son intelligence, et placèrent sous ses yeux des scènes qui firent ressortir davantage l'excellence de son cœur. Il avait vieilli dans le célibat ; il avait contracté nécessairement dans son intérieur des habitudes, peut-être même des manies, dont quelques-unes pouvaient déplaire à une jeune femme : je ne doute pas qu'en insistant un peu, je n'en eusse obtenu le sacrifice ; mais, ma chère Caroline, je trouvai qu'il m'en coûterait moins de m'y accoutumer moi-même, et qu'il était d'un bon esprit d'attacher peu d'importance à des choses secondaires. C'était de quelques défauts plus réels que je désirais le corriger ; et insensiblement son estime, sa confiance

pour nous, le firent renoncer à des principes, à des opinions erronées, pour adopter les nôtres. La crainte de m'affliger lui fit prendre un peu d'empire sur lui-même, et ses emportemens, par exemple, sont devenus beaucoup plus rares ; en sorte que c'est en le rendant heureux que je l'ai rendu meilleur. Que de femmes pourraient en faire autant ! mais celles qui se plaignent de leurs maris avec le plus d'amertume, ne sont pas toujours celles qui ont travaillé davantage à leur mutuel bonheur. Ma jeune amie, croyez-moi ; une femme raisonnable doit tenir compte à son mari, non-seulement de toutes les qualités qu'il possède, mais encore de tous les défauts qu'il n'a pas.... Et vous pouvez juger par vous-même si j'ai lieu de m'applaudir de mes soins et de mon indulgence.

Mais il n'est point de félicité sans nuage ; et mon premier chagrin fut la

perte de mon frère, de mon cher Adolphe, qui fut déchiré à la chasse par un sanglier. Il me fut rapporté sanglant, presque sans vie ; et rendit le dernier soupir entre mes bras. Les inquiétudes du baron me rappelèrent à moi-même ; et la crainte de le laisser seul, celle de lui paraître ingrate, me donnèrent la force de survivre à l'objet que j'avais perdu.

Quelques années après son mariage, Gertrude vint à mourir. Cette union, Caroline, avait été moins paisible que la mienne. Ces deux époux n'avaient pris pour base de leur bonheur qu'un amour sans réflexion, sans estime ; les suites indispensables furent le refroidissement, la défiance et l'aigreur. Le mépris avait bientôt succédé chez Ranalt, à un fol engouement pour une femme dont l'esprit et le caractère étaient restés dans une longue enfance. Il s'était insensiblement

répandu dans la société, et y avait acquis quelques lumières, fait quelques observations, qui lui avaient fait sentir le besoin de certains principes, sans lesquels le monde ne serait qu'un cahos : il avait reconnu que les lois trop simples, trop grossières, de la nature, égarent quelquefois l'homme qui se borne à elles ; tandis que celles de la morale exercent toutes ses facultés, l'agrandissent et l'honorent. Comme tous les hommes, il ne se reprocha point d'avoir séduit sa maîtresse, mais il lui sut mauvais gré de s'être laissée séduire ; et dès qu'il eut acquis de justes notions de l'honneur, ces notions tournèrent contre Gertrude. Celle-ci, qu'il ne ménageait pas, lui rappelait sans cesse ce qu'elle avait voulu quitter pour lui, ce qu'il avait senti pour elle, et souffrait avec de longs murmures son humeur altière, ses froideurs et ses singularités. Mais les hommes

ne comptent plus l'amour pour rien quand il est passé. L'infortunée Gertrude n'éprouva que trop cette triste vérité. On dit qu'elle devint jalouse de M.lle d'Arnheim, dont la ressemblance avec moi avait excité l'attention de Ranalt, et que Gertrude, peu habituée à réprimer les mouvemens de son cœur ni de sa colère, succomba à la violence de ceux qu'elle éprouva. M. de Ranalt, n'ayant point eu d'enfans, avait des comptes à régler avec son beau-frère : il prétendit ne pouvoir de loin s'entendre avec lui, et il nous fit annoncer sa visite si peu de temps d'avance, qu'il ne nous laissa guère celui de délibérer si nous voulions la recevoir ou non. Si mon frère avait vécu, il aurait trouvé, de manière ou d'autre, un prétexte pour m'éloigner; il ne m'aurait pas permis de le recevoir. Mais le baron avait oublié que Stephen m'eût jamais été cher, et

[redacted]

je ne jugeai point devoir lui rappeler un tel souvenir. Je formai le projet de le voir le moins possible, et seulement aux heures des repas. Ensuite je jugeai nécessaire de rester en tiers dans leurs débats, qui se passaient avec beaucoup d'aigreur. Ranalt, sous ses habits de deuil, m'avait paru aussi sombre, aussi fier, que lorsque je l'avais quitté. J'appris que sa physionomie était susceptible d'une expression plus touchante. Un jour où, sur une difficulté qui s'était élévée entre les deux beaux-frères, le baron s'écria : « N'est-il pas bien affreux, bien pénible, d'être ainsi tourmenté pour une petite créature que j'aurais dû claquemurer durant sa vie entière, et que vous n'auriez jamais eue sans Madame que voilà ! — Sans Madame ! répéta le comte d'un air étonné. — Eh quoi ! ne le saviez-vous pas ? Votre chère et défunte épouse a-t-elle eu le cœur assez mauvais

[redacted]

pour vous faire un mystère des obligations infinies qu'elle a eues à sa belle-sœur ? Oui, sans elle, elle aurait été religieuse ; et surtout elle n'aurait jamais été à vous, si Elwige n'avait presque fait de votre mariage avec elle une des conditions du sien. — Est-il possible ?.. ; Oui, je l'ignorais... répondit M. de Ranalt. Sa figure se décomposa : il garda quelques momens le silence ; puis il prit la plume, et signa tout ce qui convint à M. de Luknau. Le lendemain, une paysanne à laquelle j'eus quelques ordres à donner, m'apprit que mon cousin avait parcouru depuis la veille tous les établissemens que j'avais faits en faveur des pauvres, des malades et des enfans. Il était entré dans plusieurs chaumières ; partout il avait fait des questions sur mon compte ; et ces bonnes gens, qui me considéraient comme leur ange tutélaire, avaient donné d'autant plus d'extension à

leur reconnaissance, que leurs louanges à mon égard s'adressaient à mon parent. Ranalt, que ses idées d'égalité, d'indépendance, rendaient plus sensible qu'un autre aux images de cette servitude qui subsiste encore dans la Bohême, fut ému des efforts que j'avais faits pour en diminuer l'horreur. Je congédiai la paysanne, dont le récit m'avait troublée. Je passai au salon. Le hasard voulut que Ranalt s'y trouvât seul. Je fis un pas en arrière : il s'élança vers moi, prit ma main, en s'écriant : un seul instant ! et, pour cette fois, c'est bien le dernier de ma vie. Je pars, et j'emporte avec moi le trait qui doit me conduire au tombeau. Je fus un insensé, un barbare... ; mais je suis bien puni au moment où j'ouvre les yeux. Elwige, autrefois adorée ! Elwige, qui régnas toujours au fond de ce cœur égaré ! accepte mes sermens expiatoires ; Elwige, tu seras vengée !....

Il portà ma main sur son cœur, et je me souvins d'avoir, dix ans auparavant, senti battre ainsi le cœur de Stephen. Ce nom échappa à mes lèvres tremblantes ; je me sens prête à défaillir ; je rappelle toutes mes forces et je prends la fuite... Le soir même, il était parti... Caroline, il était déjà parti trop tard pour ma tranquillité. Dans l'espace d'un seul instant, mille ressouvenirs, que je croyais effacés, s'étaient réveillés dans mon ame... Mais je ne veux, je ne dois point vous peindre mes regrets et mes combats. Un an après. on m'annonça la mort de mon cousin : on l'accusait d'avoir pris un poison lent, et cette inculpation me rappela d'une façon terrible ces mots sinistres : Elwige, tu seras vengée !.... Dieu puissant ! avais-je jamais voulu l'être ? et que pouvait-il faire de plus pour combler les chagrins qu'il m'avait causés.

que de devenir criminel ... Quelles réflexions je dus faire sur la bizarrerie du cœur humain ! cet homme, qui m'avait dédaignée, était mort de regret de n'avoir pas vécu pour moi. Ma douleur était déchirante ; elle était d'autant plus cruelle, que je devais la condamner moi-même, que je devais la dissimuler, et que pour une femme honnête, le plus grand des tourmens est d'avoir un sentiment dont elle rougit, et qu'elle est réduite à cacher. Cependant j'étais héritière de mon cousin : je devais rentrer en possession de ce domaine, séjour de mes aïeux, séjour de mon enfance, mais que M. Ranalt avait si fort embelli, qu'à mon retour, je ne me reconnus plus dans ces lieux. Les bâtimens démolis avaient été reconstruits sur un plan moderne ; les jardins étaient prodigieusement agrandis. Le concierge, qui, le premier jour, me servit

de guide, me fit reconnaître dans le ravin du désert le fossé sur le bord duquel le comte, encore enfant, avait disparu ; il me fit remarquer la cabane d'écorce, semblable à celle que le comte avait occupée chez les sauvages, et pour laquelle il quittait souvent le château. Mais ce n'est pas tout, continua cet homme : après la mort de M.me la comtesse, Monseigneur a fait arranger encore une autre partie du parc, et il y passait les journées entières. En même temps, il poussa la petite porte entre les rochers, et d'un coup d'œil, je reconnus le vallon, le berceau de fleurs. Je saisis, pour me soutenir, le bras du concierge ; il m'entraîna. Voyez, me disait-il, c'est ici qu'il a fait construire son tombeau ; il a voulu y être inhumé... Il me fit alors entrevoir la tombe, l'urne et l'inscription fatale... Je dis que je les entrevis, Caroline, car au même instant

je tombai au pied du monument, presque aussi inanimée que celui qu'il renfermait.

Depuis ce jour, la petite porte a été hermétiquement fermée... Elle ne s'est rouverte que pour vous.

A présent, Caroline, que toutes mes erreurs et tous mes secrets vous sont connus, profitez des leçons qu'ils renferment; et si la répugnance que vous éprouvez est plus forte qu'elle n'est juste et fondée, ayez le courage de la surmonter. Comptez sur cette satisfaction intérieure qui accompagne toujours l'accomplissement d'un grand devoir. Et où les femmes placeraient-elles leur héroïsme, si tous les sentiers de la vie s'offraient à elles semés de fleurs? Les périls dont elles sont entourées ne sont guère de nature à atteindre que leur moralité; elles n'ont guères que leur repos à défendre, leur réputation à con-

server : ainsi, presque tout leur courage consiste dans la patience, et leurs plus belles actions sont toujours des sacrifices.

Ma tante, j'embrassai étroitement M.me de Luknau ; je la baignai de mes larmes ; mais, je l'avoue, quoique bien touchée de sa confiance, de ses bontés et de ses peines, je crois que c'était pour moi-même que je pleurais. M.me de Luknau avait beaucoup souffert ; mais actuellement elle se trouvait heureuse ; et moi j'étais au moment du sacrifice. Les leçons qu'elle m'avait présentées commençaient à me persuader qu'il était indispensable, sans qu'il me parût moins douloureux. Les réflexions qu'elle m'avait fait faire me forçaient à croire que le rang, la fortune, qui m'étaient assurés par ce mariage, méritaient plus

d'attention que je ne leur en avais encore donnée ; et l'idée d'être utile à mon père, à mes cousins, comme M.me de Luknau l'avait été à son frère, n'avait pas moins d'influence sur mon esprit qu'elle n'en avait eu sur le sien. Mais je trouvais, ma tante, que sa tâche avait, à bien des égards, été moins difficile, moins cruelle à remplir que la mienne. J'avais à me séparer d'une tante, de bien des amis... et aucun d'eux n'était ingrat comme Stephen. D'ailleurs, elle avait pour son mari de l'estime, de la reconnaissance; et je vous proteste que si M. d'Arnheim, au lieu d'être jeune, au lieu d'être beau et bien fait (puisqu'on veut qu'il le soit), eût été vieux, infirme, original même, comme M. de Luknau, pourvu qu'il eût eu en même temps sa franchise et sa bonhommie, je n'aurais pas hésité si long-temps. Poussée par les ordres de mon père,

par les exhortations de M.me de Luknau, j'aurais subi ma destinée, avec quelqu'espoir encore d'être heureuse, surtout avec le désir, l'intention de rendre heureux l'être respectable auquel on m'aurait unie : ce devoir aurait eu quelque chose de touchant, d'honorable à mes yeux. Mais, dans M d'Arnheim, l'âge ni le caractère ne pouvaient me porter à la déférence, ni me faire attendre de gratitude de sa part. Bien convaincue qu'il ne me recherchait que par convenance, et comme il en eût recherché une autre à ma place, jugez avec quelle horreur profonde je me déterminais à serrer de semblables nœuds! et cependant encore quelques minutes, rentrée au château d'Arnheim, mon sort était décidé : je me devouais moi-même à un éternel malheur. Privée du guide de ma jeunesse, cette amie raisonnable, vertueuse, que je m'étais choisie, n'é-

tait point encore assez éclairée pour discerner mes vrais intérêts et mes vrais devoirs. Heureusement pour moi, M.me de Luknau, après m'avoir reconduite à la grille, alla chercher M. Brisberg pour qu'il m'accompagnât à Arnheim. M. Brisberg, en m'abordant, ne témoigna point qu'il s'aperçût de mon affliction; mais quand nous eûmes fait quelques pas sur la route, ce digne vieillard, serrant doucement mon bras sous le sien, me demanda le sujet des larmes qui baignaient encore mes paupières. Ah! j'avais bien besoin de les laisser couler! Nous nous assîmes sur un roc. Je lui ouvris mon cœur; je lui fis part de la situation désespérée où j'étais, et de la confiance que M.me de Luknau m'avait témoignée: confiance dont je me croirais indigne, si je ne suivais pas l'exemple qu'elle m'avait donné. « Ma chère enfant, me dit M. Brisberg, je m'at-

tendais à cet instant de crise, et à ce que M.me de Luknau a fait pour vous. Oui, sans doute, elle a fourni de grands exemples; et je vous exhorte bien à les méditer. Elle vous offre celui d'une imagination séduite, vaincue par une noble et ferme résolution: car la passion que M.me de Luknau avait conçue, était tout entière l'ouvrage d'une imagination frappée et exaltée. Le cœur ne s'attache point dans un jour; mais ne vous y trompez pas, la victoire qu'elle a remportée n'en est que plus admirable: le délire d'une jeune tête est plus entraînant, plus violent, plus aveugle, que les affections du cœur. Mais cette erreur, dont M.me de Luknau a été trop punie, et dont elle s'est si dignement relevée, l'a fait tomber dans une autre, qui est bien commune parmi les grandes *et belles* ames: elle est animée à présent d'un vertueux enthousiasme qui lui

persuade que tout ce qui est bien doit être accompli sans hésitation, sans murmure; qui lui ferait accomplir ainsi à elle-même des sacrifices aussi sublimes que ceux qu'elle a déjà faits, mais qui ne lui permet pas toujours d'examiner si les circonstances rendent ces sacrifices bien nécessaires. Votre situation n'est pas tout à fait semblable à la sienne. Il est beau de se proposer un brillant modèle; il est juste d'écouter les conseils de l'amitié; mais il est sage de tout peser soi-même, de tout réduire sous le point de vue le plus simple, et de consulter, de préférence à tout, le sang-froid et la modération. Je vais donc vous parler comme le ferait à la fois le casuiste le plus calme et la mère la plus tendre, comme je crois enfin que votre chère tante vous parlerait. »

« M. de Solignac, à force de bonté, se montre ambitieux et absolu : il veut

uniquement votre bonheur, et il s'en rapporte, pour le faire, à une parente qu'il ne connaît pas : il veut se donner un gendre qui ne lui a été vanté que par elle ; il vous traite en enfant, sans vous avoir entendue. S'il était venu à Arnheim, qu'il eût étudié suffisamment le caractère de la douairière et celui de son neveu, et qu'il eût ensuite pensé dans sa sagesse qu'ils n'ont rien qui puisse compromettre votre félicité future, la nature, la décence, vous feraient une loi de vous soumettre. Je vous dirais de croire en votre père, et de vous abandonner à ses soins, comme à ceux de la Providence.... Mais l'obstination avec laquelle on vous tient éloignée de lui, est faite pour inspirer des soupçons. S'il ne peut obtenir un congé pour venir vous joindre, quels sont donc les obstacles si puissans qui s'opposent à ce que l'on vous conduise à Hambourg ? La baronne,

qui a fait deux ou trois cents lieues pour amuser sa nièce qu'elle n'aime point, ne peut-elle en faire beaucoup moins pour acquitter la parole qu'elle vous a d'abord donnée de vous réunir à votre père? Cette parole, vous pouvez constamment la réclamer, sans mériter aucun blâme. D'ailleurs, c'est déjà une épreuve qui ne peut être que salutaire. Jusqu'ici, convenez-en, vous n'avez eu à reprocher au baron que des torts assez légers : il y aurait de l'injustice à lui imputer comme un crime la persévérance qu'il met a obtenir votre main, si toutefois cette persévérance ne s'est encore manifestée que par des soins et d'honnêtes procédés. Je sais qu'il a la réputation d'etre violent et despote; mais M. de Luknau avait la meme réputation autrefois, et il était bien plus âgé quand il l'a perdue. Vous n'avez encore vu vous-même dans la

conduite de M. d'Arnheim rien d'assez prononcé, d'assez révoltant, pour qu'il vous soit légitimement odieux, pour que vous puissiez aisément justifier l'éloignement qu'il vous inspire. Je vous le dis, il faut le mettre à l'épreuve. Cette réclamation, à laquelle je vous exhorte, est un premier moyen d'essayer son attachement et son caractère, et il amènera sans doute quelques circonstances décisives. Si le baron a le dessein de vous rendre heureuse, il ne doit pas redouter les regards d'un père; s'il a, comme il le prétend, des droits plus certains que les vôtres sur la fortune qu'on vous destine, il ne craindra point qu'on les examine, ni que l'on cherche à éclairer la baronne. Si, après avoir vécu trois ou quatre mois en famille avec votre père, celui-ci persiste dans ses desseins, il sera temps *de baisser* la tête sous le joug. Je ne prétends pas alors que vous le subissiez

comme une faible victime : sans doute vous voudrez faire usage de la raison que votre éducation doit vous avoir donnée ; et la douceur, l'amabilité que je vous connais, vous feront tirer de votre destinée le meilleur parti possible. Croyez que l'on a toujours plus ou moins besoin de patience et de résignation dans ce monde. Une fois la femme de M. d'Arnhein, vous vous efforcerez d'excuser ses imperfections ; vous chercherez à vous en faire aimer ; et, malgré la sécheresse d'ame que vous lui supposez, je regarde comme impossible qu'il ne s'attache pas à vous. Mais si M. d'Arnheim, au lieu de souscrire à une condition si raisonnable, à un désir si naturel, voulait abuser de l'éloignement où vous êtes de tous vos amis, de l'autorité d'un père prévenu et aveuglé, de l'entêtement d'une femme âgée, égoïste et bornée, résistez-lui sans remords et sans crainte : c'est moi qui

[redacted]

saurai vous protéger. J'écrirai à votre père ; j'irai parler à la douairière. Je porte un caractère pour lequel on a toujours des égards : ministre de Dieu, ministre de paix, c'est un devoir pour moi de défendre les opprimés ; et jamais ce devoir n'aura été rempli avec plus d'intérêt et de zèle que lorsque je m'en acquiterai pour vous. »

O ma tante ! de quel poids tout à coup je me sentis soulagée ! Que d'actions de grâces je rendis au vieillard, dont la sagesse et la bonté paternelle m'arrachaient au désespoir ! J'avais été trop près du précipice, pour que le moyen qu'il m'indiquait, le répit qu'il me faisait envisager, n'excitassent en moi, dans ce premier moment, un ravissement presque égal à celui que, depuis, m'a causé ma délivrance. L'éloquence de M.me de Luknau, plus vive, plus entraînante, avait disposé mon ame à

des sacrifices, dont M. Brisberg, avec une raison plus froide, avait fixé les justes bornes. Je voulais bien m'immoler; mais ce ne devait être qu'à mon père : sa voix seule pouvait tout me prescrire, et sa main me conduire à l'autel. Après cette délibération, je rentrai au château, pleine d'espérance et de joie. Je marchais légèrement, décidée à déclarer à ma cousine que je ne me marierais qu'à Hambourg, après avoir passé six mois librement auprès de mon père, lorsque tout à coup je me vis cernée, et poussée en quelque façon jusque dans la chambre de ma cousine, dont les lansquenets gardèrent la porte, comme pour m'empêcher de m'évader. Alors je compris qu'on me soupçonnait d'avoir voulu fuir du château. Ma cousine me reprocha cette infamie dans les termes les plus durs.... Sans doute ils n'eussent pas été trop humilians et trop

forts, si j'avais conçu ce projet criminel; mais j'étais innocente; jamais une pareille idée n'était entrée dans mon esprit: je regardai comme une injure qu'on me l'imputât, et je me sentis révoltée jusqu'au fond de l'ame. Je connaissais assez mes devoirs envers la baronne, pour lui répondre avec respect, malgré l'indignation dont ses reproches m'avait remplie; mais quand M. d'Arnheim, quand son vil agent, M. Muller, osèrent mêler leurs inculpations et leurs menaces à celles dont elle m'avait accablée, j'avoue que la patience m'échappa. Je dus me faire une extrême violence pour ne pas leur répondre avec une hauteur dont jamais je ne me serais crue capable; jamais aussi mon caractère n'avait été mis à de semblables épreuves. M. le baron riposta en des termes dérisoires et méprisans: il me compara à Paulina; il crut m'effrayer en me menaçant de

m'ensevelir dans le caveau où ses cendres reposent.... Je ne me montrai point émue : je me fis enseigner le chemin par ses lansquenets, qui auraient pu porter sur moi leurs mains grossières ; je descendis avec eux, et je les laissai, sans résistance, fermer la porte derrière moi.

Ce cachot ne reçoit de jour que par un soupirail qui donne dans le premier fossé ; aussi restai-je quelques minutes sans bien distinguer les objets. Enfin, je vis en face de moi le mausolée sur lequel le nom de l'infortunée Paulina était inscrit. Vous m'avez mise, ma chère tante, au-dessus des terreurs superstitieuses, et, malgré tout ce que l'on m'avait raconté au sujet de cette victime, l'aspect de son cercueil m'attrista, mais il ne put m'épouvanter. Je vous l'avouerai même ; en parcourant cet affreux séjour, je ne pus me défendre d'un mouvement de joie ; l'épreuve que

M. Brisberg avait indiquée était faite ; jamais sans doute mon père ne me donnerait pour femme à mon tyran, et le baron venait d'élever une barrière éternelle entre lui et moi. Ranimée par une idée si consolante, je m'approchai du monument, et n'ayant pas d'autre endroit commode pour m'asseoir, je me plaçai sur les degrés. Je vis arriver la nuit sans regret et sans effroi : je ne pus m'empêcher de sourire en songeant que de tous les habitans du château, j'allais être probablement la plus tranquille durant cette nuit mémorable, où la crainte du fantôme dont je venais partager l'asile et troubler la solitude, tiendrait tous les esprits agités. Quelquefois je me plaisais à croire qu'un autre sentiment encore tiendrait ma cousine éveillée ; qu'elle se reprocherait sa dureté à mon égard ; qu'elle se reprocherait de m'avoir livrée aux persécutions d'un étranger qui n'avait le-

galement aucune autorité sur moi, et qu'elle regretterait l'usage qu'elle avait fait de celle que vous et mon père lui aviez donnée. Pour ma bonne et pour la pauvre Laïna qui depuis quelque temps avait passé à mon service et semblait déjà m'être attachée, j'étais bien sûre que leurs appréhensions pour mon repos, pour ma vie même, fruit de leur confiance dans les bruits populaires, ne leur permettraient pas de fermer l'œil. Certainement j'en étais affligée, et cependant, opprimée, outragée, il m'était doux de sentir, du séjour des morts, qu'il était encore sur la terre deux êtres qui s'intéressaient à mon sort. Les ténèbres étant devenues profondes, je m'étendis sur le marbre, et, quoiqu'avec un peu de peine, j'avais réussi à m'endormir, lorsque tout à coup un bruit aigu se fit entendre : la voûte et le tombeau me parurent illuminés. A quoi tiennent les

notions les plus justes de la raison ! Réveillée ainsi en sursaut, j'éprouvai, je l'avoue, un premier mouvement d'effroi. Il redoubla, quand je vis une figure sortir de derrière le mausolée, et voler vers moi; mais si ma frayeur se dissipa, mon étonnement devint plus grand encore, lorsque je reconnus Ajax qui s'était précipité à mes pieds. Non, l'apparition de Paulina elle-même ne m'aurait pas frappée plus que la sienne ; et il m'avait parlé long-temps pour m'en expliquer la cause, que je n'avais encore rien compris, et même, je crois, rien entendu. Ma tante, vous avez eu connaissance de l'évasion d'Ajax ; vous aurez certainement reçu la confidence des chagrins et des inquiétudes de M.me de Luderville, et vous les aurez partagés. Avez-vous pressenti vers quels lieux il avait porté ses pas ? Aviez-vous lu déjà dans son cœur ? Saviez-vous... j'ai quelque peine

à dévoiler ma pensée... Enfin, saviez-vous qu'Ajax aimât Caroline plus qu'elle-même ne se croyait aimée? Et c'était de ce sentiment si doux qu'il venait me faire l'aveu. En quel endroit, hélas! sous quels auspices et dans quelles circonstances! Ah! ce sentiment aurait-il dû jamais l'égarer! Mais il voulait me sauver: son affection lui avait exagéré mes dangers et mes douleurs. Il n'aurait jamais dû, pour ses dangers mêmes, désoler une mère si respectable, qui peut m'en vouloir un jour, qui m'en aimera moins peut-être; et ce malheur sera pour moi plus difficile à supporter que ne l'eussent été tous les autres. Quand je compris enfin que c'était Inguelina qui l'avait déterminé à venir, à se déguiser, et lui avait donné les moyens de pénétrer dans ma prison; quand je compris bien par quelle voie elle lui avait conseillé d'opérer ma délivrance, ô ma tante! mon

cœur se serra. Inguelina ne m'aime point, j'en suis bien sûre ; et si elle a quelqu'amitié pour Ajax, je ne suis sûrement pas le nœud de cette amitié-là. Je frémis d'y songer ! mais les conseils, les efforts d'Inguelina ne pouvaient avoir pour but qu'une perfidie ; et tandis qu'il me pressait avec tant de confiance et d'ardeur de m'abandonner à ses soins, une secrette horreur pénétrait mes sens. Vous n'exigerez pas, ma tante, que je vous rende un compte minutieux d'une scène qui m'a été si pénible, Ajax voulait me ramener vers vous ou vers mon père ; il ne sentait pas combien ma fuite du château d'Arnheim, et surtout ma fuite avec lui, m'aurait rendue coupable ; il ne sentait pas que la conduite de ma cousine n'aurait jamais suffi, en pareil cas, pour justifier la mienne ; que, placée *sous son autorité* par mon père et par *vous*, *l'un ou* l'autre aviez seuls le droit

de m'en affranchir, et que si je ne reconnaissais dans cette autorité rien d'assez sacré pour lui sacrifier ma liberté, ma vie, comme je l'aurais fait pour vous-même, elle était néanmoins assez respectable pour obtenir de moi tout autre témoignage de soumission. Il m'apprit, ma tante, que M.me de Luderville avait un moment partagé sa prédilection pour moi : que M.me de Luderville m'aurait avec plaisir nommée sa fille.... Vous l'avez su, ma tante, vous me l'avez caché.... Je ne sais si je dois admirer votre prudence ; mais de quelles délices vous m'avez privée ! concevez-vous combien cette préférence a flatté ma tendresse pour elle, combien elle l'a augmentée ! Oh ! quel bonheur les refus de ma cousine m'ont dérobé !... Je n'ose m'arrêter à cette idée. J'ai perdu toutes les illusions qui m'ont quelque temps environnée ; j'ai perdu tous les avantages qui

pouvaient rendre cette union sortable, d'après les maximes du grand monde ; j'ai déposé toutes mes espérances . . . mais je conserverai toujours pour M.me de Luderville la reconnaissance que je lui dois. Je le vois, la fortune a ses avantages particuliers ; elle peut aplanir bien des obstacles, établir bien des convenances, auxquelles on tient si fort dans la société. Je suis bien jeune ; je suis encore sans aucune expérience, et je sens que les convenances étrangères aux qualités, aux affections, n'auraient aucune importance à mes yeux : mais cette importance existe ; M.me de Luknau et mon père me l'ont dit ; M.me de Luderville l'a confirmé.... Je commence à penser, ma tante, que vous aviez raison de me taire les projets de cette excellente amie : la joie qu'ils m'ont donnée n'est pas sans mélange, et je ne puis être à cet égard

deux minutes de suite d'accord avec moi-même.

Enfin, ma tante, Ajax, le faible Ajax, instrument aveugle de la noirceur d'Inguelina, s'était imaginé qu'à la place de ces convenances, on pouvait mettre.... la nécessité. De quelle honte, de quelle amertume le consentement de ses parens et celui de mon père auraient-ils été accompagnés ! Mais ne l'accusez point ; il n'était pas coupable ; Inguelina l'avait abusé. Que de peines il m'a fallu prendre pour le convaincre de son erreur ! Le jour commençait à luire quand il me quitta. Que cette séparation nous parut cruelle ! Ma tante, c'était mon ami, mon meilleur ami, et il n'avait pas cru m'offenser. Il m'allait quitter sans que nous puissions prévoir l'époque où nous nous reverrions l'un et l'autre : j'oubliai ses torts, sa confiance dans Inguelina ; j'oubliai tout...., excepté son affection

pour moi. Il reprit enfin le fanal qu'il avait posé sur le mausolée ; il rouvrit le guichet : je le vis se refermer sur lui ; je vis la lumière briller encore entre les fentes, puis s'affaiblir, puis s'anéantir : le bruit de ses pas cessa de retentir dans l'allée souterraine, et alors, pour la première fois, je sentis toute l'horreur de mon cachot, et je me crus seule au monde. Je répandis bien des larmes. Ah ! n'étais-je pas bien plus malheureuse en effet ! j'éprouvais des regrets dont je n'avais jamais eu l'idée ; je venais de perdre des biens que je n'avais jamais goûtés. Je fus prête un moment à envier le sort de Paulina... pourvu toutefois que je fusse descendue au tombeau plus irréprochable qu'elle.... Pardonnez-moi, ma tante, pardonnez-moi cet accès de délire ; il n'a pas duré. Je rappelai ma raison, mon courage ; je fis réflexion alors au peu de prévoyance que j'avais

eu en ne chargeant pas Ajax de vous écrire, ou même à M. Brisberg, pour vous faire connaître à l'un ou à l'autre ma situation. Cette négligence pouvait prolonger ma captivité. Mais tant qu'il avait été là je n'avais songé qu'à lui. Je lui avais défendu de revenir ; je lui avais recommandé de retourner immédiatement à Paris; je n'avais donc plus de ressource pour vous faire parvenir de mes nouvelles. Je devais m'attendre à rester long-temps confinée. Je me raisonnai à cet égard. Il était vraisemblable qu'on me refuserait tout ce qui serait capable d'embellir mon cachot, tels que des livres, une écritoire. Je résolus de faire comme Trenk, de composer et d'apprendre par cœur mes ouvrages. Je pensai que le tombeau de Paulina continuerait probablement à me servir de lit. Mais ce tombeau, plus je l'examinais, et plus je me familiarisais avec lui; c'était

une source de pensées, de méditations ; c'était même un intérêt pour mon cœur, car les cendres qu'il renfermait n'étaient pas muettes : elles m'inspiraient une pitié douce, et sans elles, j'aurais été plus seule encore. Je ne sais si j'aurais conservé long-temps cette résignation, cette sérénité ; mais quelqu'horrible que ma prison eût pu devenir à mes yeux, moins que jamais, ma tante, j'en aurais voulu sortir pour épouser l'homme odieux qui m'y avait plongée : ç'aurait été une bassesse d'accorder aux mauvais procédés et à la contrainte ce que j'avais refusé d'abord aux instances de ma cousine et au désir de l'obliger. Je n'ai pas subi ces épreuves : vous aviez écrit à mon père, ma bonne tante, et cette lettre avait soulevé tout à coup le bandeau étendu sur ses yeux. J'attendais un peu impatiemment, je l'avoue, que l'on m'apportât quelque nourriture : je n'en

avais pris aucune depuis mon déjeûner de la veille, et j'étais curieuse de savoir si l'on n'allait pas me mettre au pain et à l'eau. Sur les neuf heures, les lansquenets m'apportèrent des gâteaux et du thé, comme à l'ordinaire. M. Muller les suivait, qui, durant mon repas, me fit un sermon assez adroit, pour m'engager à me rendre aux volontés de ma cousine. Il chercha avec habileté à joindre la terreur à la séduction. Je ne montrai point d'aigreur; je gardai toujours le silence avec une apparente tranquillité; et voyant que mes esprits n'étaient pas encore assez abattus pour devenir dociles, il me quitta avec beaucoup de dépit et d'inquiétude. A peine avait-il atteint le haut de l'escalier, que j'entendis une rumeur effroyable; ma porte ne fut pas rouverte, mais enfoncée; et j'allais, en vérité, comme un enfant, me cacher derrière le tombeau; lorsque je fus saisie, enlevée



par un bras robuste. Un visage, que je n'avais pu distinguer, se colla vingt fois sur le mien avec autant d'impétuosité que de tendresse, et le nom de ma fille, répété à chaque fois, m'apprit assez quel était mon libérateur. Je me pendis à son cou; et tandis qu'il m'emportait, je le baignais de mes larmes, je l'étouffais par mes caresses. Je n'avais point vu ses traits; lui-même m'avait à peine entrevue: mais il était mon père; j'étais entre ses bras, et tous mes maux étaient effacés.

En sortant du souterrain, je trouvai Laïna, qui embrassa mes genoux en sanglottant. C'était elle qui, se trouvant dans le vestibule à l'arrivée de mon père, lui avait appris où j'étais, et l'avait engagé à se rendre sur-le-champ au souterrain, où elle croyait que Muller se trouverait encore. Mon père l'avait rencontré comme il en sortait. La chaise

de poste de mon père était dans la cour ; il me dit qu'il fallait partir à l'instant, et qu'il ne voulait voir ni le baron, ni la baronne, parce qu'il les tuerait. Je trouvai qu'il valait mieux en effet partir sans les voir. J'aurais voulu pouvoir embrasser ma bonne ; du moins je recommandai bien à Laïna de la soigner, et de lui dire que je me souviendrais toujours de l'attachement qu'elle ma montré ; je lui dis que je n'oublierais pas non plus celui qu'elle-même me témoignait alors. Je la chargeai d'aller annoncer mon départ à M.[me] de Lüknau ; et, au moment de quitter pour jamais le manoir de ma cousine, au moment de la laisser seule, livrée à des gens faux et méchans, assez méchans, assez astucieux en effet pour avoir corrompu sa bonté naturelle, je ne pus conserver contre elle aucun sentiment d'amertume ; je la regrettai de bonne foi. Je dis à Laïna, si elle osait

lui parler de moi, de l'assurer que je n'étais au fond ni ingratte, ni rebelle.... Mon père ne me permit pas de m'étendre sur ce chapitre; il m'a dit depuis qu'il avait eu peur que M. Muller, qui était allé sans doute prévenir ses maîtres, ne fît, d'accord avec eux, baisser la herse, et qu'il aurait alors ensanglanté la scène. Il m'entraîna. Nous traversâmes rapidement toute l'Allemagne; nous ne nous arrêtions ni pour coucher, ni pour manger : nous prenions nos repas dans la voiture. Mon père, qui était parti sans congé, comptait toutes les minutes. Je suis arrivée fort harrassée; mais j'en ai été quitte pour prendre quelques bains, et rester quelques jours au lit. Mon père a tout avoué à son colonel, qui est un excellent homme, et qui fait semblant de ne s'être douté de rien. *Je vous rendrai compte une autre fois de la vie que je mène. Je ne veux retar-*

der le départ de ce paquet, ni le grossir davantage. Adieu, ma tante; aimez-moi toujours, et dites-vous que je suis aussi heureuse que je dois l'être, échappée à un lien que j'abhorrais, et réunie à un père que je chéris tous les jours plus tendrement.

Caroline à Mme de Jonchère.

Hambourg.

J'ÉTAIS bien sûre de votre cœur, ma chère tante, bien sûre que vous ne me sauriez pas mauvais gré d'être heureuse, quoique loin de vous. Croyez cependant que je le serais plus encore au Vieux-Château, et que c'est-là où aboutissent toujours mes vœux. En attendant, je serais bien coupable, si je ne sentais pas tout le charme attaché à la présence et aux caresses d'un bon père. Toute mon ambition est de lui prouver ma reconnaissance pour ses soins, et mon indifférence pour le luxe, les richesses, qu'il n'a désirés que pour moi. Ma tante, ce n'est point ici la baronnie d'Arnheim, ni le

grand hôtel de Paris ; mais dans ce petit appartement, j'aime, je suis aimée, je règne, je dispose, et aucune amertume ne se mêle à mes jouissances. Jusqu'aux moindres bagatelles, tout me plaît ici ; ici, j'ai tout créé pour mon père et pour moi. Vous vous imaginez bien que l'appartement où il vivait en garçon, son linge, ses effets, étaient dans un grand désordre : j'ai collé de nouveaux papiers, refait les rideaux, recouvert les siéges, orné les cloisons de mes dessins, et les tablettes de mes livres, de mes collections, de mille petits ouvrages de mes mains. Ma cousine a eu la bonté de me renvoyer toutes mes malles, mes caisses, et jusqu'à une somme d'argent de mes épargnes, qui lui appartenait plus qu'à moi. Mon père m'a recommandé d'employer cette somme à mes fantaisies, et je ne lui ai pas désobéi, ma tante ; car ma fantaisie la plus irré-

sistible était celle de le voir muni de mille choses qui lui manquaient. Il pense que je me les suis procurées avec l'argent qu'il a remis entre mes mains, car il ne compte pas après moi; il me donne toute sa confiance, me laisse maîtresse absolue; et j'en ai profité pour lui faire cette innocente supercherie. J'ai, pour me servir, ou, si vous voulez, pour m'aider, une petite fille qui n'est pas bien habile; mais je le suis assez pour la former. Je m'arrange pour que les soins du ménage, et celles de mes études qui exigent de l'application, aient lieu durant le temps que mon père passe hors de la maison; en sorte que lorsqu'il revient, je dessine ou je travaille, et de cette manière je puis toujours causer avec lui. Le soir, il m'apprend à jouer au piquet, ou il y joue avec quelques vieux militaires qui composent toute notre société, et qui sont bien respectables. Je

m'attache beaucoup aux vieillards, ainsi que vous me l'avez recommandé. Il y a quelque chose en effet de doux, de satisfaisant dans les égards que l'on a pour eux, et dans l'intérêt qu'ils nous témoignent. J'aime l'ouvrage plus que jamais : vous seriez édifiée du zèle et de la constance que j'y apporte. De peur de perdre un seul instant, j'ai un tricot en permanence, toujours à ma portée, et que je prends sans affectation dans tous les momens où je ne pourrais m'établir pour m'occuper d'autre chose. Par exemple, à table, où je suis toujours seule avec mon père, et où il aime à rester long-temps, je lui tiens compagnie de cette manière lorsque je ne puis plus manger ; et je n'ai pas l'air de l'impatience et de l'ennui, comme je l'aurais peut-être malgré moi, si j'étais obligée *de rester* là sans y rien faire. Au bout de *la journée*, sans preque m'en être aper-

que, j'ai avancé mon ouvrage, et rempli utilement des minutes qui auraient été tout à fait perdues. Je vois que c'est l'utilité qui prête des charmes au travail : il est sûr que je mets au mien un intérêt que ne m'inspirerait pas l'insipide et vaine broderie que je traînais à Paris dans le salon, et dont je n'avais aucun besoin, même pour ma parure, qui, grâce à ma cousine, était toujours assez brillante. Oh ! combien ma situation me plaît mieux que celle où je pourrais être ! Quelquefois cependant je cherche à m'éprouver moi-même ; car, grâces aux appointemens de mon père, à cette petite somme renvoyée par ma cousine, et, je puis le dire aussi, à mes soins, à mon industrie, notre existence me paraît encore aisée. Mais si mon père devenait infirme, s'il perdait sa place, si le fruit de mes économies était épuisé..... Eh *bien !* ma *tante*, je trouve encore que je

pourrai vivre sans regretter la baronnie d'Arnheim, et qu'en me dévouant tout à mon père, je n'aurais rien à me reprocher. Accoutumée à une vie active, sans besoins factices, sans fausse gloire, ne pourrais-je pas alors tirer un parti aussi utile qu'honorable des talens que vous m'avez donnés? Je suis sûre qu'avec un peu plus d'étude, je me perfectionnerais bientôt dans celui que les circonstances me porteraient à préférer. Je ne suis pas bien savante; mais à l'aide de quelques bons livres, je pourrais déjà donner des leçons sur les parties les plus essentielles de l'éducation. Je ne suis sûrement ni maussade, ni méchante: j'espère que le malheur ne m'aigrirait pas; je tâcherais bien de me préserver de ce funeste effet de l'adversité; et je pense qu'il ne me serait pas trop difficile de me faire aimer de mes écolières et de leurs parens. Vous voyez que l'avenir

même n'a rien qui m'effraie, ma chère tante; et cette sécurité m'est encore plus douce, quand je songe que c'est à vous que je la dois. Mais cependant, ma tante, je ne serais pas tout à fait sincère, si je ne vous confessais que, quelquefois, quand je suis seule, des souvenirs douloureux viennent, comme un nuage, obscurcir mon imagination. Celui d'Ajax me tourmente : vous ne me dites point qu'il soit de retour à Paris; peut-être ne pouvez-vous le savoir encore. Ah! j'ai besoin d'apprendre que M.me de Luderville lui a pardonné, qu'elle m'aime toujours, qu'elle me reverrait avec plaisir. . . . . Croyez-vous bien, ma tante, qu'elle me reverrait sans peine, sans inquiétude? Ah! qu'elle serait injuste, si elle me rendait responsable du crime d'Inguelina! . . .

Mon père m'a présentée à la femme de son colonel. Elle m'a fait un accueil

fort aimable, et veut absolument me conduire à un bal que le prince donne dans quelques jours. Je n'en avais nulle envie : je me trouve si bien chez moi, et dans ma simplicité ! Mais mon père veut absolument voir danser sa fille ; il veut la voir parée ; et si je l'en croyais, je mettrais la plus belle des robes que ma cousine m'a données. Mais cela serait déplacé : il en est, je pense, de la toilette comme de cet ensemble que vous recommandiez un jour dans les ornemens d'une maison ou d'un jardin : elle doit être en rapport avec la situation ; autrement elle blesserait l'harmonie, les convenances et la raison. Mais mon père va rentrer, ma tante, et je dois finir, afin d'être tout à lui. Qu'il est doux de rapporter ainsi toutes ses actions à un être que l'on révère, de se trouver chargée exclusivement de son bonheur, et de confondre ensemble ses devoirs et ses

plaisirs ! Qu'il doit être triste et douloureux, au contraire, de n'exister que pour soi, et de n'avoir aucune obligation à remplir ! Mais je l'entends : adieu, ma tante.

Caroline à M.me de Jonchère.

Hambourg. ..

Je reviens de la fête, ma chère tante : je ne m'y suis pas fort amusée ; je me trouve même beaucoup moins heureuse depuis que j'y suis allée. Cette réunion, extrêmement nombreuse, et où je ne connaissais presque personne, ne m'a pas rendu en plaisirs vifs ce qu'elle ôtait à mes habitudes et à ma tranquillité. On m'a beaucoup regardée, parce que j'étais étrangère. J'ai été contrainte de faire des politesses répétées à l'infini, sans intérêt et sans goût, à toutes les femmes auxquelles celle du colonel m'a présentée, et de refuser successivement, par d'assez mauvaises défaites, toutes les instances qu'elles m'ont bien voulu faire d'aller



les voir. Un genre de vie trop dissipé ne conviendrait ni à mes occupations, ni à ma fortune : mon bonheur est de vivre pour mon père, dans le petit intérieur où les circonstances m'ont placée ; et je serais fort à plaindre, si je venais à me trouver mieux ailleurs. Mais c'est un danger que je n'ai point à courir, et mes penchans sont, à cet égard, parfaitement d'accord avec les bienséances.

N'allez pas croire, ma bonne tante, parce que le ton de ma lettre est un peu plus mélancolique qu'à l'ordinaire, que je ne suis pas de bonne foi avec vous, ou avec moi-même, ni que j'aie rapporté de cette fête des regrets frivoles. Non ; l'éclat, le mouvement, l'illumination, la magnificence, n'ont pas plus séduit que blessé mes yeux.... La peine secrète que j'éprouve, provient d'une toute autre cause.... Je n'ai point envie de vous *la cacher* ; je vais vous en faire l'aveu.

D'abord, j'ai beaucoup dansé, avec le dessein de m'étourdir. Je sentais une sorte de malaise, un dégoût vague; en vérité, c'était un pressentiment.... Mon oppression ayant augmenté, j'ai prié mon père de me donner le bras et de me conduire dans les jardins, qui étaient fort éclairés. La nuit n'était pas froide; j'avais pris mon domino ouaté; et le grand air me fit du bien. Mais comme nous allions rentrer dans le palais, nous remarquâmes une foule de gens qui se pressaient contre les fenêtres de la salle de bal, pour jouir de la vue de l'intérieur. A quelque distance de cette foule, un homme qui n'avait pu y trouver place, se tenait appuyé contre la balustrade, immobile, enveloppé dans son manteau. Comme nous passions près de lui sans qu'il nous aperçut: « Elle est là, » *prononça-t-il* à voix basse; et cette voix, ma tante,.... c'était celle d'Ajax; je

n'ai pu m'y méprendre. Mon émotion fut extrême : mon père vit bien que mes genoux fléchissaient, mais il ne m'en demanda pas la raison ; il me soutint avec force, il m'entraîna dans la salle, et me pressa d'accepter la main du premier danseur qui se présenta. Nous sommes rentrés fort tard : je me suis couchée, mais je n'ai pu dormir. Ce matin, en déjeûnant avec mon père, je croyais à chaque instant qu'il allait m'interroger sur le petit incident de la veille ; car cette voix, il l'a entendue comme moi, ma tante ; il a remarqué mon trouble : n'était-il pas naturel qu'il en fût surpris, qu'il m'adressât quelques questions ? Son silence m'étonne et m'inquiète presque autant que l'idée de savoir Ajax à Hambourg. Ainsi mes instances ont été vaines : Ajax a méprisé mes conseils ; le chagrin de M.me de Luderville dure encore, et peut-être m'en aime-t-elle

moins de jour en jour ! Je sais qu'elle n'est point injuste ; je sais qu'elle est la bonté même ; mais si je m'en veux si fort d'être la cause, quoique bien innocente, de ses inquiétudes, cette innocence empêchera-t-elle qu'elle ne m'en veuille aussi un peu ? Que puis-je faire ? Je voudrais raisonner encore avec Ajax, lui exprimer toute la douleur à laquelle il me livre, et peut-être obtiendrais-je enfin qu'il y mît un terme. Mais je n'ai point occasion de me retrouver avec lui, et je resterai long-temps en proie aux angoisses qu'il me fait sentir.

Je n'avais pas fermé ma lettre hier au soir ; je me disposais à la terminer ce matin, lorsque j'ai été interrompue par la petite fille qui me sert, et qui est entrée d'un air fin, une main dans sa bavette, et regardant à chaque instant



derrière elle, comme si elle eût craint d'être surprise. Enfin, s'approchant de mon oreille, elle m'a raconté qu'un grand monsieur, un *gentilhomme* français, lui avait remis une lettre pour moi, en lui recommandant bien fort de me la donner en mains propres ; et cette lettre a été tirée de sa bavette ; et j'y ai jeté les yeux avec une vive émotion, je l'avoue ; car je craignais de reconnaître l'écriture d'Ajax sur l'adresse. Je me suis sentie soulagée, en voyant de gros caractères mal formés ; et puis c'était un papier bien carré, avec deux ou trois cachets J'ai eu bien moins de peine alors à affecter du sang froid, et à dire à la petite de poser la lettre sur la table, et que mon père l'ouvrirait à son retour. Elle a pensé jeter les hauts cris : on lui avait recommandé si fort le secret, et probablement promis quelque récom- *pense*, qu'elle était jalouse de remplir

exactement sa commission. J'ai eu beaucoup de peine à lui faire comprendre que je n'ouvrais jamais que les lettres qui m'étaient adressées par mes parens, et que les autres, surtout celles des gens que je ne connaissais pas, je ne les lisais qu'après mon père, et lorsqu'il jugeait à propos de me les communiquer. Enfin, elle a laissé la lettre, et s'en est allée. Cette action de sa part détruit tout l'intérêt que son âge et sa pauvreté m'avaient inspiré. Je crains que cet enfant n'ait reçu aucun principe. Je ne veux pas la renvoyer, et je ne dirai rien de ce qui s'est passé à mon père ; mais je tâcherai de faire sentir à cette petite tout le tort qu'elle s'est fait dans mon esprit, et de lui inspirer le désir de se mieux conduire : j'espère que mes leçons lui seront salutaires. En attendant, la lettre est là. Je suis un peu curieuse de savoir ce que c'est, je l'avoue ; je le serais bien

davantage, si je croyais qu'Ajax y fût pour quelque chose : mais non... Enfin, mon père me le dira sans doute. Mais, en vérité, jamais il n'est rentré si tard.

Ma chère tante, cette lettre, elle n'était pas d'Ajax, mais du pauvre Franc-Comtois, qui est actuellement avec lui. C'est un garçon bien fidèle, bien attaché, mais qui n'a pas une grande connaissance des convenances, et qui pensait que rien n'était plus naturel de ma part, que d'entrer en correspondance avec son jeune maître. J'étais impatiente de savoir ce que c'était, je vous l'ai dit ; imaginez ce que j'ai dû éprouver, lorsque mon père, après l'avoir parcourue tout bas, m'a fait tout haut la lecture de cette épître, qui est *visiblement le* chef-d'œuvre de son auteur.

MADEMOISELLE,

Vous me ferez pardon, s'il vous plaît, si je prends la liberté de vous écrire ces lignes. C'est au rapport de mon jeune maître, et pour que vous ayez la générosité de m'assister à son égard. C'est sûrement une chose au su de Mademoiselle, que Monsieur et Madame veulent bien m'honorer de leur confiance; et c'est en conséquence de ce qu'ils m'ont envoyé dans le Tyrol à l'époque où Monsieur leur fils a quitté Paris, pour courir après Mademoiselle, sauf le respect que je lui dois. Comme il n'y a qu'une auberge au village d'Arnheim, je n'ai pas eu de peine à y déterrer mon jeune maître: je le trouvai dans une chambre où ce qu'il n'y avait que les quatre murs, et avec quels habits encore! Il y avait un digne ecclésiastique avec lui, qui,



d'après ce que j'ai entendu de leur conversation, lui avait été dépêché par une certaine demoiselle de Rosendall, qui est fort de vos amies ; et le bon prêtre lui débitait une bien belle morale, qui était une excellente préparation pour ce que j'avais à lui dire moi-même. Je me fis voir ; je remis à M. Ajax les lettres de ses père et mère, qui le firent pleurer à chaudes larmes. Là-dessus le bon prêtre le prêcha encore, lui dit adieu, et partit, en me recommandant tout bas de ne pas le quitter un instant, et de l'emmener, si je le pouvais. M. Ajax me conta toute l'affaire : pourquoi il était venu, et comment vous étiez partie dans la matinée, et qu'il vous avait vue auparavant, et que vous aviez eu la sagesse de ne pas vouloir vous en aller avec lui : ce qui ne m'étonna pas, sachant bien que Mademoiselle a toute sa vie été la *raison* même. Mais je me réjouis bien

sincèrement de ce que Monsieur votre père était venu si à propos vous tirer de là ; et je croyais bien que nous-mêmes nous n'avions plus qu'à nous mettre en route Oui, mais ce n'était pas pour Paris. Voilà mon jeune maître qui m'embrasse, si bien que j'étais tout attendri : car Mademoiselle sait bien que l'ai vu naître, et que je l'aime ni plus ni moins que s'il était mon propre enfant : et puis il me fit jurer par mon salut et par les saints évangiles que je ne révélerais à personne le secret qu'il m'allait dire ; que s'il en était autrement, il se tuerait ; et lorsque j'eus bien juré, il se trouva que ce beau secret c'était qu'il ne voulait pas retourner à Paris, qu'il voulait aller à Hambourg, pour savoir si vous y seriez heureuse, et il voulait que j'y allasse avec lui. A dire vrai, cela valait mieux que de le laisser y aller tout seul. En conséquence, bien embarrassé de tenir

à la fois la parole que j'avais donnée à Madame, de lui marquer sur-le-champ de ses nouvelles, et la parole qu'il m'avait extorqué, je me suis contenté d'écrire à Madame que je l'avais retrouvé, qu'il se portait bien, mais que nous allions encore voyager. Il m'avait promis de ne rester ici qu'une quinzaine de jours, et nous y sommes depuis plus d'un mois Il passe sa vie à faire sentinelle au coin de votre rue, pour vous voir sortir; et la nuit dernière, il s'est morfondu dans les jardins du prince, espérant que, par les fenêtres, il pourrait vous voir danser. Mademoiselle peût bien penser que je n'y tiens plus; et si elle avait la complaisance de lui écrire un mot pour l'engager à partir, peut-être cela ferait-il plus d'effet que toutes mes remontrances. C'est dans cette fin que je me suis donné la licence d'écrire à Mademoiselle, la suppliant d'excuser mon

griffonnage, avec lequel j'ai l'honneur d'être pour la vie,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur,

FRANC-COMTOIS,

Hôtel de *** rue de *** dans le
cas où Mademoiselle voudrait
me gratifier d'une réponse.

Je n'ai rien dit, ma chère tante, en écoutant cette lettre, car je ne savais que dire. Je tremblais comme la feuille, imaginant toujours que mon père allait se mettre en colère, et m'accabler de questions. Mais il a gardé le silence ; et après m'avoir fait cette lecture, il est allé reprendre son chapeau et son épée. Quoiqu'il eût l'air assez tranquille, cela m'a fort alarmée. Où allez-vous, mon père ? me suis-je écriée ; et je me suis

jetée toute éperdue à ses pieds. Je n'ai pu retenir mes larmes Mon père m'a relevée avec bonté : « Ne crains rien, m'a-t-il dit ; calme toi ; je vais, non pas porter une réponse à Comtois ; mais, ce qui vaut mieux encore, je vais trouver son maître. Ce que Comtois voudrait que tu fisses, je le ferai moi-même, et avant une heure d'ici je te le garantis hors de Hambourg. » Il est parti, sans vouloir m'écouter d'avantage. Il m'a laissée, ma tante, dans un état bien cruel : non, je ne craignais pas qu'Ajax manquât de déférence et de respect pour mon père ; mais mon père pouvait manquer d'indulgence et de générosité. Ajax était coupable ; je croyais que mon père l'ignorait ou du moins qu'il ne venait que de l'apprendre. Dans le premier moment, il devait lui en savoir mauvais gré, et je croyais qu'il me dissimulait son ressentiment. Je ne saurais vous dire ce que j'ai souffert jusqu'à

son retour ; quand il est rentré, je pleurais encore. Je me suis hâtée d'essuyer mes yeux ; mais j'osais à peine les lever sur lui ; il me semblait que j'allais lire mille malheurs sur son visage. Heureusement, dès les premiers mots, il m'a rassurée, en me disant qu'il avait été content du *jeune homme* ; qu'il l'avait bien *rembarré* ; qu'il avait parlé si *haut et si ferme*, qu'il l'avait déterminé à se soumettre : à l'heure qu'il est, a-t-il ajouté, il roule sur le grand chemin de Paris. Alors j'ai levé les mains au ciel, et j'ai senti de nouveau couler mes larmes ; mais celles-ci étaient plus douces : més vœux étaient comblés ; M.me de Luderville allait bientôt revoir son fils. C'est alors que mon père m'a dit qu'il savait tout ; que quelques mots échappés à Laïna, au moment où elle lui indiqua ma prison, lui avaient fait penser qu'Ajax était dans le pays, et s'était procuré les moyens de pénétrer

jusqu'à moi ; qu'il vous avait écrit pour vous demander la vérité tout entière, et que vous la lui aviez mandée. Ah, ma tante ! vous la lui aurez dite avec cette bonté qui ne vous quitte jamais, et de manière à ce qu'il ne fût pas trop irrité contre ce pauvre Ajax ! Cette confidence de sa part m'a expliqué pourquoi, quand le son de sa voix m'a si fort troublée, mon père, sans me faire de questions, s'est hâté de me ramener à la danse. Il a bien voulu donner quelques louanges à ma conduite dans toutes ces circonstances ; entr'autres, il a fort applaudi à la *rancune* que j'ai conservée à ce *vaurien*. Ce sont ses expressions, ma tante... elles m'ont un peu mortifiée ; et, en vérité, j'aurais cru qu'il voulait se moquer de moi, si, sur un sujet semblable, il était possible de plaisanter. Moi, de la rancune !... Ah ! sans doute Ajax a troublé mon repos ; en me proposant la fuite,

il a méconnu mon caractère : j'aurais pu en être offensée ; mais je lui ai pardonné, d'après bien des considérations qui lui ont servi d'excuse. Eh ! n'est-il pas le fils de M.me de Luderville ! Non, je n'ai point de rancune, soyez-en sûre ; en a-t-on contre ses amis ? J'ai pourtant entendu dire, c'était, je crois, à M.lle de Rosendall, que l'on ne pouvait en vouloir fortement qu'à un ami ; que les injustices, les injures d'un être indifférent ou méprisable n'atteignaient jamais au fond de l'ame ; mais j'ai combattu cette opinion, je m'en souviens : je conviens que l'on sent plus vivement les torts de ceux que l'on aime, mais on les oublie bien plus vîte. Enfin, ma tante, il est parti. M.me de Luderville pourra songer à moi sans aucun mélange d'amertume ; et quand je la reverrai quelque jour, j'espère la retrouver aussi bonne, aussi tendre qu'elle l'a été autrefois. Quand je

la reverrai. . . ce jour prospère arrivera-t-il jamais! Je ne sais sous quelle teinte plus rembrunie je vois actuellement tous les objets. Cette fête m'a fait bien du mal. . . Je songe à mille choses aujourd'hui auxquelles je n'avais jamais pensé. Les soirées sont déjà bien longues; elles vont le devenir encore plus. On dit que le froid est excessif à Hambourg ; je crains de tomber malade cet hiver : j'aurais besoin, pour soutenir mon courage, d'être sûre, bien sûre d'aller vous retrouver au printemps. J'ai écrit plusieurs fois à ma cousine, et elle ne m'a pas répondu. Mme de Luknau me mande qu'elle est toujours fort irritée, et qu'il est défendu de prononcer mon nom devant elle : c'est Laïna qui a donné ces détails à Mme de Luknau. Mais je surmonterai l'abattement où me jettent toutes ces sources de chagrin ; je veux que la douce paix embellisse encore mon

petit ménage ; je ne veux pas surtout que mon père s'aperçoive d'aucun changement dans mon humeur : il ne serait plus heureux si je cessais d'être la même; et je serais bien coupable, si je pouvais jamais l'affliger.

M.me de Luderville à M. de Solignac.

Paris.

Après nous avoir livrés à de longues inquiétudes, mon fils vient enfin, monsieur, de rentrer dans sa famille, où il vient chercher le pardon des fautes sur lesquelles vous-même avez eu la bonté de l'éclairer. Il ne nous a pas caché que c'était à vos leçons, et principalement au remords dont l'a pénétré votre indulgence, qu'il devait la fin de ses erreurs. Ses torts envers vous, envers mademoiselle votre fille, lui causent aujourd'hui le plus vif repentir; il ose de nouveau, Monsieur, recourir à votre clémence; il fait plus, c'est de vous qu'il attend tout le bonheur de sa vie, et ses parens vous le demandent avec lui.

Nos liaisons avec M. et M.me de Jonchère ont concouru puissamment au développement des bonnes qualités de notre enfant. Une juste gratitude, une affection sincère, nous ont fait souhaiter de l'attacher à ses meilleurs amis par des liens plus étroits encore. Mais je connaissais assez M.me de Jonchère pour sentir qu'elle mettrait bientôt des obstacles à la grande intimité de nos enfans, si elle n'y était déterminée par des engagemens positifs, et surtout par votre aveu. Cet aveu, vous l'aviez donné. Cependant je n'ai pas eu l'idée de me plaindre, lorsque les propositions de M.me d'Arnheim vous ont fait adopter d'autres projets : sans doute, vous n'aviez pas perdu le droit de disposer de votre fille. Je gémis, et je n'insistai pas. J'insistai d'autant moins, qu'en exaltant Caroline aux yeux de la baronne, j'avais été moi-même l'artisan de mon

malheur. Mais d'après ce que m'a dit M.me de Jonchère, vous n'avez plus la moindre envie de donner votre fille à M. d'Arnheim; je ne risque plus de priver ma jeune amie d'une fortune personnelle, et je puis, sans scrupule, lui offrir encore une fois le partage de la mienne. Son ame tendre l'appréciera moins, j'en suis sûre, que le doux nom de fille que mon cœur lui destine depuis si long-temps. Je sais que mon fils est bien jeune encore, et M.me de Jonchère désirait que le mariage ne se fît que dans deux ans; mais après les risques qu'il a courus, vous concevrez qu'Ajax soit bien impatient de voir assurer son bonheur. Vous trouverez ci-joint un congé que M. de Luderville a fait expédier dans les bureaux : vous vous en servirez, soit pour ramener Caroline à sa tante, soit pour me l'amener à moi-même à Paris. Je n'attends de vous que

quelques mots ; et en arrivant, vous trouverez tout prêt pour la cérémonie ; après quoi nous partirons tous ensemble pour le Dauphiné, où M. et M.me de Jonchère préfèrent nous attendre ; le premier étant dans ce moment un peu trop incommodé de ses douleurs pour venir nous trouver. Ils vous écrivent de leur côté, à ce qu'ils me mandent, pour appuyer mes instances. Laissez-moi me flatter, Monsieur, que vous aurez égard à leur entremise, aussi-bien qu'aux sentimens d'estime et de reconnaissance dont je vous renouvelle l'assurance au nom de M. Luderville et au mien.

Après la réception de cette lettre, Caroline écrivit longuement à sa chère tante, pour lui faire part des sentimens qu'elle lui avait fait éprouver, ainsi que de la réponse que M. de Solignac y avait

faite. Mais ce compte, rendu par Caroline, n'a point été remis entre nos mains; M.me de Jonchère n'a voulu le communiquer à personne. Nous sommes donc obligés, d'après d'autres renseignemens que nous avons pris, d'apprendre nous-mêmes à nos lecteurs que le jour où la lettre de M.me de Luderville parvint à Hambourg, le facteur rencontra M. de Solignac au moment où il rentrait chez lui; qu'il lui remit ses paquets en main propre; que M. de Solignac les ouvrit tout en montant l'escalier, et que lorsqu'il arriva dans son appartement, ses lunettes sur le nez et les papiers à la main, sa figure avait quelque chose d'assez extraordinaire pour que sa fille comprît à l'instant qu'il venait de recevoir des nouvelles intéressantes. — Ah! c'est de France! s'écria-t-elle; j'espère que tout le monde se porte bien! — Oui, *mais il y a* de drôles de gens dans le

monde! Cette M.me de Luderville, par exemple, elle a pris bien singulièrement la complaisance que j'ai eue de lui renvoyer son fils. — Caroline pâlit : « M me de Luderville n'est pourtant pas une personne singulière, dit-elle d'une voix faible et tremblante ; je ne puis croire qu'elle ait. . . qu'elle ait des torts vis-à-vis de vous, mon père. Oh! des torts! je ne prétends pas dire que ce soit précisément un tort de sa part ; mais véritablement elle m'embarrasse. Tiens, ajouta-t-il, en jetant la lettre sur ses genoux, lis, et tu me diras ensuite ce que tu en penses. » Il eut la délicatesse de passer alors dans une autre chambre ; et quoiqu'il n'y restât pas long-temps, Caroline, très-accoutumée à l'écriture de M me de Luderville, avait déjà lu et relu la lettre plusieurs fois avant qu'il rentrât : son cœur battait violemment ; il était pénétré de tendresse, de recon-



naissance ; mais elle n'osait l'ouvrir à l'espoir : les expressions de M. de Solignac avaient été si équivoques, qu'elle ne savait encore ce qu'elle devait attendre de ses dispositions. Sans paraître s'apercevoir de l'extrême agitation de sa fille : eh bien ! lui dit-il, tu vois ! comment allons-nous donc répondre à cette belle dame ? Je ne suis pas fort en fait de correspondances ; tu devrais t'en charger pour moi. — Moi ! mon père, il ne conviendrait pas.... la décence ; et Caroline baissa les yeux. — Je ne connais rien, reprit M. de Solignac, je ne connais rien de plus décent pour une jeune fille, par exemple, que de dire non ! mais puisque tu ne veux pas t'en charger, il faut bien que je lui réponde moi-même ; (et tout en s'arrangeant devant une table, sur laquelle sa fille avait écrit dans la matinée, et où se trouvaient encore une écritoire et du papier) ; seulement il faut

mettre de la politesse dans nos refus, par égard pour ta tante qui est fort entichée de toute cette famille, et qui m'écrit aussi pour m'engager à souscrire.... Ah mon Dieu! quoi! comment! ma tante vous écrit, ma bonne tante approuve... et vous voulez... mon père! — Sans doute, sans doute, je veux écarter toutes les petites considérations quand il s'agit du bonheur de ma fille; il m'est trop cher pour le confier à ce jeune écervelé : d'ailleurs, je n'ai point oublié l'impression que te fit sa voix dans le jardin, le jour de la fête; tu as conservé un vif ressentiment des persécutions qu'il t'a fait souffrir... — Je vous assure, mon père . . . et elle voulait dire je vous assure que je les lui pardonne; mais sa voix s'éteignit; il lui devint impossible d'articuler une syllabe : ses yeux seuls, attachés sur M. de Solignac, parlaient un langage assez expressif;

mais M. de Solignac écrivait et ne la regardait pas. « Voilà qui est fait, dit-il, et en cinq ou six lignes. Oh ! je suis très-expéditif ! c'est ma manière. Et Caroline en convenait en elle-même, tout en songeant aux moyens qu'elle pourrait prendre pour engager son père à y réfléchir un peu plus. M. de Solignac lui fit signe d'écouter, et commença ainsi :

Madame,

J'ai lu avec reconnaissance l'expression de vos sentimens pour ma fille ; et, en vertu du congé que vous avez bien voulu m'envoyer, je vais faire mes préparatifs, et quitter Hambourg le plutôt possible, pour me rendre avec Caroline . . .

Que pense-tu de ce début ? dit-il en s'interrompant, et en ôtant ses lunettes. *Mais*, *après* un petit moment de si-

lence, voyant qu'elle ne lui répondait pas, et que son anxiété se trouvait au comble, il remit ses lunettes, et continua ainsi:

Hum, hum, hum.. le plutôt possible, pour me rendre avec Caroline à... à Paris . . . , où je suis fort impatient d'embrasser le fils que vous voulez bien me proposer, et à qui je n'aurais jamais préféré personne, si je l'avais connu plutôt.

Il n'y avait plus là d'équivoque. Caroline se précipita dans les bras de son père, qui la conjura de ne pas l'étouffer. Caroline se mit encore à pleurer; mais ses larmes étaient délicieuses: elle ne trouva plus que son père mît trop de précipitation dans ses démarches, et jugea très-convenable que le courrier suivant emportât cette réponse. Elle passa le reste de la soirée, et même, dit-on, la nuit presque tout entière, à lire et relire les lettres de sa chère tante.

qui semblaient autoriser ses sentimens, et à lui écrire à son tour. Mais c'est précisément cette épître que nous ne connaissons pas. On prétend que M.me de Jonchère la garde soigneusement, pour la montrer aux deux époux dans une trentaine d'années, ou plutôt, peut-être, si la circonstance arrivait où cette douce image des affections de leur jeunesse pût être de quelqu'utilité pour eux. Du moins sommes-nous en possession de la réponse de M.me de Jonchère, que, conformément aux instructions de Caroline, elle lui adressa chez M.me de Luderville à Paris.

Quatrième lettre de M.me de Jonchère à Caroline.

Octobre.

J'EMBARRASSERAIS, je crois, bien des savans, si je leur demandais, ma chère Caroline, dans quelle langue tu m'as écrit. C'est une question que je ferai peut-être quelque jour à ton mari; d'ici-là, rassure-toi, je n'en parlerai point à d'autres. D'ailleurs, je n'en ai pas besoin; la tendresse, la nature, m'avertissent que cette langue est celle du bonheur, et elle se fait entendre aussi à mon ame.

Il est presqu'inutile que je te félicite; que je te dise que j'ai souffert plus que toi-même, lorsque j'ai vu renverser l'édi-

fice élevé par mes propres mains ; lorsque j'ai vu rejeter un projet dont j'attendais la récompense de tous mes soins ; lorsque j'ai vu ton père en adopter un autre qui devait nous séparer à jamais, et qu'il m'a fallu cependant favoriser par quelques efforts. La Providence a veillé sur nous ; et nous avons de plus, en retrouvant notre premier bonheur, le mérite de nos sacrifices, la conviction d'avoir tous rempli nos devoirs. Tous! Non, je me trompe : il existe un coupable, un très-grand coupable parmi nous . . . ; et si nous avions du temps à perdre, dix ans de pénitence ne seraient pas trop longs pour lui faire expier ses fautes, et pour éprouver son repentir... Mais tandis que j'y réfléchis, les événemens se pressent, tu marches vers Paris, l'heure sonne. . . . et il ne nous reste plus qu'à pardonner et à jouir.

Au milieu de l'enchantement qui

t'environne, Caroline, écoute encore la voix d'une amie, d'une mère ; recueille encore ses conseils. . . . jamais tu n'en eus plus besoin. L'adversité mûrit nécessairement la raison ; la prospérité l'étourdit. Savoir conserver le bonheur, est une chose plus rare encore que de l'obtenir, et plus difficile, le croiras-tu, que de supporter la peine. Prêt à commencer un long voyage, un navigateur prudent consulte les vents, la saison, les auspices ; mais après avoir levé l'ancre, penses-tu qu'il ralentisse sa vigilance, qu'il perde rien de ses terreurs ? Abandonné à tous les caprices des élémens, il frémit, au contraire, en songeant qu'après tant de précautions et d'étude, il ne faut, hélas ! qu'un orage pour l'engloutir.

C'est contre cet orage que je veux te prémunir, Caroline, autant du moins qu'il appartient à la prudence humaine.

On ne peut imaginer rien de plus sublime ici-bas que le lien conjugal : ennobli par la foi publique, épuré par la constance, sanctifié par la naissance d'un nouvel être, il semble participer à la fois de toutes les déités que l'on chérit, de toutes celles que l'on révère: il semble renfermer en lui tous les préceptes et toute la pratique de la morale. Lorsque Cécrops arriva chez les grecs, vagabonds et féroces, il institua le mariage, et l'Attique fut civilisée. A toutes les délices dont notre printemps s'embellit, il fait succéder, par une gradation insensible, toutes les douceurs qui peuvent consoler la vieillesse. Les plaisirs, comme le sentiment, s'y modifient d'accord avec l'âge. Mais ce lien, plus étroit, plus impérieux que tous les autres, demande aussi plus de prévenances, d'aménité, de sacrifices. Les grâces de la jeunesse, les premiers empressemens

de l'amour, cachent souvent de grands défauts ; il faut s'attendre à les voir paraître avec le temps. D'autres peuvent naître des circonstances ; ils sont amenés par les infirmités, par le malheur : il faut se préparer à les découvrir, et à les excuser dans le compagnon de notre existence, dans l'amant de nos heureux jours, et travailler à s'en préserver soi-même ; il faut, lorsque l'âge nous enlève quelques agrémens chaque année, y suppléer par un nouveau degré d'indulgence, et par une vertu de plus.

Point de repos, point de félicité sans une grande égalité d'humeur. L'adage si rebattu des délices du raccommodement perd toute sa justesse en ménage, où l'on s'accoutume bien vite à se quereller avec chaleur, et à se réconcilier froidement. On se lasse, au physique et au moral, des scènes vives et répétées : d'abord, elles exercent la sensibilité ;



bientôt elles l'ont énervée, et font soupirer après une vie tranquille. L'épreuve la plus difficile à soutenir en ce monde, est celle d'habiter long-temps sous le même toit avec ses plus chers amis, parce que, dans une intimité si complète, et que l'on pense devoir durer toujours, on n'a pas le courage de prendre éternellement sur soi ; on dépose peu à peu toute la parure de son caractère et de son esprit. Il y a bien peu de gens capables d'être, comme tu l'as dit toi-même, *aimables à tous les jours ;* et c'est ainsi que l'on finit quelquefois par vivre mal ensemble, sans avoir, l'un vis-à-vis de l'autre, des torts bien déterminés. C'est qu'à la honte de l'espèce humaine les petites choses influent bien plus que les grandes sur le sentiment. N'en soyons pas trop étonnés; c'est des petites choses que se compose le bonheur de tous les *momens.* On trouve rarement l'occasion

de déployer sa grandeur d'ame, de se dévouer pour ce que l'on aime; mais l'obligeance, l'attention peuvent se montrer ou se négliger cent fois par jour.. L'objet d'une véritable injustice peut trouver quelquefois de la gloire et du charme à la pardonner; mais les contradictions continuelles, les négligences répétées, les petites blessures domestiques, altèrent à chaque instant le repos, la jouissance, sans que l'amour-propre ni le cœur y trouvent rien qui les en dédommage. C'est une science toute particulière, que celle de savoir conserver à la vie privée le calme et l'indépendance, qui sont la base du vrai bonheur, et d'en écarter en même-temps la tiédeur et l'ennui qui le détruisent. Occupe Ajax par l'instruction qui vous est commune; qu'il chante, qu'il dessine, qu'il lise et disserte avec toi. Rien n'aigrit comme le désœuvrement;

rien ne rend plus exigeant, plus minutieux, plus injuste. Fais donc, pour le distraire, les mêmes frais que tu ferais, par politesse, pour un aimable étranger. Mais attache-le sans le contraindre; et si jamais l'un des deux se trouvait avoir fâché l'autre... Caroline!... souviens-toi bien de ce précepte.... *ne laisse jamais le soleil se lever sur vos débats.* Peu m'importe comment ils se seront appaises! Puissiez-vous même ne pouvoir plus vous rappeler ensuite lequel des deux aura fait les premiers pas! Mais, pour conserver ainsi les moyens de vous concilier sans délais et presque sans éclaircissemens, gardez-vous bien d'admettre un tiers dans vos discussions; elles prendraient dès lors une marche méthodique. A vos préjugés, à vos passions, il ajouterait encore les siens. Une mauvaise honte, d'ailleurs, empêche *de céder* devant témoin, et la fierté sou-

tient alors des droits que l'affection aurait fait abandonner. Défie-toi même de ceux qui chercheraient à devenir vos confidens. L'amitié délicate et sincère ne souhaite point de s'immiscer dans les mystères d'un ménage ; et quand les circonstances l'obligent à donner ses conseils, chacune de ses paroles est une parole de paix. Ce qu'elle ne peut justifier, elle l'excuse, elle sourit à l'orage pour le calmer, apaise l'amour-propre irrité, amortit les impressions trop douloureuses, et vous désarme en vous consolant. Mais l'indiscret qui vous fait raconter vos peines, partage à grand bruit vos ressentimens, révolte votre fierté, s'oppose à votre indulgence, vous avertit d'un tort ignoré, vous éclaire sur des défauts que vous n'aviez pas sentis.... Qui vous plaint seulement ?... croyez que ce n'est pas un ami : vous vous tromperez rarement, en lui

attribuant quelques vues perfides. En effet, fusse-tu constamment la dupe de ton mari, quelle est donc la lumière qui vaudrait mieux pour toi que cet aveuglement ? Puisse-tu n'en guérir jamais, et repousser toujours la main fatale qui chercherait à écarter le bandeau !

Tu penseras sans doute que cette suite de soins et de complaisances devrait être le lot d'Ajax tout aussi bien que le tien. Assurément, rien ne serait plus juste ; et cette réciprocité, quand elle existe, enfante le bonheur suprême. Mais, Caroline, où en serions-nous, si nous voulions compter strictement avec les hommes ! combien de fois tu parleras sans être entendue ! que d'accens qui seront perdus pour Ajax ! que de nuances qu'il n'apercevra point ! que d'oublis de sa part, qui pourtant ne seront pas des froideurs ! que de soupirs tu devras étouffer, qui ne serviraient qu'à te don-

ner l'apparence de l'exigence et de la susceptibité ! De plus, Ajax est bien jeune encore : il te supposerait bientôt le projet de l'asservir, de le gouverner. Ménage aussi soigneusement son amour-propre que sa tendresse ; n'oublie pas qu'il est le chef de ta propre famille, et que tu dois donner à ses enfans, à ses gens, l'exemple de l'honorer et de lui complaire. N'oublie pas que la nature nous a fait naître dans un état de dépendance et de faiblesse, dont la civilisation même ne nous sauve que les apparences. Je sais que cette idée est révoltante ; que la fille la plus soumise à son père, s'irrite en retrouvant un maître dans un mari ; mais l'indignation la plus juste n'a jamais changé la destinée, et le bon esprit consiste à s'y soumettre, à s'arranger de manière à se trouver le moins mal possible. Il est des femmes qui, pour y parvenir, ont recours à l'artifice ; qui se font comman-

der, à force de détours, ce qu'elles souhaitent en secret, flattent des défauts qui leur sont utiles, tirent vanité de leur adresse, et souffrent que l'on dise qu'elles gouvernent leurs maris. Les moyens qu'elles emploient font ressortir à mes yeux, d'une manière bien plus humiliante, la dépendance de notre sexe en général, en même temps qu'ils dégradent leur caractère personnel. L'estime et la confiance, si elles savaient les inspirer, les conduiraient plus dignement au même but. Je ne parlerai point de celles dont l'humeur altière tourmente, excède un naturel doux et facile, et obtiennent de l'amour de la paix ce que l'on n'aurait pas accordé pour l'amour d'elles. Leur exemple odieux ne sera pas dangereux pour toi. Abaisser l'homme à qui l'on appartient, est un calcul bien faux et bien mal entendu. Que ton premier talent soit de bien

aimer ; ton plus grand soin, de ne rien vouloir qui ne soit juste et sage ; ta seule ruse, de te rendre trop estimable pour qu'on en puisse jamais douter : mais quand Ajax ne fera que se rendre à l'évidence et à la raison, laisse-lui encore, s'il le faut, laisse-lui, pour le bonheur de tous deux, le mérite de la complaisance.

Je crains beaucoup pour toi les tourmens de la jalousie : tourmens d'autant plus redoutables, qu'ils n'excitent jamais l'intérêt d'un monde cruel et malin, et qu'au lieu d'attendrir même l'objet qui les cause, ils finissent par le fatiguer. Il faut convenir qu'un jaloux est rarement équitable : entre le soupçon et la conviction, l'intervalle est pour lui si peu de chose, que ses reproches n'ont jamais de mesure. La rapidité des traits brûlans dont la jalousie nous pénètre, le changement qu'elle opère dans le ca-

ractère le plus timide et le plus doux, sont si inouis, que l'ambition, la haine, la soif des plaisirs, ne semblent plus des passions auprès d'elle. Combien donc il est important pour une femme d'en étouffer les mouvemens; de se dérober au ridicule qu'elle attire, aux excès qu'elle enfante! Je ne doute point qu'Ajax, pour ménager ta faiblesse, n'imposât à ses actions, à ses discours, une contrainte qu'il croirait propre à te tranquiliser: mais tu verrais cette contrainte, et tu sentirais des remords. Tu le verrais se priver d'abord de tous les agrémens de la société, et peut-être ensuite en chercher une où tu ne sois pas admise, où il pût respirer en liberté. Souviens-toi que l'on s'accoutume aux murmures, ou que l'on finit par les détester; qu'on se blase même sur les larmes.... Et quelles armes te restera-t-il, si jamais ton mari peut te voir pleurer sans fré-

sir ? Recule cette périlleuse épreuve ; réserve bien ce moyen suprême..., et ne pleure, si tu peux, qu'une seule fois dans ta vie. Garde-toi bien surtout d'une erreur trop commune : ne cherche point à ramener Ajax en excitant sa jalousie à son tour. En diminuant l'estime, le respect, peut-on imaginer qu'on ranime l'amour ! tu exciterais en effet une sensation éphémère : mais à l'amant jaloux succéderait bientôt, avec justice, l'époux offensé. Crains plutôt que, pour alléger ses scrupules, il ne soit prompt à te supposer des torts. Loin de prêter à la médisance, agis toujours de manière à défier la calomnie. Veux-tu te mettre en sûreté contre elle ? Veux-tu assurer ta répuation, ton repos ? Impose-toi la loi de ne rien faire, rien dire, rien écouter, rien lire, rien écrire, sans te persuader que ton mari en est témoin, et sans qu'il te fût possible de le lui révéler

sans rougir. D'ailleurs, les égaremens d'un mari changent-ils rien à ce qu'une femme se doit à soi-même ? Sa conduite doit-elle en dépendre ? N'a-t-elle pas ses principes, son caractère, que rien ne doit influencer ? Et la plus noble vengeance que l'on puisse tirer d'un volage, n'est-elle pas de le forcer au repentir ? On ne peut compter long-temps en ménage sur ces transports exaltés ; cette soumission flatteuse, cette admiration passionnée que l'on trouve dans un amant, et dont l'attrait est si souvent funeste : mais du moins les froideurs, les injustices d'un époux, n'ont rien qui nous humilient ; la femme aimable et sage, dont il méconnaît les vertus et les charmes ; moins elle ose se plaindre, plus elle est plainte dans son malheur ; elle s'honore encore par sa résignation, par ses égards pour un parjure. Rendons grâce aux législateurs d'avoir ins-

timé, tout exprès pour nous, un lien où nous pouvons nous livrer à toute la sensibilité de notre ame ; où nous pouvons aimer sans crainte, souffrir sans honte, et pardonner sans réserve.

Je te parle souvent des torts d'Ajax : ah ! crois bien que si ma prudence les suppose, mon cœur me répond à moi-même qu'ils n'existeront jamais ! Le sentiment qui vous unit n'est pas une folle et subite ivresse : un long et doux accord a préparé cette union. Vous êtes jeunes, un peu trop jeunes peut-être ; mais le défaut contraire aurait encore plus d'inconvéniens. Un homme après trente ans, une fille après vingt-cinq, n'ont plus une aussi grande flexibilité de caractère, et la sagesse ne se montre plus au milieu d'eux escortée des jeux et des ris. Pourquoi tient-on si fort à ses amis d'enfance ? C'est que l'on a grandi avec eux ; qu'on les connut dans un

temps où il n'y a guère d'offense impardonnable ; qu'on s'est plié de bonne heure à leurs défauts, et que les plaisirs, goûtés ensemble au printemps de la vie, laissent un souvenir dont l'empire ne se détruit jamais. La force de l'habitude équivaut à l'attrait de la nouveauté : celle-ci peut séduire un moment ; l'autre reste, se remontre et l'emporte. Garde-toi donc de l'anéantir, en cherchant des amusemens différens de ceux d'Ajax, qui te séparent de lui trop longtemps, et surtout en consentant, même pour les motifs les plus graves, à des absences qui devraient durer plus de trois ou quatre mois. Les jours qui se succèdent n'apportent guère d'altération sensible à nos yeux, ni dans les goûts, ni dans l'humeur, ni dans les traits : mais quand on a vécu loin l'un de l'autre des années entières, il semble que l'on n'ait plus marché du même pas ; on

est tenté de croire qu'il n'y en a qu'un qui ait vieilli ; on s'étonne de ne plus s'entendre, d'avoir pris des habitudes différentes, de trouver des obstacles à ses volontés, et d'avoir sans cesse des sacrifices à faire ou à demander ; tandis que deux époux, dont la jeunesse aurait même été troublée par quelqu'orage, sentent, à mesure qu'ils avancent en âge, le besoin de se rapprocher. Les plaisirs vifs s'éteignent, les illusions s'envolent, le temps nous enlève successivement des amis ; on conçoit la valeur d'une société plus intime où les intérêts sont les mêmes, où l'âge, les convenances, les besoins sont d'accord. Les torts s'effacent, les bons procédés s'apprécient.... et trop souvent l'absence ne fait évanouir précisément que les tendres souvenirs.

C'est à toi, Caroline, de méditer ces conseils et d'en faire l'application suc-

cessivement durant le cours de ta vie. Relis souvent ma lettre. . . ; car si mon cœur te reste toujours ouvert, ma raison n'aura presque plus rien à te dire ; et j'aimerai mieux te renvoyer à mes maximes, que de pénétrer, à mon âge, dans un sanctuaire où je trouverais des passions, et où l'on parlerait un langage que chaque jour doit effacer de ma mémoire. Quand donc tu croiras avoir besoin de consulter la prudence et l'amitié, reprends ma lettre ; conçois bien, étends même mes leçons ; et mets-les en usage avec cette grâce, avec ce doux mélange de finesse et d'ingénuité qui appartiennent à la jeunesse, et qui embellissent tour à tour la raison et le sentiment.

CONCLUSION.

Aussitôt après la célébration des noces, Caroline partit avec son père, son mari, M. et M.me de Luderville, pour passer le reste de l'automne à Beau-Séjour. Cette terre avait été donnée aux jeunes gens, comme la propriété qui devait leur être le plus agréable par sa proximité du Vieux-Château : mais Caroline pria son beau-père de vouloir bien continuer à diriger les embellissemens des bâtimens et des jardins. On sait que ces deux personnes s'accordaient depuis long-temps dans leurs goûts ; leurs nouvelles relations reserrèrent encore cette douce habitude, et M. de Luderville n'eut pas lieu de s'apercevoir que

ses hiéroglyphes et son Lucullus eussent passé en d'autres mains. Nous ne chercherons point à décrire la joie que produisit leur arrivée. M. de Solignac voyait avec peine approcher l'expiration de son congé, lorsqu'il reçut l'ordre d'aller prendre le commandement d'une petite place voisine. Il ne put méconnaître l'effet des soins et du crédit de M. de Luderville. Caroline partagea la reconnaissance de son père, et redoubla d'attention et de tendresse pour ses nouveaux parens. Au commencement de l'année suivante, ils retournèrent à Paris. M. et Mme de Jonchère furent alors du voyage. Cette résolution leur avait été dictée par la nécessité de prendre pour Alphonse un parti analogue à son caractère et à ses goûts. Il entra bientôt après au service, fut envoyé dans un pays étranger, et retenu long-temps hors de sa patrie; tandis que Mme de Jon-

chère, rentrée dans ses champêtres et gotiques foyers, y déplorait une absence à laquelle elle ne s'accoutuma jamais. Elle avait du moins ramené son Théophile, qui s'était ennuyé prodigieusement dans les grands salons de Paris, et qui d'abord ne s'ennuya guère moins au Vieux-Château, privé de la société de son frère, qui bouleversait tout à la vérité, mais aussi qui animait tout autour de lui. Il chercha dans les mêmes sources que sa mère la consolation de ses peines et l'emploi de ses loisirs. Susceptible de beaucoup d'application, abondant en idées, original dans ses expressions, amalgame singulier d'intelligence et de simplesse, il trouva de bonne heure dans ses écrits l'aliment et les jouissances dont l'imagination a besoin. Ce serait sûrement un ouvrage utile que celui qui peindrait Alphonse dans toute l'effervescence de

sa jeunesse, ramené enfin par degrés au vrai bonheur, que son frère aurait trouvé sans écarts et sans efforts : mais les passions d'un homme sont si ardentes, et ses obligations si graves, que mon style resterait infailliblement au-dessous de mon sujet. Bornons-nous donc à dire à nos lecteurs qu'Alphonse, malgré sa turbulence, malgré les écueils de la vie des camps, ne démentit jamais les principes de délicatesse qu'il avait puisés au Vieux-Château ; que, prêt quelquefois à franchir les bornes, il trouva constamment l'image de sa mère placée entre lui et l'abîme, et que la crainte de l'affliger, ce frein si simple, mais si sacré, fut toujours pour lui comme une seconde religion, comme l'égide de sa moralité. Il revint enfin dans ses bras, rapportant quelques lauriers, détrompé d'un grand nombre d'illusions qui l'avaient séduit sans l'égarer, et dont

la perte ne lui avait laissé ni remords, ni amertume. Il trouva sa famille fort augmentée : sa cousine était devenue mère de plusieurs filles, dont l'aînée, qui s'appelait Emilie comme M.me de Jonchère, ressemblait si fort à sa maman, qu'Alphonse, qui avait regretté bien des fois qu'il n'y eût qu'une Caroline au monde, conçut alors l'espérance qu'il pourrait un jour y en avoir deux. M.me d'Arnheim, en ce moment, habitait aussi le Vieux-Château. Elle était depuis long-temps réconciliée avec ses parens. Lorsque les lettres de M. de Solignac et de sa fille eurent porté au manoir d'Arnheim la nouvelle du mariage de cette dernière avec le jeune Luderville, la colère d'Inguelina avait été si violente, que cette colère l'avait perdue. Verner, impatient de toucher la récompense qu'elle lui avait promise, s'il l'aidait à rompre le projet d'alliance

entre son frère et Caroline, se crut ou feignit de se croire alors en droit de la réclamer, puisque cette alliance était rompue sans retour. Inguelina, dont la fureur fut poussée au comble par cette impudence, oublia qu'en s'abaissant à de coupables confidences, en exigeant de coupables services, on se met dans la dépendance de ses subalternes et à la merci de leur discrétion : elle perdit de vue tous les risques qu'elle avait à courir, et le chassa de sa présence. Alors Laïna, que son frère ne comprimait plus, se hâta de soulager son cœur, en racontant à M.me Frank tous les complots tramés autrefois contre Caroline; et M.me Frank, qui l'adorait toujours et à qui la baronne avait interdit de lui en parler jamais, forte des aveux de Laïna, parvint cette fois à se faire entendre. M.me d'Arnheim répéta tout à son neveu. Celui-ci se crut en droit d'entrer un

jour brusquement dans la chambre de sa sœur, de se saisir de ses clefs et de ses papiers, et recuillit dans cet examen plus de preuves d'inconduite qu'il n'en fallait pour obtenir du gouvernement un ordre qui la confinait dans un chapitre de chanoinesses cloîtrées. Elle y fut renfermée malgré soutes ses fureurs. Verner, dont les déclamations contre son ancienne maîtresse achevaient de détruire sa réputation, et causaient un véritable scandale, fut invité par les magistrats à s'éloigner du canton; et, privé du fruit de ses méfaits, méprisé, de Mimine, menacé par tout ce qu'il y avait de gens de bien ou de partisans de la maison d'Arnheim, il fut contraint à s'expatrier. Laïna, en récompense des preuves de fidélité qu'elle avait données, fut mariée à Hendrik, le filleul de M.me Frank, qui le déclara d'avance son héritier. M.me de Luknau, instruite

des changemens qui s'étaient opérés au château d'Arnheim et dans le cœur de la baronne, crut devoir à l'amitié de venir faire à celle-ci une visite qui la mettrait à portée d'achever de l'éclairer. En effet, M.me d'Arnheim, qui avait un extrême besoin de parler de Caroline, et qui, d'ailleurs, comme on le sait, s'ennuyait beaucoup chez elle, goûta singulièrement la société d'Elwige, et se détermina, par ses conseils, à surmonter le faux orgueil qui l'empêchait de répondre à toutes les lettres de Caroline, et de lui accorder ce qu'elle appelait son pardon. Ce pardon, une fois bien consommé, il ne restait à la baronne que le regret de ne pouvoir assurer à sa petite cousine un bien dont elle ne se croyait pas assez en droit de disposer. M.me de Luknau la conjura de confier à M. Brisberg une copie du testament, qu'il fit examiner avec soin par le juriscon-

sulte lé plus instruit de la province, qui lui attesta, par écrit, que cet acte était en bonne forme, et laissait à la baronne le droit de disposer à son gré de tous les biens qu'il lui assurait. Cette d'couverte tranquillisa M.me d'Arnhei.n, et fixa ses irrésolutions ! mais elle ne voulut point faire connaître à son neveu, ni à Muller, qu'elle fût éclairée sur leur compte, et continua de vivre avec eux comme auparavant. Le pressentiment qu'Inguelina avait toujours nourri de la fin prématurée de son frère, fut justifié par les débauches et les violences toujours croissantes auxquelles il se livra. Un jour, étant ivre, il entra tellement en fureur contre un malheureux lansquenet, qu'il se brisa un vaisseau dans la poitrine, et l'aboudance du sang le suffoqua. Cette fin tragique émut la baronne ; mais elle lui fit recouvrer toute son indépendance. Aussi-

tôt après que l'on eût rendu au baron (le dernier de sa race) tous les honneurs funèbres, M. Muller fut congédié, et remplacé par un homme connu et estimé de M. Brisberg. La baronne, quelques mois après, obéit aux mouvemens de son cœur et aux avis de M.me de Luknau, en partant pour le Dauphiné, avec Laïna, Hendrik et M.me Frank, tous trois ravis d'aller revoir leur jeune maîtresse. La baronne fut reçue à bras ouverts. M. de Solignac quitta sa résidence pour lui rendre visite. On n'épargna rien pour lui faire aimer le Vieux-Château et Beau-Séjour : mais personne n'y réussit aussi bien qu'Alphonse, qui arriva peu de temps après. Ayant vecu long-temps en Allemagne, il en connaissait la langue ; il en pratiquait volontiers les usages ; il en parlait continuellement avec la baronne, qui, par l'effet d'une longue habitude, considérait ce pays comme

le sien. D'ailleurs, la gaîté qu'il apportait dans toutes les parties de campagne, ses saillies, ses caricatures, la faisaient rire aux larmes. Toujours passionnée pour les pactes de famille, sans être rebutée par son premier échec, elle arrangea dans sa tête un mariage à venir entre son nouveau favori et la fille aînée de Caroline, à laquelle dès lors elle destina la plus grande partie de sa fortune. Il y a bien, à la vérité, quinze ou seize ans de différence dans l'âge des deux futurs ; mais l'élève de Caroline et de M.me de Jonchère ne peut manquer d'être raisonnable de bien bonne heure ; et quant à la crainte qu'Alphonse puisse jamais l'être trop, c'est ce qui n'est encore entré dans l'imagination de personne. M.me de Luknau est la seule à laquelle elle ait fait part de ce projet : cependant presque tout le monde s'en doute autour d'elle ; mais cette fois il ne

paraît pas qu'elle ait de grands obstacles à redouter. M. de Luknau vit encore : sa femme et M. Brisberg continuent à charmer sa vieillesse. Il a joui d'un plaisir très-vif en mariant un arrière-petit-cousin, héritier des titres et des fiefs de sa famille, avec l'aimable Micky de Rosendall, qui a depuis plusieurs années perdu sa grand'mère, et a contracté volontiers des nœuds qui la rapprochent de sa meilleure amie. L'une et l'autre attendent avec impatience la visite que Caroline doit faire dans le Tyrol, lorsque M.me d'Arnheim y sera retournée. Nous ne voulons oublier ici personne, pas même M.lle Rosalie, quoiqu'elle ne se soit pas montrée à nos lecteurs sous un jour bien avantageux. Nous sommes obligés de leur avouer qu'elle ne se corrigea point de son affectation, et que la sensibilité dont elle faisait parade, ne réussit à émouvoir celle

de personne. Après avoir long-temps attendu un mari, elle imagina tout-à-coup de diriger ses vues sur le pauvre Théophile, quoiqu'il fût moins âgé qu'elle, et qu'elle lui eût donné jadis de faibles marques de considération. Mais ses liaisons avec des gens riches et puissans, et ses succès en littérature, le rendaient alors plus recommandable à ses yeux. Malheureusement pour elle, nous avons vu que le fils cadet du Vieux-Château n'était pas tout-à-fait exempt d'un petit fond de rancune, et il se sentit d'autant plus révolté des prétentions de M.lle Rosalie sur sa personne, qu'il venait de décider dans sa sagesse que l'humeur agaçante de la petite Joséphine de Dinange lui fournirait une diversion très-salutaire dans les intervalles de ses travaux; et son mariage avec celle-ci vient de porter le dernier coup aux espérances de notre héroïne de roman.

Nous penserions avoir manqué le but principal de notre ouvrage, si nous ne rendions pas compte, avec quelque détail, de la manière dont Caroline jouit d'une fortune que son éducation et son désintéressement naturel lui ont appris à ne pas considérer comme indispensable au bonheur. Nous l'avons vu rejeter les nœuds les plus brillans, non par un faux enthousiasme, par aucune exaltation romanesque, mais parce qu'ils révoltaient sa conscience, sa délicatesse; nous l'avons vue ensuite revenir de bonne foi à des soins, à une vie sédentaire, dont elle aurait pu avoir perdu l'habitude; et sa naïve reconnaissance pour M.me de Luderville eût été la même, lorsque cet heureux choix ne lui eût donné qu'Ajax, ne lui eût que prouvé l'estime et la tendresse de ses parens, sans lui procurer des richesses qu'elle eût elle-même prodiguées pour

tat. Elle éprouva cependant les douceurs attachées à un surcroît d'aisance, et n'affecta point de les mépriser : mais moins sensible encore aux avantages du rang et de la supériorité qu'à ceux de la fortune, elle vit avec joie Ajax conjurer M. de Luderville de réserver à Hector, de préférence à lui, (quoique l'aîné) la survivance de ses emplois; et lorsque, pour la seconde fois, Caroline l'eut rendu père, ils renoncèrent d'un commun accord au séjour de Paris; où la société leur paraissait tour à tour trop vide ou trop nombreuse, où les plaisirs mêmes sont un travail, où la dissipation et le mouvement sont tellement tournés en habitude, qu'on n'y parvient jamais à jouir pleinement des autres ni de soi. Avec moins de goût pour les arts et la littérature, on aurait pu appréhender, particulièrement pour Ajax, les dangereux effets du désœu-

vrement et de l'ennui; mais, au contraire, dans leur agréable retraite, l'étude, l'éducation de leurs enfans, l'amitié de M. et de M.me de Jonchère, non-seulement occupèrent tous leurs momens; mais, quoique leurs heures fussent exactement calculées et remplies, il se trouva mille objets encore, dignes de leur curiosité, de leur intérêt, qui ne purent pas toujours y prendre place. Cependant, M.me de Jonchère, que leur avenir occupait sans cesse, et que l'expérience éclairait, ne souffrit point que, pour se livrer exclusivement à ces soins, ils négligeassent tout-à-fait leurs bons voisins; et les voyages que M. de Solignac et M. et M.me de Luderville font tous les automnes à Beau-Séjour, lui fournissent d'excellens prétextes pour leur faire entretenir quelques relations avec leurs alentours. M.me de Jonchère est en opposition formelle avec

l'opinion généralement répandue, et peut-être peu méditée, que le monde est fait pour la jeunesse, et la retraite pour les vieillards. Elle pense, au contraire, qu'il est presque honteux d'avoir besoin des autres dans l'âge où tout est neuf, tout est récent, dans le bonheur et même dans la vie; qu'il faut avoir bien peu d'esprit, de talens, de sensibilité, pour ne savoir point alors se suffire à soi-même; et qu'une jeune femme, une jeune mère, n'est jamais mieux placée que loin des distractions, du bruit, et des amorces de la vanité. Mais elle pense aussi que l'imagination se refroidit avec le temps, que les goûts les plus solides perdent de leur vivacité, et que nos affections, sans être moins profondes, ne sont plus animées par ce riant prestige que la jeunesse prête à tous ses attachemens et à ses moindres plaisirs. Les talens les plus agréables, cul-

tivés sans relâche, la bibliothèque la plus nombreuse, finissent, après vingt ou trente ans, par n'avoir plus les mêmes charmes : c'est alors que l'on pourrait essayer du monde comme d'une ressource, et qu'il serait bon de n'en avoir pas fait usage lorsque l'on pouvait s'en passer. C'était à cette époque que M.me de Jonchère assignait plus particulièrement les jouissances de l'amitié; ce sentiment qui, suivant elle, n'est entre les jeunes gens qu'un engouement accidentel, une prédilection aveugle, devient une vertu quand le jugement est plus mûr, et un besoin, lorsque bien des goûts, et même bien des devoirs nous échappent. Plus nos jeunes époux s'occupent de leurs enfans, de leurs vieux parens, et plus ils doivent ressentir un jour le vide que ces soins attentifs, ces leçons variées, laisseront dans leur existence; et M.me de

Jonchère veut leur ménager une société aimable, affectionnée, pour le remplir. Ainsi, quoiqu'ils soient heureux, plus heureux peut-être dans la solitude, les maîtres de Beau-Séjour n'excluent de leur demeure ni de leurs jouissances quelques amusemens plus vifs et quelques liaisons choisies, que le temps leur rendra plus chers. On sait que M. de Luderville avait meublé Beau-Séjour avec une grande élégance: on a respecté son ouvrage; mais l'appartement de Caroline est le plus simple de la maison; des gravures sur différens sujets de mythologie et d'histoire en composent le principal ornement. Ses domestiques sont en petit nombre: l'habitude de s'occuper elle-même et de surveiller son ménage, lui rendent insupportable l'aspect d'un être inutile et désœuvré, et diminue la quantité de gens dont elle a besoin. Sachant tirer un

grand parti de toutes les productions de la campagne, sa table est bien servie à peu de frais, et le superflu de ses revenus serait trop considérable, s'il n'avait pas une destination sacrée, aussi satisfaisante pour tous ses goûts que pour son cœur. Elle avait recueilli avec intérêt autrefois les détails que M.me de Luknau lui avait donnés sur les établissemens charitables formés par elle dans ses domaines, en faveur de ses paysans encore asservis. Quoiqu'en France, le peuple ne soit point ainsi opprimé, il existe encore bien des infortunés dans toutes les classes, et Caroline a imité, par pure bienfaisance, ce que son amie avait fait en partie par devoir. Elle a établi à Beau-Séjour ce qu'elle a nommé la maison de Piété, où l'on donne à la fois des secours aux malades, des leçons aux enfans, du travail aux indigens, et un asile aux

vieillards abandonnés. Cet établissement doit devenir trop considérable, pour que nos jeunes époux eussent pu le confectionner sur-le-champ sans nuire aux intérêts futurs de leur naissante et nombreuse famille; mais il s'agrandit chaque année des produits de l'ordre et de l'économie que Caroline pratique dans son ménage; il entretient leur activité; il offre un but touchant à la plupart de leurs actions; et chez les bons esprits, chez les belles ames, il n'y a de goûts bien vifs et bien constans, que pour les choses qui sont utiles. Caroline l'avait éprouvé lors de son installation chez son père : elle doit à ce pieux établissement le bonheur de l'éprouver encore. Ainsi, la pharmacie utilise leurs connaissances en histoire naturelle, en botanique et en chimie. Caroline interroge souvent les élèves, contrôle la besogne des fileuses, des ouvrières, des tour-

neurs et des vaniers ; elle conduit ses filles dans toutes les parties de la maison consacrées aux usages domestiques ; leur présence excite tout le monde au bien, et les marques de leur intérêt consolent encore le malheureux que leurs dons soulagent. Ajax, après être resté long-temps fort indifférent sur le chapitre de l'agriculture, a pris volontiers des conseils de M. de Jonchère, lorsqu'il a été question de faire prospérer les terres qu'il a cédées à cet établissement. Mme de Luderville, tous les ans, à son arrivée, donne à l'enfant le plus sage, à l'ouvrier le plus laborieux, un prix en argent qui sert au soulagement de sa famille. Il n'y a pas jusqu'à M. de Luderville, à qui l'aspect d'un architecte tourne toujours la tête, qui a voulu se mêler de faire réparer la maison, afin qu'elle fût dans *un bon style*, et qui a fourni à la *dame économe*

une méthode très-claire et très-facile pour rédiger les comptes qu'elle rend à Caroline. C'est par le charme attaché au soulagement de ses semblables, que Caroline a bien connu les avantages de la fortune ; et ce charme, qui n'est pas de nature à s'affaiblir, s'unira successivement aux différentes sources de son bonheur. Ainsi, la félicité de notre héroïne est et sera toujours l'ouvrage du sentiment et de la vertu. La constante affection d'Ajax est la juste récompense de cet attachement si pur et si tendre à sa famille, à ses devoirs et à lui-même ; et si, pour entretenir cette affection, pour la conserver tout entière, il en a jamais coûté un sacrifice à Caroline, on ne s'en est point aperçu ; seulement on admire qu'elle sache varier autant les moyens d'être aimable, sans jamais sortir du naturel, ni des bornes de la raison ; et ceux qui la voient habituellement, s'ac-

cordent encore à dire qu'elle est faite pour embellir également un palais ou une chaumière.

Le retour de leur Alphonse ayant terminé les alarmes de M. et de M.me de Jonchère, ils semblent rajeunir depuis chaque année, pour mieux goûter les douceurs de leur vie patriarchale. M.me de Jonchère, à la prière de ses enfans, s'est occupée à réunir les diverses leçons qu'elle avait autrefois rédigées pour eux, et à retracer quelques-unes des scènes de leur jeune âge. Souvent encore, dans les soirées d'hiver, le grand salon du Vieux-Château (dont on n'a point voulu faire disparaître la vieille tapisserie à personnages) se trouve contenir un auditoire plus nombreux, mais non moins ettentif que par le passé. Mille ressouvenirs viennent humecter les paupières de M.me de Jonchère, tandis qu'elle peint sur nouveaux frais Régi-

nald, Almanzi, Robert-le-Diable, Zémaïr et Brededin ; pendant que les jeunes parens sourient et s'amusent de retrouver chez leurs enfans la même gravité dans les mêmes occasions, et les mêmes sensations pour les traits qui les ont précédemment frappés *eux-mêmes*. Le sort s'est enfin démenti ; après avoir poursuivi long-temps M. et M.me de Jouchère, il leur a fait retrouver dans les vertus et la prospérité de leurs enfans le prix inestimable de tous leurs soins et l'oubli de tous leurs malheurs.

L'espérance d'être de quelqu'utilité aux jeunes mères qui n'ont point encore acquis d'expérience, ni formé de plan pour l'éducation de leurs enfans, nous engage à joindre aux lettres précé-



dentes celle que Mme de Jonchère écrivit à sa nièce au commencement de la seconde année de son mariage.

Cinquième Lettre de M.me de Jonchère à Caroline.

Je ne suis pas fâchée, ma chère Caroline, que M.me de Luderville t'ait déterminée à faire tes couches auprès d'elle ; mais nous touchons aux premiers beaux jours du printemps, et je lui écris par ce même courrier, pour l'engager à te laisser revenir à Beau-Séjour. L'air libre et pur contribuera beaucoup au rétablissement de ta santé et au développement des forces de notre petite Emilie. Quelles que soient l'étendue et la commodité de ton appartement à Paris, tu ne peux y jouir du même espace, de la même aisance qu'à la campagne, où le jardin et les champs de-

viennent le second salon des convalescens et de la jeunesse. L'éducation physique et morale ne se fait nulle part aussi bien : on peut s'y occuper davantage de ses enfans, leur y donner des leçons plus régulières, et leur y procurer plus facilement les vrais plaisirs de leur âge ; ils sont à portée d'y profiter, d'un instant à l'autre, des influences bénignes de l'air, et de s'accoutumer peu à peu à en supporter les intempéries. Mais si je souhaite qu'ils se familiarisent avec les variations de l'atmosphère, je ne prétends pas qu'on cherche à les endurcir contre elles par des moyens cruels et violens ; tels que ceux de les vêtir à peine, de les laisser aller au serein la tête nue, et de les plonger, dans toutes les saisons, dans des bains froids; moyens qui, pour prévenir les effets de quelques calamités passagères, commencent par les faire

naître, et multiplient les dangers pour en garantir. Je sais qu'ils ont été préconisés par quelques auteurs célèbres, appuyés de l'exemple des peuples sauvages, de celui de nos paysans à quelques égards, et enfin de quelques individus d'une classe plus distinguée, qui ont adopté ce système, et prétendent l'avoir suivi avec succès. Semblables aux gens superstitieux qui ne se rappellent de leurs pressentimens et de leurs songes, que ceux que le hasard a justifiés, de même ils citent les tempéramens robustes qui ont surmonté ces épreuves, et attribuent à d'autres causes la perte des victimes qui y ont succombé. Ceux qui ont vécu long-temps parmi les habitans des villages, savent combien leur négligence à se préserver de l'humidité et du froid, occasionne de mortalité chez les jeunes gens, et d'infirmités prématurées chez les vieillards. Il est certain que les enfans



recèlent tous, plus ou moins, des humeurs qui, durant leurs premières années, cherchent à percer de toutes parts : le moment où vous appliquez l'eau froide, peut être celui que la nature, à notre insu, avait choisi pour une explosion salutaire ; vous faites répercuter ces humeurs, et il en résulte des maladies graves, dont l'origine reste quelquefois méconnue. Je ne veux pourtant pas que notre Emilie soit enveloppée de fourrures jusque dans l'été ; je ne veux même pas qu'aucun voile, si ce n'est tout au plus une mousseline légère, recouvre son berceau, pourvu que sa chambre soit sèche et close. Des rideaux épais, renfermant les exhalaisons de nos corps et de nos poumons, fatiguent nécessairement la poitrine, et dans un petit enfant, affecteraient même le cerveau ; ce que l'on peut observer à la rougeur de leur visage, lorsqu'on les re-

tire d'un berceau couvert. Je veux qu'elle n'ait, même en hiver, qu'un léger béguin, nécessaire pour entretenir une moiteur favorable à l'évacuation de l'humeur qui transsude du crâne des nouveau-nés ; béguin qui sera enlevé durant le jour, pendant l'été, à l'époque où elle sera pourvue d'une abondante chevelure, son préservatif naturel. Une coiffure trop épaisse ferait porter les autres humeurs à la tête, la rendrait trop sensible au moindre contact de l'air, et empêcherait la boîte osseuse de se consolider tout à fait. Tu te souviens, sans doute, de cette différence qui fut observée après la bataille livrée par Cambyse aux Egyptiens ? Le crâne nu de ceux-ci fut trouvé dur comme un caillou ; celui des perses, orné habituellement d'une tiare, s'entr'ouvrait au moindre choc ; et je tiens d'autant plus à ce que la tête de ton Emilie soit physi-



quement un peu dure, que je condamne l'usage du bourrelet : il rend tellement pesante l'extrémité supérieure de ce frêle édifice, qu'il contribue lui-même à lui faire perdre l'équilibre à chaque pas ; il rend les enfans moins prudens et moins adroits, en les rendant plus confians, et comprime le cerveau, de manière à reculer peut-être les progrès de l'intelligence.

Il ne faut pas que le matelas d'un enfant soit trop douillet, et l'accoutume à une vaine délicatesse ; mais son oreiller doit l'être, de peur que son cou ne devienne arqué et ses épaules arrondies. Il faut l'habituer peu à peu à dormir aussi bien au jour, à la lumière, que dans l'obscurité, et au milieu du bruit comme du silence. Il est presque inutile de te recommander d'envelopper ses membres sans les contraindre : les femmes du peuple, qui ne peuvent surveil-

ler assez leurs enfans, les garottent dans un maillot, dans une barcelonette, afin qu'ils restent immobiles tandis qu'elles vont vaquer aux soins du ménage, quelquefois même du dehors; elles les retrouvent tristes, malheureux, mais sans chute et sans accidens. Voilà le but d'une coutume qui n'a passé que par abus, jusques dans la classe aisée, où l'on pourrait sacrifier plus d'attentions et de temps à conserver, à préserver ses enfans, sans leur faire acheter leur salut si cher. Ne tombe pas dans un excès contraire, en abandonnant trop tôt à eux-mêmes des membres dénués de vigueur, et qui, destinés à croître, et accoutumés à la chaleur interne du sein de leur mère, ont besoin d'une enveloppe moelleuse, comme les petits oiseaux de la mousse et du duvet dont leurs nids sont tapissés. Il faut tenir les bras dans de larges manches, qui ne



gênent aucune contraction des muscles, ni la circulation du sang ; il faut conserver cet usage pendant toute la jeunesse, car il est plus utile pour préserver la poitrine, que de couvrir la poitrine elle-même, défendue naturellement par une cuirasse osseuse, tandis que les bras sont une réunion molle, et pour ainsi dire spongieuse, de nerfs, de glandes et de vaisseaux qui se ramifient dans l'intérieur, et se pénètrent bien plus aisément du froid et de l'humidité. Aussi voyons-nous le tissu des bras découverts devenir violet et écailleux, lorsque celui de la poitrine conserve, dans la même température, sa finesse et sa blancheur.

Je n'aime pas à voir de petits enfans s'échauffer sur les bras ou sur les genoux de leur bonne : cette position les fait plier comme un roseau. Ils ne sont jamais mieux qu'étendus à plat dans leur

lit, jusqu'à ce qu'ils aient la force de s'asseoir et de se soutenir eux-mêmes. Cependant ils s'ennuient cruellement s'ils restent isolés et gissans toujours à la même place : le désœuvrement les porte à vouloir être tenus, agités ; c'est leur seul exercice comme leur seule récréation. Un enfant n'a pas quarante-huit heures, que déjà l'isolement et le repos lui sont à charge, et qu'il crie comme un petit despote pour en être tiré. Lorsqu'Emilie aura deux ou trois mois, nous l'étendrons par terre, sur un tapis épais ; elle y jouira d'abord de l'aspect et du mouvement de tout ce qui sera autour d'elle ; nous l'environnerons de rubans, de jouets légers ; elle cherchera à se mouvoir pour les atteindre, elle commencera par ramper ; elle marchera plus tôt qu'une autre ; instruite par la terreur, qu'elle aura éprouvée dès les premiers jours en retombant sur son tapis, elle

ne sera point téméraire ; elle ne s'élancera pas, avant le temps, comme l'enfant muni de bourrelet et de lisières ; mais elle sera plus gaie, plus douce, moins incommode que celui qui languit dans les bras de sa nourrice et dans son maillot, ne sachant rien faire pour suffire à s'amuser lui-même, et poussant des cris aigus dès que l'on cesse de s'occuper de ses plaisirs. Plus intelligente, en raison du développement de ses forces, elle saura parler de meilleure heure ; et l'instant où un enfant sait parler, nous délivre de tant de sollicitude ! Nous pouvons distinguer enfin le caprice de la douleur. Comment, auparavant, imposer silence à des cris dont le motif nous est inconnu ? Il faut si peu de chose pour blesser un être si délicat, qu'on ne réussit jamais entièrement à prévenir ses maux, à deviner ses besoins. Qui n'a pas élevé un enfant au berceau,

ne peut concevoir à quel point ces besoins et ces maux sont multipliés. Aussi, pour procurer à ces êtres informes et débiles la sollicitude minutieuse, le dévouement continuel, si nécessaires à leur soulagement et à leur conservation, pour faire supporter leurs cris perçans et tant de détails rebutans, incommodes, il fallait leur procurer une affection magique, indépendante du devoir, plus puissante que l'humanité, plus active que la raison. . . . Il fallait un sentiment tout exprès . . . et la nature l'a créé pour eux. Il fallait qu'il restât à l'homme le plus fragile, le plus difforme, le plus misérable, un cœur dont il obtînt toujours la prédilection, ou tout au moins l'indulgence, et dont il pût espérer un regret. La religion qui vient, jusques sur l'échafaud, parler de pardon, de consolation, d'amour même, n'est que l'expression étendue et sublime de la ten-

sibilité maternelle. Ce titre de mère, en retour, inspire à l'enfant une confiance inaltérable : il revient sans rancune, quand c'est sa main qui l'a frappé ; et il se trouverait maltraité injustement, qu'il ne se croirait jamais haï

Caroline, toi qui sus inspirer un sentiment aussi tendre, sans que la voix du sang y ait eu part ; toi qui trompas l'instinct même de la nature, pour ajouter à mon bonheur, tu as eu à la fois deux bonnes mères : tu seras bonne mère à ton tour. Tâche seulement qu'une affection si vive, si entraînante, ne l'emporte pas sur ta prudence, et que le chef-d'œuvre de la tendresse soit d'en réprimer quelquefois les témoignages. En se préservant tour à tour de l'impatience et de la faiblesse, en disant, en faisant assez et jamais trop, on prendrait sur l'enfance cet empire né d'une *considération* profonde, plus puissante

sur eux, malheureusement, que l'amour même. Le véritable respect ne résulte pas toujours de la reconnaissance, encore moins de la crainte et de l'autorité ; ces derniers n'engendrent qu'une obéissance servile, mêlée de dissimulation et de dépit. Le véritable respect est tout entier l'ouvrage de l'estime ; et si ton enfant trouve en toi beaucoup d'attachement, sans raison et sans force, il t'aimera sans te respecter. Ne te fie point à sa jeunesse : il saura parler à peine qu'il t'aura déjà jugée, et qu'il se réglera déjà sur ton caractère. Si tu ne sais pas résister aux caresses, il les multipliera au besoin ; si, en lui résistant, tu t'irrites de ses instances et de ses pleurs, il s'en servira pour se venger. Quand ton Emilie saura parler, quand tu ne craindras plus que ses larmes soient excitées par une souffrance inconnue, aie le courage de

les laisser couler, si la raison l'exige. Sache résister même à celles qui sembleraient partir du cœur, comme lorsqu'elle voudra, hors de propos, rester sur tes genoux, ou t'empêcher de sortir sans elle. Ne t'abuse point à cet égard : ce n'est, au fond, qu'une manière plus séduisante qu'elle prend pour t'asservir. Naturellement, dans sa mère, dans sa nourrice, dans sa bonne, ce n'est, pendant long-temps, que sa propre jouissance que l'enfant sait aimer : il faut que le temps, les leçons, lui apprennent à corriger cet égoïsme inné, à discerner, à apprécier les bienfaits, et fassent succéder la piété filiale à cette prédilection intéressée. Toi-même, ne sois pas assez personnelle pour souhaiter que tes enfans se trouvent vraiment malheureux de quelques momens d'absence ; ne donne pas à votre attachement mutuel le caractère d'une passion ;

tu y perdrais de ta dignité, et ils y prendraient une habitude d'exaltation qui s'étendrait ensuite à toutes les affections de leur ame. Persuade-leur bien, au contraire, qu'on peut aimer profondément sans verser pour un mot des torrens de larmes ; qu'une suite de prévenances, d'attentions, une obéissance implicite, une confiance sans réserve, une application invariable à leurs devoirs, te prouveront mieux leur tendresse que des phrases pompeuses et des transports ostensibles ; de même que la pratique constante des bonnes œuvres est plus agréable à Dieu qu'un culte qui ne consisterait qu'en extases et en adorations.

Tu as vu ton cousin, dans son enfance, espiègle et jamais méchant, tout à la fois si turbulent et si facile à réduire, multipliant les pénitences par son étourderie, les abrégeant par sa bonne



grâce à s'y soumettre : il a passé pourtant les trois premières annéee de sa vie à tempêter et à crier. Pour son bien et pour le mien, je pris le parti, de bonne heure, de mettre entre nous deux la porte d'un cabinet obscur, où il ne pouvait ni se faire mal, ni commettre de grands dégâts : je m'imposais la loi, quelle que fût mon impatience ou mon inquiétude, de l'y laisser sans lui répondre, même sans le gronder, jusqu'à ce que, d'une petite voix bien claire, bien dégagée de toute mauvaise humeur, il m'eût assurée qu'*il avait fini*. De jour en jour, les séances derrière la porte devinrent moins fréquentes, moins prolongées, en raison de l'inutilité, bien reconnue, du tapage qu'il pouvait y faire. Cette barrière l'empêchait de lire sur mon visage l'impression qu'il produisait sur moi ; et l'impassibilité qu'il *me supposait* détruisait toute son espé-

rance. Après lui avoir ouvert, je lui épargnais les remontrances ; je n'exigeais même pas qu'il vînt chercher un pardon qui, imploré, accordé tant de fois, aurait perdu de son importance. D'ailleurs, le calcul matériel est le seul dont un enfant soit capable dans ses premiers ans : ce calcul lui enseignait que la réclusion était la conséquence de sa colère et de son obstination, et la liberté celle de sa bonne humeur. Aussi, lorsqu'il arrivait qu'au lieu de me demander à sortir, après avoir fait trève à ses cris, il allait s'amuser dans un coin du cabinet, j'allais, sans rien dire, ouvrir la porte, afin qu'il sortît à sa volonté. Au reste, les cris, les trépignemens, les sanglots, qui seraient pour une grande personne un état cruel et dangereux, ne sont presque rien pour des enfans, en raison de la souplesse de leurs membres et de la mobilité de



leurs organes. Ces secousses, ces contorsions ont même quelquefois quelque chose qui leur plaît et les soulage, comme les exercices violens, quand ils deviennent plus âgés. Ils aiment à forcer leurs bras, leurs jambes, leurs poumons. Il faut seulement avoir l'attention de ne point interrompre brusquement ces accès par des terreurs, et encore moins par des coups; le saisissement leur serait funeste: c'est une crise à laquelle il faut laisser son cours. Il faut alors les livrer à eux-mêmes, et s'épargner la peine de ce spectacle, en les mettant derrière la porte. Privés de l'espoir de vous effrayer ou de vous importuner, leur accès ne durera que ce qu'il devra durer; et vous préviendrez par cette méthode le retour volontaire de ces accès.

L'éducation morale commence donc *en naissant*. Nous l'avons dit, un enfant

de quarante-huit heures éprouve déjà le poids de l'oisiveté, et commence, pour s'y soustraire, à abuser de son empire. Cette impression augmente de jour en jour. Il change de fantaisie à chaque instant, il s'emporte, il boude, il veut tout avoir, tout bouleverser, tout détruire, parce qu'il s'ennuie, et que le désordre et le bruit lui procurent une sensation passagère. Il sera même plus tourmentant en raison de son intelligence : un éternel loisir n'est supportable que pour un être assoupi et borné. L'enfant ne peut alléger ce fardeau qu'à vos dépens ; et j'en ai vu se mal conduire, uniquement pour que l'on s'occupât d'eux. Ils préfèrent les reproches, les châtimens mêmes, au vide et à la monotonie ; et, à cet égard, j'ai connu aussi de grands enfans. Oui, chez bien des gens avec lesquels on ne saurait mener une vie douce et tran-

quille, ce que l'on serait tenté de prendre pour de l'exigence, de la susceptibilité, du caprice, n'est qu'un besoin impérieux de rompre le calme qui les excède, et de remonter leur imagination. Procurez-leur des affaires ou des plaisirs, ils vous paraîtront sans défauts. Ainsi, pour rendre notre Emilie moins turbulente, moins volontaire et plus heureuse, nous l'occuperons aussitôt qu'elle pourra comparer deux objets et retenir deux idées ; nous lui apprendrons à lire dans le quadrille des enfans ou lecture par écho *; méthode si bien adaptée aux facultés du premier âge, que je suis sûre qu'on l'emploierait avec succès, moyennant un peu de patience, vis-à-vis même d'un enfant de trois ans, et que plu-

---

* Chez Bertrand, libraire, rue Haute-*feuille*, à *Paris*.

sieurs expériences m'ont convaincue pouvoir enseigner à lire, en moins de quatre à cinq mois, à un élève de quatre à cinq ans. Immédiatement après, nous lui apprendrons à écrire. En six mois, elle doit écrire lisiblement en gros et en fin : l'essentiel est d'abréger les premières difficultés, de manière à ce que la récompense succède promptement au travail. Si elle se fait trop attendre, si les progrès ne sont pas sensibles aux yeux mêmes de celui qui apprend, il perd le désir de réussir, et le chemin de la science se présente à lui, dès les premiers pas, tellement hérissés d'épines, qu'il s'en dégoûte pour jamais ; il n'avance plus que par contrainte. Rendez-lui donc le travail facile et fructueux ; mais ne prétendez pas lui en faire un jeu : on n'apprend jamais sans efforts. Présentez-lui l'etude comme une chose honorable et utile, mais non comme

un des plaisirs de son âge. Vous flatteriez-vous de le tromper long-temps? et, d'ailleurs, pourquoi le tromper jamais? Qu'il sache, au contraire, de bonne heure, qu'il a des devoirs à remplir. En prenant dès-lors l'habitude de l'application et de l'obéissance, elles lui deviendront aussi naturelles que tous les autres actes de la vie. Au bout d'un an, les enfans auront oublié l'époque reculée et si courte où ils auront joui d'un entier loisir; au lieu qu'en les laissant grandir dans leur oisiveté, dans leur indépendance, on est obligé d'avoir recours aux menaces, à la violence, pour en obtenir le sacrifice; non-seulement alors toutes les bonnes habitudes sont encore à créer, mais il faut déjà que l'on détruise les mauvaises. On les fait passer d'une vie désordonnée à la discipline d'une école: il en résulte des chagrins, des châtimens qu'on leur aurait épargnés en leur

donnant une instruction plus précoce. Avant l'âge de cinq ans, je savais lire et écrire, et j'apprenais la musique : on me fit étudier par cœur quelques lignes de mythologie et d'histoire ; bientôt ce ne fut plus assez pour remplir ma journée. L'habitude de m'occuper était prise, et les intervalles entre ces petits travaux me semblaient beaucoup trop longs. J'eus bientôt dévoré tous les livres sacrés et profanes dont la bibliothèque de l'enfance se composait alors. Ma mère, ne sachant plus comment me captiver, s'avisa d'un expédient, dont, malgré ses lumières, je suis sûre qu'elle ne conçut pas d'abord tous les divers avantages : elle reprit, à l'exception d'un seul, tous les livres qu'elle m'avait, à tort, laissé parcourir, et me signifia que je n'en obtiendrais un autre qu'après avoir copié le premier dans son entier. J'avais donc recours à ma plume, dès que je ne savais



que faire, et je contractai de bonne heure l'habitude d'écrire très-vîte, lisiblement, et sans fatigue. J'appris l'orthographe par routine avant d'être en état d'étudier la grammaire, car il ne se trouva plus un mot dans notre langue que je n'eusse copié cent fois. Je devins avide de ces ouvrages que j'avais négligés quand ils étaient tous en mon pouvoir; et comme je ne les avais lus que d'une manière très-superficielle, au bout de quelque temps, ils eurent repris pour moi tout le charme de la nouveauté. Je les comprenais mieux en les transcrivant, que je n'aurais pu faire à la simple lecture; et les réflexions qu'ils contenaient ne se gravaient pas sans fruit dans ma mémoire. Je m'entretenais avec mes auteurs bien plus longuement qu'avec ceux qui m'entouraient; et le langage des livres orne bien mieux l'esprit qu'une conversation oiseuse ou

n'est point encore agité ; aucune idée frivole n'a distrait encore la raison. Je voudrais que ton Emilie apprît et récitât avant son déjeûner, deux leçons, qui se composeront d'abord de quelques lignes, et qui croîtront en proportion de son âge et de sa facilité. Vers l'âge de dix ans, époque que j'intitule le second âge, elle doit être en état de retenir, dans l'espace d'une demi-heure, la moitié d'un de ces chapitres d'histoire que j'ai rédigés pour tes cousins et pour toi. La seconde leçon * variera de matière : elle sera prise successivement dans la mythologie, la sphère, la géographie des *Enfans du Vieux-Château*, et dans les élémens de grammaire de M. Lhomond. Comme

* Cette seconde leçon doit augmenter graduellement, comme la première, jusqu'à la valeur de deux à trois pages, et cinq pages à la troisième fois qu'on l'apprend.

l'enfant qui apprend le mieux oublie quelquefois aussi vîte, le cours de ces études, doit être répété plusieurs fois, afin de le graver dans la mémoire. Ainsi, lorsqu'Emilie sera arrivée à la fin de l'histoire des Empereurs romains, au lieu de passer immédiatement à l'histoire de France, elle reprendra celle des anciens depuis le déluge; et de même après la grammaire, elle reprendra l'étude de la mythologie, puis de la sphère et de la géographie. Si sa mémoire se formait assez vîte pour que les leçons fussent apprises et récitées quelque temps avant l'heure du déjeûner (une fois arrivée à l'étendue d'un demi-chapitre), il faudrait la laisser disposer à son gré des instans que sa diligence lui aurait fait gagner; comme, au contraire, les leçons mal apprises seraient repassées en déjeûnant. Il faut observer cependant *qu'à la troisième* fois que l'on recom-

mence un sujet d'étude, la leçon doit être doublée : ainsi, en accomplissant sa dixième année, elle répétera un chapitre entier des Empereurs romains, et le lendemain elle n'apprendra qu'un demi-chapitre d'histoire de France.

Il ne faut accoutumer ton enfant à manger souvent ni beaucoup. L'estomac est une véritable mécanique ; si vous compliquez son travail en l'interrompant au milieu d'une digestion, pour lui en faire recommencer une autre, ou si vous excédez sa capacité et ses forces, il est clair que vous finirez par le détraquer. Une nourriture trop abondante et trop lourde, surtout le matin, quand vous sortez du sein du repos, et que vous vous destinez à des occupations sédentaires, fait porter à la tête des vapeurs malignes. Les légumes, en raison du beurre qui les assaisonne, composent un aliment malsain. L'eau pure est rare-

ment salubre, elle est meilleure rectifiée par le mélange du vin ou par la cuisson. Le laitage doit être écrémé. Le thé, le beurre frais, le café, ne doivent être permis que de loin en loin; mais si l'on doit déjeûner tard, il est nécessaire que l'enfant prenne à son lever un léger restaurant, tel qu'un morceau de pain trempé dans un verre de sirop de guimauve ou d'eau et de vin sucrés. Les boissons prises à jeun épurent le sang et le rafraîchissent. Je condamne les acides et les fruits crus de grand matin, autres que les cerises, le raisin bien mûr et les pommes. Si l'on dîne de bonne heure, et que l'on soit obligé de souper, je veux que ce soit légèrement, pour ne pas rendre le sommeil pénible. Quant au goûter, je le supprime, non-seulement comme superflu, mais comme funeste à la santé. Dans les colléges, où les jeunes gens déjeûnent et goûtent ordinairement

avec du pain sec, on est dispensé de leur prescrire la retenue; et d'ailleurs, les exercices violens auxquels ils se livrent durant leurs récréations, composent tout le système de leur diététique. Quand le temps le permet, et que les leçons ont été bien récitées, je souhaite que le déjeûner se fasse en plein air : l'enfant se trouve ainsi repu et récréé tout à la fois. En général, je préfère l'exercice qu'il fait dans un jardin, aux promenades suivies qui excèdent quelquefois ses facultés. Il ne fait là que ce qu'il peut faire, va, vient, s'arrête à son gré : j'aime à lui voir manier la bêche et le rateau ; ces légers efforts tendent ses muscles, et provoquent une transpiration qui le purge naturellement. Mais réprime dans ton Emilie tous ceux de ces efforts qui pourraient lui donner l'habitude des mouvemens brusques et des attitudes athlétiques : une jeune per-

sonne ne doit pas chercher à déployer des grâces; elle ne doit pas non plus s'en écarter.

De retour au travail, notre Emilie pour se remettre de l'agitation qui suit nécessairement une heure ou deux d'exercice et de récréation, qui ne lui permettraient pas d'écrire parfaitement, étudiera l'Ecriture-Sainte, le Catéchisme, et terminera cette leçon par une règle d'arithmétique. Quand sa main sera reposée, elle écrira en gros et en fin, d'après des exemples, afin de se conserver un joli caractère d'écriture, qu'autrement ses copies pourraient altérer; elle écrira ensuite plus rapidement * d'après les livres, et elle lira à voix haute.

* On se servira, pour cet usage, des enfans du Vieux-Château. Ce n'est pas que l'auteur se persuade que cet ouvrage soit préférable, *à bien des égards*, à ceux dont M.me de Jou-

Cette lecture consistera en ouvrages amusans et tout nouveaux pour elle. Tu en trouveras ci-après une liste toute faite. Cette lecture, que ma mère me faisait faire durant sa toilette, après avoir examiné tout le travail du matin, me semble d'une institution non moins ingénieuse que celle de faire faire des copies. C'était pour moi une récompense, un

---

chère, déclare avoir fait usage pour elle-même; mais il contient plus de choses instructives; et comme ce que l'on écrit se grave naturellement dans la mémoire, c'est une manière toute simple de faire retirer à l'enfant un double fruit de son travail. Lorsque ces copies seront terminées, ce qui doit avoir lieu vers sa neuvième année, on les lui fera remplacer par la lecture des six premiers volumes de l'Histoire ancienne par Rollin, et ensuite par l'Histoire romaine du même auteur, afin qu'à l'époque où elle aura des extraits à tirer de ces ouvrages, elle soit en avance du côté de la lecture.

stimulant, qui faisait marcher tout le reste, parce que j'en étais privée lorsque l'examen de mes devoirs m'avait été défavorable, et que l'on y substituait des Epîtres et Evangiles que je savais déjà par cœur. Ma mère m'enseignait, en lisant, à bien prononcer, à prendre un ton qui ne fût ni monotone, ni ampoulé, un son de voix qui ne tînt ni du grave ni du fausset; enfin, à lire posément, en faisant légèrement sentir chaque liaison des mots; et le talent de bien lire donne naturellement l'habitude de bien parler. Je me conformais soigneusement à ces injonctions, de peur de voir la narration interrompue par des réprimandes qui en refroidissaient terriblement l'intérêt. Elle l'était assez fréquemment encore, car ma mère ne laissait passer aucune maxime de l'auteur, aucune situation embarrassante, sans me demander ce que j'en pensais.

Mais ces questions, qui mettaient en jeu mon jugement ou mon imagination, ne m'étaient point désagréables ; elles m'apprenaient à ne point adopter sans examen les axiomes les plus séduisans ; elles me fournissaient d'avance des leçons pour toutes les circonstances de ma vie, qui pourraient ressembler aux scènes qui passaient alors sous mes yeux. Le charme du sujet rendait ces leçons plus frappantes, et j'avoue que j'aurais oublié plus vîte une opinion portée sur la conduite d'un consul romain, que sur celle d'Anaïs ou de Cécilia. C'est ainsi, mes enfans, qu'en vous récitant mes contes, je tâchais que vous vous fissiez à vous-mêmes l'application de ma morale, et qu'en cherchant à vous divertir, je travaillais encore à vous rendre meilleurs. C'est dans ces entretiens qu'un enfant se fait bien connaître : trop animé pour se contraindre, c'est l'occasion la

plus favorable pour juger de son esprit et de son cœur. Mais il faut user avec précaution de l'avantage qu'il nous donne ; il faut y apporter un air d'intimité et d'intérêt, qui fasse de cette heure une des plus agréables de sa journée ; se bien défendre, même pour rectifier ses erreurs, de prendre un ton dogmatique et sévère, qui le remettrait sur ses gardes, et lui inspirerait, au lieu du désir de disserter, la crainte de se compromettre. L'heure écoulée, tu feras cesser impitoyablement la lecture, quelques instances que l'on te fasse, quelqu'intéressant que soit l'instant où l'heure fatale aura sonné. Il n'y aura même pas de mal que cet endroit soit intéressant : la curiosité qu'il excite te répond d'une plus grande exactitude dans les devoirs du lendemain ; car comment risquer de voir, par sa propre faute, reculer l'époque du dénouement ?

Je n'ai pas besoin de te dire que le livre doit être renfermé jusqu'au jour suivant. Cette lecture raisonnée, bien loin de dégoûter pour l'avenir des lectures plus solides, empêche que l'ouvrage le plus frivole puisse plaire s'il est mal écrit et mal conçu ; et comme une liqueur active, qui devient, suivant les doses et la manière dont on l'emploie, corrosive ou saluaire, tu feras servir les romans eux-mêmes au perfectionnement de la raison.

Vers l'âge de huit ans, les récréations de notre Emilie seront diminuées d'une heure, parce qu'à cet âge elle doit être en état de conduire une aiguille ou un tricot. Nous commencerons par lui apprendre à coudre, non pour des poupées, dont les formes raccourcies ne peuvent guères donner de développemens à un surjet ou un ourlet, mais pour elle-même, pour ses sœurs cadettes, pour

les indigens. L'ennui qu'elle pourra trouver d'abord dans ce nouveau genre d'occupation, sera adroitement écarté par ta complaisance à continuer la conversation commencée durant la lecture; par celle de lui raconter quelque historiette, comme je le faisais pour toi; ou en lui donnant le plaisir de parler elle-même; plaisir si cher aux enfans, et qu'elle appréciera d'autant mieux, qu'appliquée une grande partie du jour, elle n'aura pas, comme beaucoup d'autres, la faculté de jaser sans cesse à tort et à travers. Pour achever de déraciner chez elle l'habitude ou le goût d'un vain babil, ne souffre pas qu'elle t'entretienne sans but et sans sujet; il faut toujours lui fournir un texte, et profiter de l'occasion, pour lui apprendre à narrer. Tu peux l'engager, par exemple, à te rendre compte des lectures qu'elle aura faites toute seule, et ce sera un moyen,

à la fois, d'exercer sa mémoire et de former son débit. Le talent de narrer est aussi rare qu'il est agréable ; il ne suffit pas, pour l'acquérir, d'avoir de l'esprit, mais surtout beaucoup d'usage, et un mélange heureux de vivacité dans l'expression, d'intérêt dans les détails. Tu lui feras impérieusement éviter les termes communs, les *et puis*, les *enfin*, et autres répétitions ordinaires à ceux qui racontent. Tu lui diras qu'il ne faut ni hésiter, ni languir, et cependant encore moins se presser de bredouiller, de manière à ce que rien ne soit expliqué et senti. Enfin, plutôt que de lui laisser remuer les lèvres d'une manière purement oiseuse, fais-lui quelque lecture d'un ouvrage qu'elle ne pourrait lire en entier. C'est ainsi que, tandis que tu dessinais, que tu cousais, je t'ai fait connaître tout ce qui pouvait t'intéresser, dans plusieurs livres de voyages, dans

les ouvrages de Buffon et de ses continuateurs *, en supprimant, non avec mystère, mais tout simplement, des détails anatomiques, propres à des savans de profession, mais qui ne peuvent plaire à des femmes, dont ils doivent blesser la pudeur. Si le reste de la journée forme les talens de ton élève, ces deux heures, sois-en bien sûre, formeront davantage encore son caractère et son esprit.

A dîner, l'on peut, sans danger, livrer un enfant à tout son appétit. Je ne veux pas qu'on le nourrisse précisément des mets qui lui inspirent de la répugnance; mais il faut tâcher qu'il s'accoutume à manger de ceux-là même, du moins en petite quantité. Il ne sera pas difficile, d'après le tableau que je

---

* Buffon, avec ses suites, édition de Déterville.

vais te faire de la distribution de ses études, de les transposer à d'autres heures, si celles de ses repas n'étaient pas celles que je leur assigne, ou si quelqu'autre circonstance exigeait un changement.

RÉGLEMENT

DES ÉTUDES DU PREMIER AGE,

c'est-à-dire,

JUSQU'A L'AGE DE DIX ANS.

EVEILLÉE à six heures, peignée, lavée, habillée et munie d'un petit déjeûner, notre élève sera avant sept heures à l'ouvrage.

De sept à huit. — Etude par cœur de l'Histoire ancienne ou romaine, ou des Empereurs romains.

Etude par cœur de la Mythologie, ou *de la Sphère*, ou de la Géographie, ou

de la Grammaire de Lhomond. Le vendredi, en place de la seconde étude, révision des cartes ; et le samedi, révision des dates.

De huit à dix. — Dejeûner et récréation.

De dix à onze. — Étude par cœur de la Bible de la jeunesse, ou du Catéchisme, ou des Epîtres et Evangiles ; ensuite une règle d'arithmétique, ou répétition de la Table de Pythagore.

De onze à midi. — Ecriture à main posée.

De midi à deux heures. — Copie des Enfans du Vieux-Château ; et vers l'âge de neuf ans, en place de ces copies, lecture sérieuse.

De deux à trois. — Lecture à voix haute.

DEPUIS L'AGE DE HUIT ANS.

De trois à quatre. — Travail d'aiguille.

Dans la soirée. — Etude de la musique pendant une heure et demie.

RÉGLEMENT

DU SECOND AGE,

c'est-à-dire,

DEPUIS DIX ANS JUSQU'A DIX SEPT.

Eveillée avant six heures, peignée, habillée, l'élève sera à six heures et demie à l'ouvrage.

De six et demie à huit. — Etude par cœur de l'Histoire de France, d'Angleterre ou d'Allemagne.

Etude par cœur des leçons d'histoire naturelle, de rhétorique, ou de quelque morceau de poësie.

Ecriture à main posée pendant une

demi - heure. Le vendredi, en place de cette écriture, révision des cartes sans nom ; et le samedi, révision des dates.

De huit à neuf. — Etude de l'allemand ou de l'anglais.

De neuf à dix. — Déjeûner et récréation.

De dix à onze. — Extraits ou amplifications.

De onze à midi. — Alternativement, d'un jour à l'autre, étude de l'arithmétique ou de l'Ecriture-Sainte ; après cette leçon, qui ne doit guères durer qu'un quart - d'heure, cartes et extraits de géographie. Depuis l'âge de douze ans, cette heure entière sera donnée au dessin.

De midi à deux heures. — Lecture sérieuse.

De deux à trois. — Examen fait de l'écriture, des extraits, des cartes ou du dessin, lecture à voi haute.

De trois à quatre. — Travail d'aiguille.

Dans la soirée. — Lecture d'une demi-heure pour l'extrait du lendemain, et étude de la musique pendant une heure et demie.

Ces deux cours d'études remplissent un espace de douze années, en supposant, comme nous sommes en droit de le faire, que notre élève saura lire et écrire au moins à cinq ans.

L'Histoire de France, celles d'Angleterre et d'Allemagne doivent occuper le second âge. Chacune d'elles sera étudiée deux fois de suite, et reprise encore à son tour. A la troisième fois, on apprendra par cœur un chapitre entier. Les leçons d'histoire naturelle et de rhétorique, étant prises dans les Enfans

au Vieux-Château, ne seront déjà plus étrangères à l'élève, qui les aura consignées dans ses copies, et les apprendra dès lors avec plus de facilité. Il faut observer que ces leçons, étant en forme de dialogue, l'élève et l'institutrice doivent agir en sens inverse que dans l'ouvrage; c'est-à-dire, que cette dernière doit se charger de toutes les questions faites par *les Enfans du Vieux-Château*, et l'élève réciter les instructions données par M.me de Jonchère. Les morceaux de poésie seront pris à son gré dans les meilleurs ouvrages épiques et dramatiques. A l'âge de dix ans, je fais commencer les extraits. Il faut que l'on s'accoutume de bonne heure à ranger ses idées, à les reproduire aisément. On peut choisir dans l'histoire ancienne et moderne les sujets les plus intéressans, pour en former une espèce de recueil de la vie des plus grands hommes, et des

principales révolutions des empires ; comme : l'*Histoire du grand Cirus*, les *Guerres de Darius et de Xerxès contre les Grecs*, la *Vie d'Alcibiade*, celles *de Lysandre*, *d'Epaminondas*, *de Philippe*, *d'Alexandre* et *de Denys de Syracuse*, dans lesquelles se trouve naturellement compris ce qu'il y a de plus important dans les fastes de la Grèce et de l'Asie. Dans l'Histoire romaine, on peut extraire l'établissement de la monarchie, celui de la république, des décemvirs et des tribuns ; la vie de Camille, les guerres puniques, celles de Marius et de Sylla, de César et de Pompée ; les règnes de Néron et de ses successeurs, jusqu'à Domitien ; ceux de Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle. Parmi les modernes, il faut s'attacher aux règnes de nos plus grands rois : Charlemagne, Philippe-Auguste, Louis IX, Philippe-le-Bel, Philippe de

Valois, Jean, Charles V, et leurs successeurs, jusqu'à la mort de François I.er; Henri IV et Louis XIV. Il faut prendre le fond de ces extraits dans l'*Histoire de France*, de Vély; et les derniers volumes de l'*Histoire de France*, d'Anquetil. Ces ouvrages, à la vérité, sont fort considérables, et les premiers sont d'un style peu re-recherché; mais un enfant bien jeune, en lisant l'histoire, a besoin d'y trouver des faits, des détails qu'il conçoive sans difficulté, plutôt que des déclamations et des raisonnemens qui fatigueraient son cerveau; et, par ce motif, il est bon que les premiers ouvrages d'après lesquels il compose, tels que ceux de Rollin, soient plus clairement qu'élégamment écrits. Un ouvrage concis, excellent pour étudier par cœur, est fort aride à la lecture. En supprimant

les détails il diminue précisément le seul genre d'intérêt qu'un enfant puisse y prendre ; les choses qui tiennent à la vie privée étant plus à sa portée que les événemens politiques. Dans une bataille même, ce sont encore les détails qui émeuvent son imagination : s'il lit seulement que le roi marcha vers telle province, joignit l'ennemi, fut vaincu ou vainqueur, c'est assez pour graver les faits dans sa mémoire, mais non pour l'enflammer ou l'attendrir. Que dira-t-il de moins lui-même ? Comment le dira-t-il autrement ? Ce n'est pas le moyen de faire agir son esprit et de former son style. Il serait même malheureux qu'une manière si sèche, bonne pour la leçon qu'il retient par cœur, devînt sa manière d'écrire : elle ne le rendrait propre à rien produire un jour qui parlât à l'ame. Il faut que son imagina-



tion puisse errer et choisir parmi ses matériaux ; qu'il ait lieu de se faire un genre à lui, et vous mette dans le cas de juger, par le choix des actions, par les réflexions qu'elles lui suggèrent et les expressions qu'il emploie, de la trempe de son caractère. Dans l'espace d'une demi-heure, on peut lire un assez grand nombre de pages pour en remplir le lendemain une ou deux. Dans l'intervalle d'un morceau d'histoire à l'autre, afin de varier le travail, on peut proposer à l'enfant quelque situation intéressante, prise dans la fable ou dans les romans, et lui faire composer un discours, un récit analogue à cette situation : c'est ce que j'appelle une amplification, par opposition aux extraits. Dans ceux-ci, il apprend à rapprocher, à serrer ses idées ; et dans l'autre, à les étendre. La manière de rendre le *travail plus* facile, est d'exiger qu'il soit

prompt : il faut accoutumer les mots à se présenter d'eux-mêmes. Ne souffre donc pas qu'Emilie rêve au lieu d'écrire, sous prétexte de méditer, et finisse par songer à toute autre chose qu'à la matière qu'elle doit traiter. Il faut seulement lui accorder sur la fin de la séance cinq minutes pour se relire, se corriger. Il ne faut pas exiger une écriture bien correcte, mais seulement assez pour que tu puisses lire, et t'apercevoir des fautes d'ortographe qui lui seraient échappées, et que les lignes soient assez bien rangées, pour ne pas faire un dégât de papier, qui donne l'air d'avoir beaucoup écrit, tandis que l'on aura seulement beaucoup barbouillé. Tu dois te souvenir de la méthode que tu as employée pour apprendre la géographie : elle consiste à copier proprement, d'après un atlas de grandeur moyenne, les cartes de tous les



départemens et royaumes, conformément aux leçons que l'on a apprises par cœur. On trace dans l'intérieur les rivières; on y place les villes indiquées dans la leçon; on s'abstient d'y mettre aucun nom; et tous les huit jours on revise quelques-unes de ces cartes. A la suite de chacune d'elles, est inséré un petit extrait, ou plutôt une analyse, puisée dans le meilleur ouvrage qu'on pourra se procurer. Je l'appelle *analyse*, pour distinguer cet écrit des extraits d'histoire, résultant d'une lecture faite la veille, et déposée dans la mémoire, tandis que celui-ci peut se faire à livre ouvert et sur-le-champ. L'élève lit l'article du livre, qui a rapport à sa carte: elle y trouve, comme de raison, une relation bien plus étendue que la leçon qu'elle a apprise; elle choisit quelques faits intéressans, quelques mots sur l'o*rigine*, *les* progrès, la situation actuelle

des peuples qui habitent la contrée ; sur leurs mœurs, leur industrie, les productions naturelles du pays, son climat et sa population. Il est aisé de concevoir que ces analyses, quelque concises qu'elles puissent être, occuperont quelquefois plus d'un jour ; mais tu as l'expérience que le cours complet de géographie, en y joignant le monde ancien, peut être terminé en moins de deux années, que j'ai assignées pour cette étude. Il est inutile de te dire qu'avant de copier son atlas, l'élève doit être déjà bien familière avec lui ; qu'en apprenant ses leçons avant l'âge de dix ans, elle doit avoir cherché et retrouvé sur les cartes les provinces, les fleuves, les villes, les montagnes dont ces leçons faisaient mention, et nous avons indiqué un jour de la semaine plus particulièrement pour cette révision ; enfin, une carte brisée des dé-

partemens de la France, et celles des quatre parties du monde, doivent avoir été mises au rang de ses jouets les plus ordinaires dans ses récréations. Quant aux langues anglaise et allemande, je les désigne comme celles dont la littérature est la plus étendue, et s'accroît encore chaque jour : ce qui fournit un motif intéressant de les apprendre, et promet une ample récompense de la peine qu'elles auront donnée.

Quelques mères qui auraient été, dans leur enfance, moins occupée que nous ne l'avons été nous-mêmes, s'effraieraient peut-être de voir prescrire à leurs filles huit à neuf heures de travail dans la journée, sans réfléchir que, dans les colléges, les jeunes gens sont bien plus assujétis encore, et d'une manière bien plus fastidieuse, et que le goût des enfans pour le mouvement et la dissipation est tel, qu'il serait dangereux pour

leur santé qu'on les laissât courir, chanter, parler et s'épuiser sans relâche. Le temps qu'ils passent, un livre ou une plume à la main, repose leurs organes, calme leur sang : car l'on peut s'en rapporter à l'insouciance de cet âge, pour croire qu'ils n'y mettront jamais une ferveur qui les dévore. Il s'agit seulement d'empêcher que leur esprit ne se rebute, en s'appliquant trop long-temps sur le même objet ; la mobilité de leurs idées ne leur permet point de s'attacher de suite à la même chose, et la variété de leurs occupations est déjà un vrai délassement pour eux. Ainsi, neuf heures d'étude de la géographie, par exemple, leur inspireraient un dégoût affreux, un ennui mortel, les feraient peut-être tomber malades ; mais c'est toujours, pour eux, n'avoir travaillé qu'une heure, que d'avoir changé neuf fois de sujet. D'ailleurs, sur ces ta-

bleaux, j'ai graduellement augmenté le travail avec l'âge, qui donne à la fois plus d'intelligence, de force, d'habitude, de facilité; et augmenté en même temps les intervalles destinés aux plaisirs : car un enfant, jusqu'à dix ans, se couche à huit ou neuf heures; plus âgé, en prolongeant la soirée, il y trouve de quoi se dédommager des travaux du jour. Le dimanche doit être consacré aux exercices de piété, aux amusemens et aux promenades de long cours. Il est inutile d'observer qu'à l'époque de sa première communion, Emilie devra suspendre la plupart de ces études, pour se livrer à une instruction plus étendue des livres saints.

Parmi toutes ces études, je n'ai pas fait mention de celle de la danse : ce n'est pas que je la considère comme condamnable ou comme superflue, mais seulement comme accessoire. Quelques

leçons de danse vers l'âge de sept à huit ans, ne sont pas inutiles, pour donner aux mouvemens plus d'élégance et plus d'aplomb au maintien. Ces leçons auront lieu dans les heures de récréation, et tu n'y attacheras d'importance que dans ce qui concerne la manière de se tenir, de marcher et de se présenter. Pour qu'Emilie ait moins de peine à bien placer sa tête et ses épaules, il faudra qu'elle soit lacée en s'éveillant; que son corset ait devant un busc un peu fort, et deux baleines bien flexibles par derrière. Pour lui donner plus de facilité à bien tourner ses pieds, il faudra, chaque fois qu'elle s'assoiera pour long-temps, qu'elle les enchâsse dans une planche creusée pour cet usage. Dans l'âge où les membres sont encore si flexibles, cette position leur deviendra toute naturelle. Ne va pas lui faire de cette obligation une humiliation, une

pénitence ; qu'elle comprenne bien, au contraire, que c'est pour lui épargner la peine d'y songer sans cesse, ou de se l'entendre recommander à chaque instant. A dix-sept ans, lorsque son tempérament sera formé et son éducation finie, tu la produiras dans le monde ; et tu lui feras donner quelques nouvelles leçons de dansc, nécessaires pour figurer dans les bals, plus pompeux que les fêtes champêtres de Beau-Séjour et du Vieux-Château. Mais avant cet âge, sois sûre que les veilles altéreraient sa santé et nuiraient à ses études ; sois sûre que, pour son propre avantage, il ne faut pas qu'elle paraisse dans une société nombreuse et brillante avant d'avoir acquis tous les moyens d'y plaire, et toute la raison nécessaire pour s'y bien conduire.

Tu sais quelle célérité j'exigeais de tes cousins et de toi dans les préparatifs

de vos travaux, et quelle exactitude à tout remettre en place avant d'aller à vos plaisirs ! L'esprit de méthode et de diligence s'acquiert par cette obligation ; il tourne enfin en habitude, et les bonnes habitudes sont le but et le résultat d'une éducation éclairée. Sois toujours très-sévère sur l'emploi du temps de ton élève ; autrement tu la verras conspirer avec tous les événemens capables d'intervertir ses heures, et de nuire à son travail. Mais ce n'est pas assez de s'occuper de ses études, il est juste, il est même salutaire de s'occuper aussi de ses plaisirs ; car c'est du bon emploi de sa vie entière que dépendront sa moralité et son bonheur, Je ne puis souffrir qu'aux instans mêmes de son loisir, un enfant reste désœuvré, qu'il se repose sans se distraire. Ainsi, je te faisais trouver dans la culture de tes fleurs, dans ta volière, tes collections, tes cor-

beilles, les découpures, des amusemens variés, et pour lesquels tu te suffisais à toi-même. D'un autre côté, le loto Dauphin, l'optique, la lanterne magique, les marionnettes charmaient vos réunions avec vos jeunes voisins. Tu fourniras donc à ton Emilie tous les jouets convenables à son âge, plutôt avec profusion qu'avec recherche. Je n'aime point à voir autour d'un enfant régner la magnificence ; je ne veux y apercevoir que les symboles de l'innocence et de la gaîté ; à quelque fortune qu'il soit destiné, je suis choquée quand je vois éclater dans ses meubles, ses vêtemens, dans ses joujoux, un faste qui semble contraster avec la faiblesse et l'ingénuité de son âge. Tu lui feras, lors de sa dixième année, une pension suffisante à la fois pour son entretien et la satisfaction de quelques fantaisies. Il faut qu'elle s'accoutume de bonne heure à

savoir le prix des choses qu'elle consomme, et à se rendre compte de ses dépenses. Tu exigeras qu'elle en tienne un registre, qu'elle te présentera tous les mois. Le désir de mettre un peu plus d'argent à ses emplettes particulières, lui fera sentir l'avantage de suppléer, par sa propre industrie, à quelques-uns des articles de sa toilette : ainsi, elle apprendra à faire ses robes, ses chapeaux, ses guirlandes, ses garnitures, ses broderies, pour en épargner la façon. Il est probable que, passé sa première jeunesse, M.lle de Luderville n'aura nul besoin de faire autant d'économies : néanmoins, ô ma Caroline ! qui peut répondre entièrement de l'avenir ? Combien de femmes nées dans l'éclat et dans l'abondance, ont dû s'applaudir des talens les plus minces, et regretter avec amertume des connaissances obscures, autrefois méprisées, qu'elles ont ac-

quises alors par un effort de raison et dont, en mère prévoyante, tu pourvoiras ton Emilie, sans qu'il lui en coûte rien ! Ne souffre point cependant que la paresse ou la parcimonie, ou des dépenses inconsidérées, la réduisent à porter des robes usées et des chapeaux salis. Bien des femmes, qui aiment cependant beaucoup la parure, gardent chez elles un négligé qui fait moins d'honneur à leur économie et à leur modération, que de tort à leur goût et à leur sagacité. Je n'aime point qu'une jeune personne soit mise avec recherche, et surtout dans sa maison ; mais l'habillement le plus commun peut avoir un air d'arrangement et de propreté qui plaise à l'œil et à la délicatesse : cet arrangement et un bon maintien donnent du prix à la laideur même. Il est des femmes qui semblent très-parées à moins de frais que beaucoup d'autres ; et ce n'est pas

un paradoxe d'assurer que cet avantage dépend moins de la beauté de leur personne, que de la noblesse de leur caractère, de l'élégance de leurs manières, et de la justesse de leur esprit.

Les conseils que je viens de te donner, chère Caroline, seraient bien insuffisans pour diriger l'éducation d'un garçon; et, malgré toutes les connaissances de M. de Jonchère, si notre fortune l'avait permis, tes cousins n'auraient pas été élevés au Vieux-Château. L'homme, destiné à marcher quelque jour sans guide, à remplir des emplois importans, quelquefois même des fonctions sacrées, à commander ses semblables, à éclairer son pays, a besoin d'essuyer dès sa jeunesse le choc des différens caractères, et de faire dans le monde en diminutif d'une haute école, l'expérience des intérêts, des passions contre lesquels il faudra qu'il lutte un jour. Il apprend,

au milieu de ses émules, sous des maîtres étrangers, à ne rien attendre que de son zèle et de ses efforts ; il apprend à souffrir quelquefois la partialité, l'injustice, à en triompher par sa constance, à devenir bon pour être aimé, laborieux pour être distingué, à réprimer ses penchans pour vivre en paix, à voir sa vanité payée par le sarcasme, et sa malignité punie par de justes représailles. Né, d'ailleurs, pour des exercices violens, un garçon ne peut s'y livrer dans sa famille, sans y semer le bruit et l'épouvante ; son physique s'y trouve trop assujéti, et son moral trop peu réprimé. Mais une fille, Caroline, c'est à l'abri de l'aile maternelle qu'elle doit croître et s'embellir. Quelque justement accrédité que soit une école, je me prononcerai toujours contre elle, à moins qu'une mère n'ait la bonne foi de reconnaître en elle-même

trop de faiblesse ou d'ignorance pour bien élever son enfant : faiblesse d'autant plus dangereuse, que cette fille, abandonnée à ses caprices, à son opiniâtreté, à la mollesse, passera des bras de son imprudente mère dans ceux d'un mari moins engoué qu'elle de son idole, et qui, lui découvrant chaque jour un défaut de plus, l'en punira par un nouveau degré d'exigence et de froideur. Heureuse, quand elle peut s'instruire dans sa famille de tous les devoirs domestiques, s'accoutumer à obéir avec amour, à ne compter de plaisirs et de peines que ceux des objets qui lui sont chers ! Aussi la meilleure école, à mes yeux, sera celle où l'on s'attachera davantage à la culture de l'esprit, aux qualités du cœur, aux témoignages d'un bon caractère, qu'aux talens d'éclat. Ce genre d'école sera certainement bien rare, parceque le monde et les parens



eux-mêmes jugent mieux des progrès faits dans les talens que du développement des qualités solides, et que naturellement les instit●trices s'attachent à ce qui peut flatter les parens, et assurer leurs propres succès. Mais pour bien jouer d'un instrument, pour bien reproduire une image, il suffit d'une organisation mécanique ; tandis qu'il n'est pas une page de lecture ou un quart-d'heure de raisonnement et de réflexions, qui ne soient pour la vie une acquisition précieuse. Les agrémens de l'esprit, les avantages de l'instruction, sont aussi les derniers qui s'effacent. J'ai connu les personnes de 80 ans, dont les oigts tremblans avaient depuis long-mps abandonné le pinceau et la lyre, dont la conversation attachait tou-ırs. Ces avantages me semblent nous artenir plus intimement que les au-; et si l'idée de valoir quelque chose

peut jamais noblement nous enorgueillir, c'est quand nous la devons aux qualités de l'ame, et non à l'exercice plus ou moins heureux de quelques facultés physiques, telles que celles dont résultent les talens les plus admirés. Mais dans la meilleure école, il est impossible que l'esprit des filles ne reçoive pas à peu près la même impulsion que celui des hommes : il s'y établit une balance des droits et des devoirs, qui n'est point à notre usage. L'émulation même, si louable chez les jeunes gens, qui, en les portant à s'élever au-dessus des autres, les élève parfois au-dessus d'eux-mêmes, n'établit entre les jeunes personnes qu'une rivalité, une jalousie prématurées ; et les talens qu'elles se disputent, exaltent bien moins leur génie que leur dépit ou leur vanité. Puis, en sortant de ce théâtre où elles ont visé à la célébrité, où elles ont été quelque-

fois données en spectacle, le foyer paternel leur paraît bien obscur, bien désert et bien étroit. Tu remarqueras, d'après le tableau de ses études, que j'évite de donner à notre Emilie une science approfondie, un talent exclusif, qui, lorsque les circonstances ne le rendent pas nécessaire, devient plutôt pour une femme un inconvénient qu'un avantage. Il degénère naturellement en passion; il peut la détourner d'occupations plus utiles: elle y rapporte toutes ses idées, elle y ramène toutes les conversations; et, à moins qu'un mari ne partage précisément cet enthousiasme, il peut lui rendre son intérieur insupportable. De tous les talens, celui du dessin et de la peinture est celui qui me semble devoir produire les meilleurs résultats; et, après l'âge de 17 ans, lorsque tu laisseras à ton Emilie la faculté de changer ses heures, et de pro-

longer à son gré celles de ses études qui lui plairont davantage, je souhaite que le goût du dessin obtienne, de sa part, la préférence sur celui de la musique : il occasionne moins de frais, ne fait aucun fracas, ne captive même pas l'attention tout entière ; et, loin d'enlever une femme à la société de son mari, de ses enfans, il la rend encore plus sédentaire. Enfin, il peut l'amuser plus long-temps ; et les plaisirs qu'il donne ne sont point aussi passagers que ceux des sons ; ce talent laisse du moins quelques gages des soins et du temps qui lui ont été consacrés. Mon système est donc (à moins de quelque raison particulière) de faire surmonter à mon élève, durant son enfance, les premières difficultés de tous les talens, de lui faire ébaucher toutes les connaissances ; de la mettre en état d'entendre parler de tout avec intérêt, et, par conséquent,

de paraître toujours aimable : enfin, de la rendre capable de cultiver un jour sans effort la science ou le talent qui sera le plus au goût de l'homme auquel elle aura uni son sort ; et l'habitude de bien employer son temps, lui permettra de consacrer bien des momens à cette étude privilégiée, sans renoncer à d'autres plaisirs, et sans négliger ses devoirs. Sa vie occupée sera plus sereine ; son intérieur sera toujours attachant ; son exemple dirigera ses enfans, dès le berceau, vers la route qui mène à l'estime et au bonheur ; et sa mère, son institutrice, aura préparé, par des soins prospères, les vertus de plusieurs générations.

BIBLIOTHÈQUE DU PREMIER AGE.

A ÉTUDIER PAR CŒUR.

Tirés des enfans du Vieux-Château.

CHAPITRES d'histoire ancienne, romaine, et des empereurs romains.

Leçons de sphère, de géographie ancienne et moderne.

Tableaux chronologiques.

Elémens de grammaire française, par Lhomond.

La Bible de la jeunesse, par M. l'abbé l'Ecuy.

Catéchisme, Epîtres et Evangiles.

A COPIER.

Les Enfans du Vieux-Château.

A lire haut dans l'ordre où ils sont inscrits.

L'Ami des Enfans, par Berquin.

Le Magasin des Enfans, par M.me L Prince de Beaumont.

Théâtre d'éducation de M.me d Genlis.

Théâtre et Fables de Florian.

Robinson Crusoë.

Premier volume du Dictionnaire poétique d'éducation.

Les Enfans des Vosges.

Le Magasin historique.

Les Veillées du château.

Nouveau Magasin des Enfans.

Les Enfans, par M.me Guizot.

Second volume du Dictionnaire poé-tique.

Les petits Emigrés, par M.me de Genlis.

Télémaque.

BIBLIOTHÈQUE DU SECOND AGE.

A ÉTUDIER PAR CŒUR.

Tirés des Enfans du Vieux-Château.

CHAPITRES d'histoire de France, d'Angleterre et d'Allemagne.

Leçons d'histoire naturelle, Physique, etc. etc.

Divers passages de poésie épique et dramatique.

Grammaires étrangères et traductions.

La Bible de la jeunesse, Catéchisme, Epîtres et Evangiles.

A lire seule, dans l'ordre où ils sont inscrits.

Histoire ancienne et romaine de M. Rollin.

Histoire des empereurs, par Crevier.

Histoire de France, par Velly.

Mémoires de Sully.

Vie de Marie de Médicis.

Siècle de Louis XIV et de Louis XV, par Voltaire.

Mémoires de la régence, par Marmontel.

Elémens d'Histoire d'Angleterre et d'Allemagne, par Millot (dernières éditions.)

Géographie de Malte-Brun (pour extraire); à son défaut, celle de Mentelle.

Révolutions de Portugal, par Vertot.

Révolutions de Suède, par Vertot.

Charles XII et Pierre-le-Grand, par Voltaire.

Histoire des Chevaliers de Malte, par Vertot.

Histoire des Croisades, par M. Michaud.

Anacharsis.

Histoire de Pologne, par M.r F. M. M., en deux volumes.

Histoire de Venise, par l'abbé L.

Vie des grands hommes de la France, par d'Auvigny.

Bibliothèque géographique et amusante, traduite de Campe.

Vies des poètes célèbres, par M. Guizot.

Histoire d'Elisabeth, reine d'Angleterre, par M.lle de Keralio.

Essai sur la vie de Wentwort, comte de Straffort, par M. de Lally-Tolendal.

A traduire de l'anglais.

* La Découverte de l'Amérique, par Robertson.

L'Abbaye de Grasville.

* Histoire de Charles-Quint, par Robertson.

Les Enfans de l'Abbaye.

* Voyage en Sicile, par Bridoyne.

Anna ou l'héritière galloise.

* Histoire d'Espagne, par Adam.

L'Orpheline du Château.

Ethelinde, ou la Recluse du lac.

Si l'élève n'étudiait pas la langue anglaise, il faudrait lui faire lire la traduction française des ouvrages marqués ci-dessus d'une astérique, principalement l'histoire d'Espagne, traduite en français, par Briand.

A lire haut, dans l'ordre où ils sont inscrits.

Chefs-d'œuvre de Pierre Corneille.

Pièces choisies de Molière.

Numa Pompilius.

Théâtre de Racine.

Théâtre de Regnard.

Aristomène.

Théâtre de Voltaire.

Théâtre de Destouches.

Ludovico, ou le Fils d'un homme de génie.

Théâtre de Crébillon.

Pièces choisies de Marivaux.

Lady Anna et lady Ellenn, ou la Dissipatrice.

Théâtre de Duché.

Pièces choisies de Legrand.

L'Ennui, ou Mémoires du comte de Glenthorn.

Pièces choisies de Thomas Corneille.

Pièces choisies de Baron.

Le Ministre de Vackfield.

Théâtre de Dubelloy.

Théâtre de la Noue.

La famille Jennemours.

Théâtre de la Fosse.

Théâtre de La Chaussée.

Six Nouvelles de M.me de Genlis.

Théâtre de la Harpe.
Théâtre de Collin-d'Harleville.
Autres Nouvelles de M.me de Genlis.
Théâtre de Lemière.
Théâtre de Boursault.
Histoire des Naufrages.
Théâtre de Saurin.
Œuvres de Gresset.
Léonie de Montbreuse.
Théâtre de Ducis.
Théâtre de Picard.
Marie Nevill.
L'Enéïde, par Delille.
Fables de La Fontaine.
Choix de lettres de M.me de Sévigné.
Le Paradis perdu, par Delille.
La Jérusalem délivrée, en vers.
Hermione, ou Mémoires de deux Orphelines.
Les Jardins, par Delille.
Les caractères de Théophraste et de *La* Bruyère.



La Femme de bon sens, ou la Prisonnière de Bohême.

Théâtre de Dorat.

Théâtre de La Mothe.

La Rétribution, ou Histoire de Miss Prescot.

Théâtre de M. Etienne.

Pièces choisies de Boissy.

L'Absent, par Miss Edgworth.

Théâtre de Guimont-la-Touche.

Théâtre de Maison-Neuve.

Les Veillées de Thessalie, par M.lle de Lussan.

La Henriade.

Tragédies modernes, comme Hector, Ninus II, Omasis, Artaxercès, Calixte, les Templiers, etc.

Nourjahad, conte de fées.

Œuvres de Boileau.

L'Iliade en vers, par St.-Aignan.

Isabella et Henri.

La Pharsale, en vers.

40. 27.

L'Odyssée, par St.-Aignan.

Cécilia, par Miss Burney.

Suite des tragédies et comédies modernes.

Voyage dans la Haute-Pensylvanie, par Crévecœur.

Adalbert de Montgelaz.

Il existe certainement beaucoup d'autres ouvrages propres à meubler utilement la mémoire et à former le goût des enfans. L'auteur n'a prétendu qu'en indiquer un certain nombre : les parens éclairés ajouteront à cette liste tout ce qui peut y manquer.

NOTA.

Dans le cas où ce plan d'éducation serait adopté pour un enfant au-dessus du second âge, il serait indispensable d'y apporter des changemens qui, en accélérant la marche des études, remissent tout de niveau à peu près à dix-sept ans. Ainsi, au lieu de reprendre un aussi grand nombre de fois les leçons d'histoire, on se contenterait de les faire apprendre à deux reprises; au lieu de donner à lire et à extraire les ouvrages de Rollin, de Crevier, de Velly, on se contenterait de quelques autres plus concis. Il faudrait, pendant six mois, faire faire la lecture des *Elémens d'histoire générale de Millot*, en neuf volumes, et choisir, pour les copier, les

passages les plus instructifs des *Enfans du Vieux-Château.* Lecture faite de l'ouvrage de Millot, on y puiserait la matière des extraits qui succéderaient aux copies, et on commencerait à lire *l'Histoire de France, par Anquetil*, en douze volumes, desquels ensuite on extrairait les règnes des plus grands rois. On se conformerait, du reste, aux tableaux de nos études, et aux catalogues des lectures des deux âges, qui seront faits successivement. Cette méthode d'enseignement, plus rapide et plus superficielle, est certainement fort inférieure à la première ; mais elle a l'avantage de pouvoir être mise en œuvre beaucoup plus tard : au lieu qu'en persistant à appliquer notre premier plan à un enfant déjà trop âgé, on ne pourrait, quelles que fussent sa docilité et sa mémoire, regagner le temps perdu. A l'époque où son éducation devrait

finir, elle ne serait encore qu'ébauchée; l'élève arriverait à l'âge où il est plus honteux d'ignorer totalement de certaines choses, que de ne pas les connaître toutes à merveille. Par exemple, il vaut mieux avoir, à dix-sept ans, une teinture de l'histoire, de la géographie, etc., que de savoir fort bien l'histoire ancienne, et de n'avoir jamais entendu parler des Francs : d'autant plus, qu'une fois cette teinture indispensable étant acquise, rien assurément ne l'empêchera de revenir, par la lecture, sur ce qu'on lui aura fait parcourir d'abord avec un peu trop de rapidité. Le désir de s'instruire, le besoin de s'occuper, ne s'éteignent pas à dix-sept ans; et quoique nous ayions assigné ce terme à l'éducation proprement dite, nous sommes loin d'en vouloir mettre aucun à l'application et aux progrès. Une jeune femme, jouissant de toute son indépendance, sera très-

bien encore de régler ses heures, et d'apprendre tous les jours quelques morceaux de vers ou de prose par cœur. C'est cette obligation qui conserve aux acteurs une mémoire si étonnante dans l'âge où les gens du monde l'ont presque tous perdue, pour l'avoir *cultivée* trop peu. Nous pensons que cet amendement doit encourager les parens et les jeunes personnes qui, en voyant notre premier plan d'étude commencer dès le berceau, auraient pu s'imaginer ne pouvoir en tirer aucun profit. Il vaut mieux encore s'y prendre tard, il vaut mieux faire un peu moins bien, que de ne rien faire du tout.

TABLE
DU TOME QUARANTIÈME.

Pages.

Evreux, Imprimerie d'ANCELLE fils.



